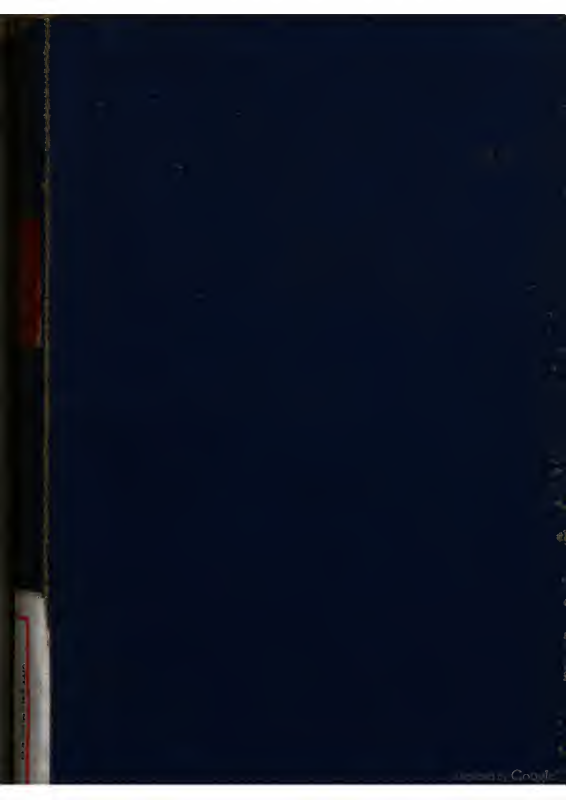



NAZIONALE
FONDO
DORIA
XIII
25
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI

LES

CHARMETTES

Paris — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois 55, quai des Augustins.

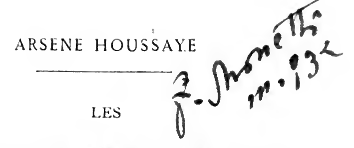

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III



Mme DE WARENS.

Imp. Ch. Chardon aîné Paris

ARSENE HOUSSAYE



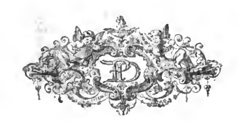
LES CHARMETTES

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

ET

MADAME DE WARENS

Deuxième Édition.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

1864



PRÉFACE

Ami lecteur,—tu diras que ceci n'est pas un livre. Et tu auras raison. J'étais aux Charmettes par la neige, j'y ai retrouvés si vivants encore Jean-Jacques et madame de Warens que, sans préméditation, j'ai conté mon pèlerinage dans la Presse. *Mais George Sand m'a écrit que mes portraits s'étaient détachés de leurs cadres pour aller lui parler; mais un éditeur a vu un livre là où je n'avais vu qu'une page per-*

due; c'est là mon tort d'avoir écouté cette voix d'or et cette voix d'argent.

J'ai pensé qu'après tout il n'y avait peut-être pas grand mal à parler de Jean-Jacques et de madame de Warens, à traverser cette jeunesse poétique, à secouer avec eux l'arbre de la science, à respirer une dernière fois la pervenche dans la chevelure au vent de la blonde amoureuse. On dira que ce volume est un peu beaucoup l'œuvre de Jean-Jacques lui-même, puisque j'y ai réimprimé les meilleures pages des Confessions. *On dira aussi qu'il est l'œuvre de madame de Warens dont je publie les lettres et les pensées. L'historien bien inspiré avait-il mieux à dire qu'à les faire parler eux-mêmes?*

Ce que j'ai voulu,—ami lecteur,—c'est que, si tu vas aux Charmettes, ou si tu

n'y vas pas, tu trouves dans ce volume tout le roman, toute l'histoire, tout le poëme de Jean-Jacques et de madame de Warens.

Ami lecteur, les vraies Charmettes pour toi, c'est le pays, c'est la montagne, c'est la forêt, où tu as aimé; car nous avons tous nos Charmettes,—moins Claude Anet,—nos Charmettes, une part de paradis sur la terre,—où nous ne savons pas rester!— Quand vient l'enfer de la vie, nous nous retournons avec des larmes vers le paradis perdu, mais la porte est fermée à jamais.

On ne rouvre ni la porte de la jeunesse ni la porte du paradis!

LES

CHARMETTES

I

PÈLERINAGE

Les Charmettes, 15 janvier.

A Venise, j'avais entrevu Jean-Jacques dans la gondole de la Padoana; je voulus le voir aux Charmettes.

Il neigeait à Venise, il neigeait à Milan, il neigeait à Turin. Le mont Cenis était une avalanche. Je le traversai en traîneau avec des bottes de sept lieues, mais je faillis y rester. Un ambassadeur, surpris par la tourmente, y avait été emprisonné deux jours et deux nuits entre quatre murailles de neige. Ce ne fut donc pas dans le beau triomphe du mois de mai, chanté par madame de Sévigné, que j'arrivai aux Charmettes. Mais les Charmettes ont leur beauté les jours d'hiver comme les jours

de printemps ; on y cueille le perce-neige avant la pervenche.

Les Charmettes ont été le Paradis retrouvé, le Paradis reperdu de Jean-Jacques : « Depuis que je me suis, malgré moi, jeté dans le monde, je n'ai pas cessé de regretter mes chères Charmettes. » Un autre Jean-Jacques en jupons, George Sand, pour appeler le génie par son nom, s'est écriée, dans un jour de poésie : « Qui de nous n'a pas vécu en imagination aux Charmettes les plus beaux jours de sa jeunesse ? »

Oui, tout le monde a ses Charmettes imaginaires; mais je voulais voir les vraies Charmettes.

Pour mon pèlerinage je songeai à emporter *les Confessions*.

Je courus les librairies de Chambéry. Je trouvai les livres les plus rares, même les *Confessions* de saint Augustin, mais point celles du philosophe de Genève. Je fis jouer le télégraphe pour Paris : *Envoyez-moi le tome I des Confessions annotées par Corrancez.* C'était la première fois, j'imagine, qu'on demandait par l'électricité un livre écrit il y a cent ans *.

* Ce fut en 1762 que Jean-Jacques commença les *Confessions*. « Lorsqu'il entreprit ses *Confessions*, cette œuvre unique parmi les hommes, dont il a profané la lecture en la prodiguant aux oreilles les moins faites pour l'entendre, il avoit déjà passé



Le lendemain, vers midi, je recevais le précieux volume.

J'ai beaucoup connu madame de Corrancez, la belle-fille de Corrancez, l'un des derniers amis de Rousseau. Elle habitait un petit château à Asnières où j'allais souvent, beaucoup pour elle-même et un peu pour sa bibliothèque, une des plus curieuses que j'aie feuilletées. Madame de Corrancez était une femme du meilleur monde et du meilleur esprit. Elle savait tout le XVIIIe siècle par son beau-père, et elle était le commentaire vivant de sa bibliothèque sur toutes les questions de sentiment et aussi de littérature. Il semblait qu'elle eût vécu en familiarité plus ou moins intime avec madame d'Épinay, mademoiselle de l'Espinasse, madame d'Houdetot, la reine Marie-Antoinette, la duchesse de Polignac, mesdames Tallien et Récamier, ces déesses du Directoire, la Guimard et la Clairon, ces princesses de comédie. Un jour, elle me donna la première édition des *Confessions*, toute barbouillée de notes de Corrancez :

la maturité de l'âge, et ignoroit encore l'adversité. Il a dignement exécuté ce projet jusqu'au temps des malheurs de sa vie, dès lors il s'est vu forcé d'y renoncer. Accoutumé à ses douces rêveries, il ne trouva ni courage ni force pour soutenir la méditation de tant d'horreurs ! » *Rousseau juge de Jean-Jacques.*

— M. de Corrancez, me dit-elle en ouvrant le volume n'a pas contredit Rousseau : il a mis des points sur les *i* comme tous les annotateurs. Toutefois, vous trouverez peut-être quelques pages à recueillir.

C'était le premier volume de cette édition que j'avais demandée à Paris.

— C'est cela, me dis-je en le rouvrant, je tiens déjà Jean-Jacques par la main.

Les Charmettes sont à la porte de Chambéry. L'hôtelier me dit d'un air joyeux que le soleil serait du pèlerinage.

Un phaéton invraisemblable m'attendait à la porte.

— Je croyais qu'il n'y avait qu'un pas, dis-je à l'hôtelier, qui m'avait montré la colline pardessus les toits.

—Oh ! monsieur, on n'y va jamais à pied. D'ailleurs, ce cheval, que vous voyez là, connaît la maison. Il vous y conduira tout droit ; il y va tous les jours de sa vie : il mourra de chagrin le jour où il n'ira plus.

Je me résignai à monter dans le phaéton, qui suivit une de ces belles avenues de platanes qui décorent Chambéry. On se trouva bientôt dans la

rue du Bocage. Dès le début, tout est poétique. Voici un ruisseau qui gazouille dans la neige et les glaçons : ce ruisseau s'appelle l'*Albane*. Combien de fois Jean-Jacques s'est couché dans l'herbe pour boire l'eau à la source ! L'Albane n'est pas précisément le ruisseau bien appris qui murmure joliment le glouglou de madame Deshoulières ; c'est tour à tour un gamin de torrent qui jaillit sur les rochers, et une fontaine paresseuse qui roule son flot voluptueux sur un lit de fleurs.

Le cheval n'avait pas fait cent pas, que l'automédon me dit que les jours de neige, de givre, de gelée et de verglas, les jours de pluie et de brouillard, Phébus n'allait pas plus loin n'aimant pas la montagne.

Je montai donc seul, déjà tout au souvenir de madame de Warens. Je ne pouvais pas attendre comme elle que les neiges fussent fondues. « A peine les neiges commençaient à fondre, que nous quittâmes notre cachot de Chambéry, et nous fûmes assez tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. »

Pour moi, je n'eus pas les prémices du rossignol. Une belle volée de corbeaux battait des ailes sur la colline. Le chemin, si touffu l'été, n'était décoré

que de troncs gigantesques de marronniers, qui presque tous ont vu souvent passer Jean-Jacques. Au bout de dix minutes, me croyant bien loin encore de la maison de madame de Warens, les yeux égarés sur quelques villas, je pensai à cette retraite idéale que rêvait plus tard Rousseau. « Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche aux contrevents verts. »

Cette rustique retraite que peignait Jean-Jacques il y a un siècle, je la voyais m'apparaître en pierre et en ardoise au milieu des vignes et des vergers, sous les grands arbres tapissés de glycines et d'églantiers.

Dans son rêve, Rousseau n'avait fait que se souvenir. La maison blanche aux contrevents verts, il l'avait habitée; c'était celle que je voyais depuis un instant. « Là, à mi-côte, sont quelques maisons éparses, fort agréables pour quiconque aime un asile un peu sauvage et retiré. »

C'était en 1736. Depuis si longtemps, la maison est restée là toute souriante encore, même par

l'hiver, comme si elle attendait aux neiges fondantes ses bienheureux hôtes. « Au-devant, un jardin en terrasse ; une vigne au-dessus, un verger au-dessous ; vis-à-vis, un petit bois de châtaigniers ; plus haut, dans la montagne, des prés pour l'entretien du bétail ; enfin tout ce qu'il fallait pour le petit ménage champêtre. » Sans oublier la poétique fontaine. Oui, tout est là, qui les attend encore. Mais *nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés*. L'an passé, une hache sacrilége a détruit le bois de châtaigniers.

Quand ils y vinrent la première fois, l'écolier de Genève et la belle aventureuse de Vevay, ils étaient maîtres du monde. Jean-Jacques embrassait madame de Warens « en l'inondant de larmes d'attendrissement et de joie. » — « Ce séjour est celui du bonheur et de l'innocence. » — A quoi bon souligner ce dernier mot ? Passons vite. « Si nous ne les trouvons pas ici, continue Jean-Jacques, il ne faut les chercher nulle part :

Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulum sylvæ super his foret...

Cependant, je m'étais arrêté sans bien savoir si

je ne me trompais pas. Une vieille fermière, presque centenaire, — car tout se conserve aux Charmettes, — vint à moi et me demanda si je voulais entrer. C'était la jardinièue des Charmettes, non pas tout à fait la femme de Claude Anet, mais peu s'en faut. Elle garde religieusement le costume traditionnel. J'étais tout au siècle passé et la bonne femme ne me ramena pas au siècle présent.

J'étais déjà sur la terrasse. Je franchis le seuil de la porte avec émotion. C'est le même seuil, c'est la même porte. Voilà le vestibule. Voilà l'escalier de pierre. Mais je ne monte pas encore, parce que la jardinière m'appelle dans la salle à manger.

C'est une pièce assez haute qui s'ouvre sur la terrasse par deux fenêtres. Les murs sont recouverts d'anciennes fresques représentant des colonnes carrées *d'ordre savoisien*. Les solives du plafond sont peintes en gris; les dalles ne sont plus celles qui gardaient un instant l'empreinte humide du petit pied de madame de Warens, quand elle rentrait du jardin toute brûlée par le soleil.

II

L'ÉVOCATION

C'est Jean-Jacques lui-même qui écrira le meilleur chapitre de ce livre sur Jean-Jacques.

Seulement, pour les droits de la vérité, je prendrai la parole çà et là. Le plus souvent je me contenterai d'opposer Rousseau à Rousseau.

Dès que je fus entré aux Charmettes, je priai la vieille fermière d'allumer du feu.

—Mais, monsieur, on n'allume jamais de feu l'hiver aux Charmettes.

—Et l'été?

—L'été? Est-ce que le soleil ne luit pas pour tout le monde?

Elle me conta que le fagot est cher à Chambéry.

—Et le bois de Jean-Jacques, lui dis-je, en regardant par la fenêtre?

— Il y a belle heure qu'il est coupé.

A force de prières, j'obtins que la fermière apporterait un fagot.

Pendant qu'elle allumait le feu, j'entr'ouvris les *Confessions*. Sur le premier feuillet, sous le faux-titre, je retrouvai cette note de Corrancez :

Aux Charmettes, Rousseau ne voulut savoir l'heure que du soleil. Il disposa un cadran sur la colonne duquel il inscrivit cette pensée d'un poëte italien : « Les faux amis « sont comme l'ombre du cadran, laquelle paroit si le « ciel est serein, et qui se cache s'il est nébuleux * : »

Quand la flamme resplendit dans l'âtre, je traînai un vieux fauteuil devant les chenets à figure rébarbative; je priai la vieille d'aller à sa ferme, et je relus les *Confessions*.

Je ne voulais pas faire un pas de plus dans cette Pompeia éloquente avant d'avoir rappris par cœur ce beau roman de la jeunesse de Jean-Jacques. J'allais l'évoquer et le voir face à face là où il avait vécu ses meilleurs jours.

Si je tiens par un fil d'or l'imagination du lec-

* *Gli amici falsi sono come l'ombra dell' horivolo, che se il tempo è sereno apparisce, se nebuloso s'asconde.*

teur, s'il veut comme moi passer une bonne matinée aux Charmettes, vivre une heure d'oubli en familiarité intime avec madame de Warens et son écolier, il relira avec moi ces pages des *Confessions*, les plus belles parce qu'elles sont les plus jeunes, parce qu'elles chantent l'éternel poëme des amoureux.

Ceux qui savent les *Confessions* par cœur feuilleteront ces pages adorables, comme s'ils devaient réveiller les chimères invisibles du souvenir; ceux qui les ont oubliées s'y arrêteront comme à une de ces radieuses stations d'un voyage dans les régions aimées de la jeunesse, de la poésie et de l'amour, ces trois vertus théologales des profanes.

III

L'ÉPOPÉE DES CHARMETTES

CONTÉE PAR JEAN-JACQUES

ANNOTÉE ET COMMENTÉE PAR CORRANCEZ

I

A force de voyager et de parcourir le monde, j'allai à deux lieues de Genève voir M. de Pontverre. Il me reçut bien, me parla de l'hérésie de Genève, de l'autorité de la sainte mère Église, et me donna à dîner. Je trouvai peu de chose à répondre à des arguments qui finissaient ainsi, et je jugeai que des curés chez qui l'on dînait si bien valaient tout au moins nos ministres.

J'étais certainement plus savant que M. de Pontverre, tout gentilhomme qu'il était, mais j'étais trop bon convive pour être si bon théologien; et son vin de Frangy, qui me parut excellent, argumentait si victorieusement pour lui, que j'aurais rougi de fermer la bouche à un si bon hôte *. Je cédais donc, du moins je ne résistais pas en

* Rousseau me disait souvent en regardant son verre, un verre à fleurs que lui avait donné madame d'Houdetot. « Le goût du vin n'est pas un crime, il n'en fait pas commettre; il ouvre le cœur à l'amitié; mes ennemis ne boivent pas ou boivent mal. » CORRANCEZ.

face. A voir les ménagements dont j'usais, on m'aurait cru faux : on se fût trompé, je n'étais qu'honnête, cela est certain. La flatterie, ou plutôt la condescendance, n'est pas toujours un vice : elle est plus souvent une vertu, surtout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite nous attache à lui : ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cède, c'est pour ne pas l'attrister, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avait M. de Pontverre à m'accueillir, à me bien traiter, à vouloir me convaincre? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur se disait cela. J'étais touché de reconnaissance et de respect pour le bon prêtre. Je sentais ma supériorité ; je ne voulais pas l'en accabler pour prix de son hospitalité. Il n'y avait point à cela de motif hypocrite : je ne songeais point à changer de religion ; et bien loin de me familiariser avec cette idée, je ne l'envisageais qu'avec une horreur qui devait l'écarter de moi pour longtemps ; je voulais seulement ne point fâcher ceux qui me caressaient dans cette vue : je voulais cultiver leur bienveillance, et leur laisser l'espoir du succès en paraissant moins armé que je ne l'étais en effet. Ma faute en cela ressemblait à la coquetterie des honnêtes femmes, qui, quelquefois, pour parvenir à leurs fins, savent, sans permettre ni rien promettre, faire espérer plus qu'elles ne veulent tenir.

« Dieu vous appelle, me dit M. de Pontverre. Allez à Annecy ; vous y trouverez une bonne dame bien charitable que les bienfaits du roi mettent en état de retirer d'autres âmes de l'erreur dont elle est sortie elle-même. Il s'agissait de madame de Warens, nouvelle convertie, que les prêtres forçaient de partager avec la canaille qui venait vendre sa foi une pension de deux mille francs que lui faisait le roi de Sardaigne. Je me sentais fort humilié d'avoir besoin d'une bonne dame bien charitable.

J'arrive ; je vois madame de Warens. Cette époque

de ma vie a décidé de mon caractère; je ne puis me résoudre à la passer légèrement. J'étais au milieu de ma seizième année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étais bien pris dans ma petite taille, j'avais un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignonne avec de vilaines dents, les sourcils et les cheveux noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon sang était embrasé. Malheureusement, je ne savais rien de tout cela, et de ma vie il ne m'est arrivé de songer à ma figure que lorsqu'il n'était plus temps d'en tirer parti. Ainsi j'avais, avec la timidité de mon âge, celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'eusse l'esprit assez orné, n'ayant jamais vu le monde, je manquais totalement de manières; et mes connaissances, loin d'y suppléer, ne servaient qu'à m'intimider davantage, en me faisant sentir combien j'en manquais.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, et je fis une belle lettre en style d'orateur, où, cousant des phrases des livres avec mes locutions d'apprenti, je déployais toute mon éloquence pour capter la bienveillance de madame de Warens. J'enfermai la lettre de M. de Pontverre dans la mienne, et je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point madame de Warens; on me dit qu'elle venait de sortir pour aller à l'église. C'était le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la suivre; je la vois, je l'atteins, je lui parle... Je dois me souvenir du lieu : je l'ai souvent mouillé de mes larmes et couvert de mes baisers. Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place! Que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre! Quiconque aime à honorer les monuments du salut des hommes n'en devrait approcher qu'à genoux*.

* Ce fut surtout par la douceur, une douceur d'ange, que ma-

C'était un passage derrière sa maison, entre un ruisseau à main droite, qui la séparait du jardin, et le mur de la cour à gauche, et conduisant par une fausse porte à l'église des cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, madame de Warens se retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue! Je m'étais figuré une vieille dévote bien rechignée; la bonne dame de M. de Pontverre ne pouvait être autre chose à mon avis. Je vois un visage pétri de grâce, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte : car je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener en paradis. Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup d'œil sur celle de M. de Pontverre, revient à la mienne qu'elle lit tout entière, et qu'elle eût relue encore si son laquais ne l'eût avertie qu'il était temps d'entrer.—Eh! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir, vous voilà courant le pays bien jeune; c'est dommage, en vérité. Puis, sans attendre ma réponse, elle ajouta : Allez chez moi m'attendre, dites qu'on vous donne à déjeuner; après la messe j'irai causer avec vous.

Louise Éléonore de Warens était une demoiselle de la Tour de Pil, noble et ancienne famille de Vevay, ville du pays de Vaud. Elle avait épousé fort jeune M. de Warens, de la maison de Loys, fils aîné de M. de Villardin, de Lausanne. Ce mariage, qui ne produisit point d'enfants, n'ayant pas trop réussi, madame de Warens, poussée par quelque chagrin domestique, prit le temps que le roi Victor-Amédée était à Évian, pour passer le lac et venir se jeter aux pieds de ce prince, abandonnant ainsi sa famille

dame de Warens prit Rousseau. C'est lui qui a dit que la première vertu d'une femme est la douceur. C.

et son pays, par une étourderie assez semblable à la mienne, et qu'elle a eu tout le temps de pleurer aussi. Le roi, qui aimait à faire le zélé catholique, la prit sous sa protection, lui donna une pension de quinze cents livres de Piémont, ce qui était beaucoup pour un prince aussi peu prodigue; et, voyant que sur cet accueil on l'en croyait amoureux, il l'envoya à Annecy, escortée par un détachement de ses gardes, où, sous la direction de Michel Gabriel de Bernex, évêque titulaire de Genève, elle fit abjuration au couvent de la Visitation.

Il y avait six ans qu'elle y était, quand j'y vins; elle en avait alors vingt-huit, étant née avec le siècle. Elle avait de ces beautés qui se conservent, parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits : aussi la sienne était-elle encore dans tout son premier éclat. Elle avait un air caressant et tendre, un regard très-doux, un sourire angélique, une bouche à la mesure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, et auxquels elle donnait un tour négligé qui la rendait très-piquante. Elle était petite de stature, courte même, un peu ramassée de taille, quoique sans difformité; mais il était impossible de voir une plus belle tête, un plus beau sein, de plus belles mains, et de plus beaux bras.

Son éducation avait été fort mêlée. Elle avait ainsi que moi perdu sa mère dès sa naissance; et recevant indifféremment des leçons comme elles s'étaient présentées, elle avait appris un peu de sa gouvernante, un peu de son père, un peu de ses maîtres et beaucoup de ses amants; surtout d'un M. de Tavel, qui, ayant du goût et des connaissances, en orna la personne qu'il aimait. Mais tant de genres différents se nuisirent les uns aux autres, et le peu d'ordre qu'elle y mit empêcha que ses diverses études n'étendissent la justesse naturelle de son esprit. Ainsi, quoiqu'elle eût quelques principes de philosophie et de physique, elle ne laissa pas de prendre le goût que son père

avait pour la médecine empirique et pour l'alchimie. Elle faisait des élixirs, des teintures, des baumes, des magistères; elle prétendait avoir des secrets. Les charlatans, profitant de sa faiblesse, s'emparèrent d'elle, l'obsédèrent, la ruinèrent, et consommèrent au milieu des fourneaux et des drogues son esprit, ses talents et ses charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures sociétés.

Mais, si de vils fripons abusèrent ainsi de son éducation mal dirigée pour obscurcir sa raison, son excellent cœur fut à l'épreuve et demeura toujours le même. Son caractère aimant et doux, sa sensibilité pour les malheureux, son inépuisable bonté, son humeur gaie, ouverte et franche, ne s'altérèrent jamais; et, même, aux approches de la vieillesse, dans le sein de l'indigence, des maux, des calamités diverses, la sérénité de sa belle âme lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la gaieté de ses plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fonds d'activité inépuisable qui voulait sans cesse de l'occupation. Ce n'était pas des intrigues de femmes qu'il lui fallait; c'était des entreprises à faire et à diriger. Elle était née pour les grandes affaires. A sa place, madame de Longueville n'eût été qu'une tracassière; à la place de madame de Longueville, elle eût gouverné l'État. Ses talents ont été déplacés, et ce qui eût fait sa gloire dans une situation plus élevée a fait sa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choses qui étaient à sa portée elle étendait toujours son plan dans sa tête, et voyait toujours son objet en grand : cela faisait qu'employant des moyens proportionnés à ses vues plus qu'à ses forces, elle échouait par la faute des autres; et son projet venant à manquer, elle était ruinée où d'autres n'auraient presque rien perdu. Ce goût des affaires, qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans son asile monastique, en l'empêchant de s'y fixer pour le reste de ses jours, comme elle en était tentée. La vie uni-

forme et simple des religieuses, leur petit cailletage de parloir, tout cela ne pouvait flatter un esprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux systèmes, avait besoin de liberté pour s'y livrer. Le bon évêque de Bernex, avec moins d'esprit que François de Sales, lui ressemblait sur bien des points : et madame de Warens, qu'il appelait sa fille, et qui ressemblait à madame de Chantal sur beaucoup d'autres, eût pu lui ressembler encore dans sa retraite, si son goût ne l'eût détournée de l'oisiveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zèle si cette aimable femme ne se livra pas aux menues pratiques de dévotion qui semblaient convenir à une nouvelle convertie vivant sous la direction d'un prélat. Quel qu'eût été le motif de son changement de religion, elle fut sincère dans celle qu'elle avait embrassée. Elle a pu se repentir d'avoir commis la faute, mais non pas désirer d'en revenir. Elle n'est pas seulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi; et j'ose affirmer, moi qui pense avoir lu dans le fond de son âme, que c'était uniquement par aversion pour les simagrées qu'elle ne faisait point en public la dévote : elle avait une piété trop solide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ses principes, j'aurai d'autres occasions d'en parler.

Que ceux qui nient la sympathie des âmes expliquent, s'ils peuvent, comment, de la première entrevue, du premier mot, madame de Warens m'inspira non-seulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, et qui ne s'est jamais démentie. Supposons que ce que j'ai senti pour elle fût véritablement de l'amour, ce qui paraîtra tout au moins douteux à qui suivra l'histoire de nos liaisons, comment cette passion fut-elle accompagnée, dès sa naissance, des sentiments qu'elle inspire le moins, la paix du cœur, le calme, la sérénité, la sécurité, l'assurance? Comment en approchant pour la première fois d'une femme

polie, aimable, éblouissante, d'une dame d'un état supérieur au mien, dont je n'avais jamais abordé la pareille, de celle dont dépendait mon sort en quelque sorte, par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendrait; comment, dis-je, avec tout cela, me trouvai-je à l'instant aussi libre, aussi à mon aise que si j'eusse été parfaitement sûr de lui plaire? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras, de timidité, de gêne? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle, du premier jour, du premier instant, les manières faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avais dix ans après, lorsque la plus grande intimité l'eut rendu naturel? A-t-on de l'amour, je ne dis pas sans désirs, j'en avais, mais sans inquiétude, sans jalousie? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime si l'on est aimé? C'est une question qu'il ne m'est pas plus venu dans l'esprit de lui faire une fois dans ma vie, que de me demander à moi-même si je l'aimais; et jamais elle n'a été plus curieuse avec moi. Il y eut certainement quelque chose de singulier dans mes sentiments pour cette charmante femme, et l'on y trouvera dans la suite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

On supprime ici tout le voyage à Turin, pour ne donner que l'amoureux d'Annecy et des Charmettes.

« Pauvre petit, lui dit au départ madame de Warens, tu dois aller où Dieu t'appelle; mais quand tu seras grand, tu te souviendras de moi. »

Madame de Warens pressentait déjà que Rousseau jouerait quelque grand jeu dans sa destinée.

Que le cœur me battit en revenant à la maison de madame de Warens! Mes jambes tremblaient sous moi; mes yeux se couvraient d'un voile, je ne voyais rien, je n'entendais rien; je n'aurais reconnu personne; je fus contraint de m'arrêter plusieurs fois pour respirer et reprendre mes sens. Était-ce la crainte de ne pas obtenir les secours dont j'avais besoin qui me troublait à ce point? A l'âge où j'étais, la peur de mourir de faim donne-t-elle de pareilles alarmes? Non, non, je le dis avec autant de vérité que de fierté, jamais, en aucun temps de ma vie, il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me serrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale et mémorable par ses vicissitudes, souvent sans asile et sans pain, j'ai toujours vu du même œil l'opulence et la misère. Au besoin j'aurais pu mendier ou voler comme un autre, mais non pas me troubler pour en être réduit là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi; peu ont autant versé de pleurs dans leur vie; mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y tomber ne m'ont fait pousser un soupir ni répandre une larme. Mon âme, à l'épreuve de la fortune, n'a connu de vrais biens ni de vrais maux que ceux qui ne dépendent pas d'elle; et c'est quand rien ne m'a manqué pour le nécessaire que je me suis senti le plus malheureux des mortels.

A peine parus-je aux yeux de madame de Warens que son air me rassura : je tressaillis au premier son de sa voix. Je me précipite à ses pieds, et, dans les transports de la plus vive joie, je colle ma bouche sur sa main. Pour elle, j'ignore si elle avait su de mes nouvelles, mais je vis peu de surprise sur son visage, et je n'y vis aucun chagrin.— Pauvre petit, me dit-elle d'un ton caressant, te revoilà donc? Je savais bien que tu étais trop jeune pour ce voyage. Je suis bien aise au moins qu'il n'ait pas aussi mal tourné que je l'avais craint. Ensuite elle me fit conter mon histoire, qui ne fut pas longue, et que je lui fis

très-fidèlement, en supprimant cependant quelques articles, mais au reste sans m'épargner ni m'excuser.

Il fut question de mon gîte. Elle consulta sa femme de chambre. Je n'osais respirer durant cette délibération; mais quand j'entendis que je coucherais dans la maison, j'eus peine à me contenir, et je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'était destinée, à peu près comme Saint-Preux vit remiser sa chaise chez madame de Wolmar. J'eus pour surcroît le plaisir d'apprendre que cette faveur ne serait point passagère ; et, dans un moment où l'on me croyait attentif à toute autre chose, j'entendis qu'elle disait : « On dira ce qu'on voudra ; mais, puisque la Providence me le renvoie, je suis déterminée à ne pas l'abandonner. »

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établissement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie, mais servit à le préparer. Quoique cette sensibilité de cœur qui nous fait jouir de nous soit l'ouvrage de la nature, et peut-être un produit de l'organisation, elle a besoin de situations qui la développent. Sans ces causes occasionnelles, un homme né très-sensible ne sentirait rien, et mourrait sans avoir connu son être. Tel j'avais été jusqu'alors, et tel j'aurais toujours été peut-être si je n'avais jamais connu madame de Warens, ou si même, l'ayant connue, je n'avais pas vécu assez longtemps auprès d'elle pour contracter la douce habitude de sentiments affectueux qu'elle m'inspira. J'oserai le dire : qui ne sent que l'amour ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie Je connais un autre sentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois est joint à l'amour, et qui souvent en est séparé. Ce sentiment n'est pas non plus l'amitié seule : il est plus voluptueux, plus tendre ; je n'imagine pas qu'il puisse agir pour quelqu'un du même sexe, du moins je fus ami si jamais homme le fut, et je ne l'éprouvai jamais

près d'aucun de mes amis. Ceci n'est pas clair, mais le deviendra dans la suite : les sentiments ne se décrivent bien que par leurs effets.

Elle habitait une vieille maison. mais assez grande pour avoir une belle pièce de réserve, dont elle fit sa chambre de parade, et qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre était sur le passage dont j'ai parlé, où se fit notre première entrevue ; et au delà du ruisseau et des jardins on découvrait la campagne. Cet aspect n'était pas pour le jeune habitant une chose indifférente ; c'était, depuis Bossey, la première fois que j'avais du vert devant mes fenêtres. Toujours masqué par des murs, je n'avais eu sous les yeux que des toits ou le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut sensible et douce ! elle augmenta beaucoup mes dispositions à l'attendrissement. Je faisais de ce charmant paysage encore un des bienfaits de ma chère patronne : il me semblait qu'elle l'avait mis là tout exprès pour moi ; je m'y plaçais paisiblement auprès d'elle; je la voyais partout entre les fleurs et la verdure : ses charmes et ceux du printemps se confondaient à mes yeux. Mon cœur, jusqu'alors comprimé, se trouvait plus au large dans cet espace, et mes soupirs s'exhalaient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvait pas chez madame de Warens la magnificence que j'avais vue à Turin, mais on y trouvait la propreté, la décence, et une abondance patriarcale avec laquelle le faste ne s'allie jamais. Elle avait peu de vaisselle d'argent, point de porcelaine, point de gibier dans sa cuisine, ni dans sa cave de vins étrangers; mais l'une et l'autre étaient bien garnies au service de tout le monde; et dans des tasses de faïence elle donnait d'excellent café. Quiconque la venait voir était invité à dîner avec elle ou chez elle; et jamais ouvrier, messager ou passant ne sortait sans manger ou boire, selon l'ancien usage helvétique. Son domestique était composé d'une femme de chambre

fribourgeoise assez jolie, appelée Merceret, d'un valet de son pays, appelé Claude Anet, dont il sera question dans la suite, d'une cuisinière et de deux porteurs de louage quand elle allait en visite, ce qu'elle faisait bien rarement. Voilà bien des choses pour deux mille livres de rente; cependant son petit revenu bien ménagé eût pu suffire à tout cela, dans un pays où la terre est très-bonne et l'argent très-rare. Malheureusement l'économie ne fut jamais sa vertu favorite; elle s'endettait, elle payait; l'argent faisait la navette, et tout allait.

La manière dont son ménage était monté était précisément celle que j'aurais choisie; on peut croire que j'en profitais avec plaisir. Ce qui m'en plaisait moins était qu'il fallait rester longtemps à table. Elle supportait avec peine la première odeur du potage et des mets; cette odeur la faisait presque tomber en défaillance, et ce dégoût durait longtemps; elle se remettait peu à peu, causait, et ne mangeait point. Ce n'était qu'au bout d'une demi-heure qu'elle essayait le premier morceau. J'aurais dîné trois fois dans cet intervalle: mon repas était fait longtemps avant qu'elle eût commencé le sien. Je recommençais de compagnie; ainsi je mangeais pour deux, et ne m'en trouvais pas plus mal. Enfin, je me livrais d'autant plus au doux sentiment du bien-être que j'éprouvais auprès d'elle, que ce bien-être dont je jouissais n'était mêlé d'aucune inquiétude sur les moyens de le soutenir. N'étant point encore dans l'étroite confidence de ses affaires, je les supposais en état d'aller toujours sur le même pied. J'ai retrouvé les mêmes agréments dans sa maison par la suite; mais plus instruit dans sa situation réelle, et voyant qu'ils anticipaient sur ses rentes, je ne les ai plus goûtés si tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouissance. J'ai vu l'avenir à pure perte, je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour, la plus douce familiarité s'établit

entre nous au même degré où elle a continué tout le reste de sa vie. *Petit* fut mon nom; *maman* fut le sien : et toujours nous demeurâmes *Petit* et *Maman*, même quand le nombre des années en eut presque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux mots rendent à merveille l'idée de notre ton, la simplicité de nos manières, et surtout la relation de nos mœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des mères, qui jamais ne chercha son plaisir, mais toujours mon bien; et si les sens entrèrent dans mon attachement pour elle, ce n'était certes pas pour en changer la nature, mais pour le rendre seulement plus exquis; pour m'enivrer du charme d'avoir une maman jeune et jolie qu'il m'était délicieux de caresser; je dis caresser au pied de la lettre, car jamais elle n'imagina de m'épargner les baisers ni les plus tendres caresses maternelles, et jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuser. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre espèce : j'en conviens; mais il faut attendre, je ne puis tout dire à la fois.

Le coup d'œil de notre première entrevue fut le seul moment vraiment passionné qu'elle m'ait jamais fait sentir; encore ce moment fut-il l'ouvrage de la surprise. Mes regards indiscrets n'allaient jamais furetant sous son mouchoir, quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer Je n'avais ni transports ni désirs auprès d'elle; j'étais dans un calme ravissant, jouissant sans savoir de quoi. J'aurais ainsi passé ma vie et l'éternité même sans m'ennuyer un instant. Elle est la seule personne avec qui je n'ai jamais senti cette sécheresse de conversation qui me fait un supplice du devoir de la soutenir. Nos tête-à-tête étaient moins des entretiens qu'un babil intarissable qui, pour finir, avait besoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler, il fallait plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ses projets, elle tombait souvent dans la rêverie. Eh bien! je

la laissais rêver, je me taisais, je la contemplais, et j'étais le plus heureux des hommes. J'avais encore un tic fort singulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchais sans cesse, et j'en jouissais avec une passion qui dégénérait en fureur quand des importuns venaient le troubler. Sitôt que quelqu'un arrivait, homme ou femme, il n'importait pas, je sortais en murmurant, ne pouvant souffrir de rester en tiers auprès d'elle. J'allais compter les minutes dans son antichambre, maudissant ces éternels visiteurs, et ne pouvant concevoir ce qu'ils avaient tant à dire, parce que j'avais à dire encore plus.

Je ne sentais toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyais pas. Quand je la voyais, je n'étais que content : mais mon inquiétude en son absence allait au point d'être douloureuse. Le besoin de vivre avec elle me donnait des élans d'attendrissement qui souvent allaient jusqu'aux larmes. Je me souviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle était à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de son image, et du désir ardent de passer mes jours auprès d'elle. J'avais assez de sens pour voir que, quant à présent, cela n'était pas possible, et qu'un bonheur que je goûtais si bien serait court. Cela donnait à ma rêverie une tristesse qui n'avait pourtant rien de sombre et qu'un espoir flatteur tempérait. Le son des cloches qui m'a toujours singulièrement affecté, le chant des oiseaux, la beauté du jour, la douceur du paysage, les maisons éparses et champêtres dans lesquelles je plaçais, en idée, notre commune demeure, tout cela me frappait tellement d'une impression vive, tendre, triste et touchante, que je me vis comme en extase transporté dans cet heureux temps et dans cet heureux séjour où mon cœur, possédant toute la félicité qui pouvait lui plaire, la goûtait dans des ravissements* inex-

* On se rappelle l'enthousiasme de Rousseau à l'aspect du

primables, sans songer même à la volupté des sens. Je ne me souviens pas de m'être élancé dans l'avenir avec plus de force et d'illusion que je fis alors; et ce qui m'a frappé le plus dans le souvenir de cette rêverie, quand elle s'est réalisée, c'est d'avoir trouvé des objets tels exactement que je les avais imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une vision prophétique, ce fut assurément celui-là. Je n'ai été déçu que dans sa durée imaginaire; car les jours et les ans et la vie entière s'y passaient dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas! mon plus constant bonheur fut un songe : son accomplissement fut presque à l'instant suivi du réveil.

Je ne finirais pas si j'entrais dans le détail de toutes les folies que le souvenir de cette chère maman me faisait faire quand je n'étais plus sous ses yeux. Combien de fois j'ai baisé mon lit en songeant qu'elle y avait couché, mes rideaux, tous les meubles de ma chambre, en songeant qu'ils étaient à elle, que sa belle main les avait touchés, le plancher même sur lequel je me prosternais en songeant qu'elle y avait marché! * Quelquefois, même en sa présence, il m'échappait des extravagances que le plus violent amour seul semblait pouvoir inspirer. Un jour à table, au moment qu'elle avait mis un morceau dans sa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu; elle rejette le morceau sur son assiette, je m'en saisis avidement et l'avale. En un mot, de moi à l'amant le plus passionné il n'y avait qu'une différence unique, mais essentielle, et qui rend mon état presque inconcevable à la raison.

labourage : « Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent et chantent : on s'attendrit jusqu'au larmes sans savoir pourquoi. » C.

* « Les premières voluptés sont toujours mystérieuses. » Rousseau me contait qu'il n'osait se parler à soi-même de ce singulier amour. C.

J'étais revenu d'Italie, non tout à fait comme j'y étais allé, mais comme peut-être jamais à mon âge on en est revenu. J'avais senti le progrès des ans; mon tempérament inquiet s'était enfin déclaré, et sa première irruption, très-volontaire, m'avait donné sur ma santé des alarmes qui peignent mieux que toute autre chose l'innocence dans laquelle j'avais vécu jusqu'alors : logé chez une jolie femme, caressant son image au fond de mon cœur, la voyant sans cesse dans la journée, le soir entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans mon lit où je sais qu'elle a couché, que de stimulants! Tel lecteur qui se les représente me voit déjà à demi mort. Tout au contraire, ce qui devait me perdre fut précisément ce qui me sauva, du moins pour un temps. Enivré du charme de vivre auprès d'elle et du désir ardent d'y passer mes jours, absente ou présente, je voyais toujours en elle une tendre mère, une sœur chérie, une délicieuse amie, et rien de plus. Je la voyais toujours ainsi, toujours la même, et ne voyais jamais qu'elle. Son image, toujours présente à mon cœur, n'y laissait place à nulle autre ; elle était pour moi la seule femme qui fût au monde; et l'extrême douceur des sentiments qu'elle m'inspirait, ne laissant pas à mes sens le temps de s'éveiller pour d'autres, me garantissait et d'elle et de tout son sexe. En un mot, j'étais sage parce que je l'aimais. Sur ces effets que je rends mal, dise qui pourra de quelle espèce était mon attachement pour elle. Pour moi, tout ce que j'en puis dire est que s'il paraît déjà fort extraordinaire, dans la suite il le paraîtra beaucoup plus.

Je passais mon temps le plus agréablement du monde, occupé des choses qui me plaisaient le moins. C'étaient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à transcrire; c'étaient des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venaient des foules de passants, de mendiants,

de visites de toute espèce. Il fallait entretenir tout à la fois un soldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frère lai. Je pestais, je grommelais, je jurais, je donnais au diable cette mauvaise cohue. Pour elle, qui prenait tout en gaieté, mes fureurs la faisaient rire aux larmes, et ce qui la faisait rire encore plus était de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvais moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avais le plaisir de grogner étaient charmants, et s'il survenait un nouvel importun durant la querelle, elle en savait encore tirer parti pour l'amusement en prolongeant malicieusement la visite, et me jetant des coups d'œil pour lesquels je l'aurais volontiers battue. Elle avait peine à s'empêcher d'éclater en me voyant, contraint et retenu par la bienséance, lui faire des yeux de possédé, tandis qu'au fond de mon cœur et même en dépit de moi je trouvais tout cela très-comique.

Tout cela, sans me plaire en soi, m'amusait pourtant, parce qu'il faisait partie d'une manière d'être qui m'était charmante. Rien de ce qui se faisait autour de moi, rien de tout ce qu'on me faisait faire n'était selon mon goût, mais tout était selon mon cœur. Je crois que je serais parvenu à aimer la médecine, si mon dégoût pour elle n'eût fourni des scènes folâtres qui nous égayaient sans cesse; c'est peut-être la première fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendais connaître à l'odeur un livre de médecine, et ce qu'il y a de plaisant est que je m'y trompais rarement. Elle me faisait goûter des plus détestables drogues. J'avais beau fuir ou vouloir me défendre; malgré ma résistance et mes horribles grimaces, malgré moi et mes dents, quand je voyais ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il fallait finir par l'ouvrir et sucer. Quand tout son petit ménage était rassemblé dans la même chambre, à nous entendre courir et crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y

jouait quelque farce, et non pas qu'on y faisait de l'opiat ou de l'élixir.

Mon temps ne se passait pourtant pas tout entier à ces polissonneries. J'avais trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupais; *Puffendorf*, *le Spectateur*, *la Henriade*. Quoique je n'eusse plus mon ancienne fureur de lecture, par désœuvrement je lisais un peu de tout cela. *Le Spectateur* surtout me plut beaucoup et me fit du bien.

Quelquefois je causais avec maman de mes lectures; quelquefois je lisais auprès d'elle; j'y prenais grand plaisir; je m'exerçais à bien lire, et cela me fut utile aussi. J'ai dit qu'elle avait l'esprit orné. Il était alors dans toute sa fleur. Plusieurs gens de lettres s'étaient empressés à lui plaire, et lui avaient appris à juger des ouvrages d'esprit. Elle avait, si je puis parler ainsi, le goût un peu protestant; elle ne parlait que de Bayle, et faisait grand cas de Saint-Évremond, qui depuis longtemps était mort en France. Mais cela n'empêchait pas qu'elle ne connût la bonne littérature et qu'elle n'en parlât fort bien *. Elle avait été élevée dans des sociétés choisies; et venue en Savoie encore jeune, elle avait perdu dans le commerce charmant de la noblesse du pays, ce ton maniéré du pays de Vaud, où les femmes prennent le bel esprit pour l'esprit du monde, et ne savent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'ait vu la cour qu'en passant, elle y avait jeté un coup d'œil rapide qui lui avait suffi pour la connaître. Elle s'y conserva toujours des amis; et malgré de secrètes jalousies, malgré les murmures qu'excitaient sa conduite et ses dettes, elle n'a jamais perdu sa pension. Elle avait l'expérience du monde, et l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'était le sujet

* C'est madame de Warens et non Rousseau qui disait « les livres n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. » C.

favori de ces conversations, et c'était précisément, vu mes idées chimériques, la sorte d'instruction dont j'avais le plus grand besoin. Nous lisions ensemble la Bruyère ; il lui plaisait plus que la Rochefoucauld, livre triste et désolant, principalement dans la jeunesse, où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il est. Quand elle moralisait, elle se perdait quelquefois un peu dans les espaces; mais, en lui baisant de temps en temps la bouche ou les mains, je prenais patience, et ses longueurs ne m'ennuyaient pas.

Cette vie était trop douce pour pouvoir durer. Je le sentais, et l'inquiétude de la voir finir était la seule chose qui en troublait la jouissance. Tout en folâtrant, maman m'étudiait, m'observait, m'interrogeait, et bâtissait pour ma fortune force projets dont je me serais bien passé. Heureusement ce n'était pas le tout de connaître mes penchants, mes goûts, mes petits talents ; il fallait trouver ou faire naître les occasions d'en tirer parti, et tout cela n'était pas l'affaire d'un jour. . . . .

. . . .

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière : un tempérament très-ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées, et qui ne se présentent jamais qu'après coup. On dirait que mon cœur et ma tête n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment, plus prompt que l'éclair, vient remplir mon âme ; mais, au lieu de m'éclairer, il me brûle, il m'éblouit. Je sens tout et je ne vois rien. Je suis emporté, mais stupide; il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende : je fais d'excellents impromptus à loisir; mais, sur le temps, je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferais une fort jolie conversation par la poste, comme on dit que les Espagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un

duc de Savoie qui se retourna, faisant route, pour crier : *A votre gorge, marchand de Paris*, je dis : me voilà.

Cette lenteur de penser jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent sourdement; elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations, et, au milieu de toute cette émotion, je ne vois rien nettement; je ne saurais écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille : chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement et après une longue et confuse agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opéra en Italie? Dans les changements de scène il règne sur ces grands théâtres un désordre désagréable et qui dure assez longtemps : toutes les décorations sont entremêlées; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine; on croit que tout va renverser. Cependant peu à peu tout s'arrange, rien ne manque, et l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à peu près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire*. Si j'avais su premièrement attendre, et puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes, peu d'auteurs m'auraient surpassé.

De là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits, raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûté. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse. Je n'ai jamais rien pu faire la plume à la main vis-à-vis d'une table et de mon papier :

* Quelle image plus juste ! Rousseau aimait les images : « Il n'y a, disait-il, qu'un géomètre et un sot qui puissent parler sans figures. » C.

c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois, c'est la nuit, dans mon lit et durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau; l'on peut juger avec quelle lenteur, surtout pour un homme absolument dépourvu de toute mémoire verbale, et qui de la vie n'a pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. De là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté. . . . .

. . . .

J'étais destiné à être le rebut de tous les états. Quoiqu'on eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il fût possible, on voyait qu'ils n'étaient pas proportionnés à mon travail, et cela n'était pas encourageant pour me faire pousser mes études : aussi l'évêque et le supérieur se rebutèrent-ils, et l'on me rendit à madame de Warens comme un sujet qui n'était pas même bon pour être prêtre; au reste, assez bon garçon, disait-on, et point vicieux; ce qui fit que, malgré tant de préjugés rebutants sur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle en triomphe son livre de musique, dont j'avais tiré si bon parti : mon air d'Alphée et Aréthuse était, à peu près, tout ce que j'avais appris au séminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la pensée de me faire musicien. L'occasion était commode : on faisait chez elle, au moins une fois la semaine, de la musique; et le maître de musique de la cathédrale, qui dirigeait ce petit concert, venait la voir très-souvent. C'était un Parisien, nommé aussi M. Le Maître, bon compositeur, fort vif, fort gai, jeune encore, assez bien fait, peu d'esprit, mais au demeurant très-bon homme. Maman me fit faire sa connaissauce : je m'attachais à lui, je ne lui déplaisais pas. On parla de pension : l'on en convint.

Bref, j'entrai chez lui, et j'y passai l'hiver d'autant plus agréablement que, la maîtrise n'étant qu'à vingt pas de la maison de madame de Warens, nous étions chez elle en un moment, et nous y soupions très-souvent ensemble.

On jugera bien que la vie de la maîtrise, toujours chantante et gaie avec les musiciens et les enfants de chœur, me plaisait plus que celle du séminaire avec les pères de Saint-Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en était pas moins égale et réglée : j'étais fait pour aimer l'indépendance et pour n'en abuser jamais. Durant six mois entiers je ne sortis pas une seule fois que pour aller chez maman ou à l'église, et je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme, et que je me suis rappelés avec le plus de plaisir ; dans les situations diverses où je me suis trouvé, quelques-uns ont été marqués par un tel sentiment de bien-être, qu'en les remémorant j'en suis affecté comme si j'y étais encore ; non-seulement je me rappelle les temps, les lieux, les personnes, mais tous les objets environnants, la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne s'est fait sentir que là, et dont le souvenir vif m'y transporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétait à la maîtrise, tout ce qu'on chantait au chœur, tout ce qu'on y faisait, le bel et le noble habit des chanoines, les chasubles des prêtres, les mitres des chantres, la figure des musiciens, un vieux charpentier boiteux qui jouait de la contre-basse, un petit abbé blondin qui jouait du violon, le lambeau de soutane qu'après avoir posé son épée Le Maître endossait par-dessus son habit laïque, et le beau surplis fin dont il en couvrait les loques pour aller au chœur ; l'orgueil avec lequel j'allais, tenant ma petite flûte à bec, m'établir dans l'orchestre à la tribune pour un petit bout de récit que M. Le Maître avait fait exprès pour moi ; le bon dîner qui nous attendait ensuite, le bon appétit qu'on y portait ; ce concours d'objets,

vivement retracé, m'a cent fois charmé dans ma mémoire autant et plus que dans la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme siderum*, qui marche par ïambes, parce que, un dimanche de l'Avent, j'entendis de mon lit chanter cet hymne avant le jour sur le perron de la cathédrale, selon un rite de cette église-là. Mademoiselle Merceret, femme de chambre de maman, savait un peu de musique; je n'oublierai jamais un petit motet, *Afferte*, que M. Le Maître me fit chanter avec elle, et que sa maîtresse écoutait avec tant de plaisir. Enfin tout, jusqu'à la bonne servante Perrine, qui était si bonne fille et que les enfants de chœur faisaient tant endêver; tout, dans les souvenirs de ces temps de bonheur et d'innocence, revient souvent me ravir et m'attrister.

Je vivais à Annecy depuis un an sans le moindre reproche; tout le monde était content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avais point fait de sottise *; et je n'en fis point tant que je fus sous les yeux de maman. Elle me conduisait, et me conduisait toujours bien : mon attachement pour elle était devenu ma seule passion; et ce qui prouve que ce n'était pas une passion folle, c'est que mon cœur formait ma raison. Il est vrai qu'un seul sentiment, absorbant pour ainsi dire toutes mes facultés, me mettait hors d'état de rien apprendre, pas même la musique, bien que j'y fisse tous mes efforts. Mais il n'y avait point de ma faute : la bonne volonté y était tout entière; l'assiduité y était. J'étais distrait, rêveur, je soupirais : qu'y pouvais-je faire? Il ne manquait à mes progrès rien qui dépendît de

* C'est Rousseau qui a dit : « Un sot peut réfléchir quelque fois, mais ce n'est jamais qu'après sa sottise. » Pour lui, qui ne fut jamais un sot et qui fit beaucoup de sottises, il réfléchissait quelquefois avant de les faire. C.—Je crois bien plutôt à l'opinion de Rivarol, qui disait en parlant des distractions de Rousseau : « Rien n'est si absent que la présence d'esprit. »

moi; mais, pour que je fisse de nouvelles folies, il ne fallait qu'un sujet qui vînt me les inspirer. Ce sujet se présenta; le hasard arrangea les choses, et, comme on verra dans la suite, ma mauvaise tête en tira parti.

Un soir du mois de février qu'il faisait bien froid, comme nous étions tout autour du feu, nous entendîmes frapper à la porte de la rue. Perrine prend sa lanterne, descend, ouvre: un jeune homme entre, monte avec elle, se présente d'un air aisé, et fait à M. Le Maître un compliment court et bien tourné, se donnant pour un musicien français que le mauvais état de ses finances forçait de vicarier pour passer son chemin. A ce mot de musicien français, le cœur tressaillit au bon Le Maître; il aimait passionnément son pays et son art. Il accueillit le jeune passager, lui offrit le gîte dont il paraissait avoir grand besoin, et qu'il accepta sans beaucoup de façon. Je l'examinai tandis qu'il se chauffait et qu'il jasait en attendant le souper. Il était court de stature, large de carrure; il avait je ne sais quoi de contrefait dans sa taille, sans aucune difformité particulière; c'était, pour ainsi dire, un bossu à épaules plates, mais je crois qu'il boitait un peu. Il avait un habit noir, plutôt usé que vieux, et qui tombait par pièces, une chemise très-fine et très-sale, de belles manchettes d'effilé, des guêtres dans chacune desquelles il aurait mis ses deux jambes, et, pour se garantir de la neige, un petit chapeau à porter sous le bras. Dans ce comique équipage, il y avait pourtant quelque chose de noble que son maintien ne démentait pas; sa physionomie avait de la finesse et de l'agrément; il parlait facilement et bien, mais très-peu modestement; tout marquait en lui un jeune débauché qui avait eu de l'éducation, et qui n'allait pas gueusant comme un gueux, mais comme un fou.

Nous allâmes à Bellay passer les fêtes de Pâques; et, quoique nous n'y fussions pas attendus, nous fûmes reçus du maître de musique et accueillis de tout le monde avec

grand plaisir. M. Le Maître avait de la considération dans son art, et le méritait. Le maître de musique de Bellay se fit honneur de ses meilleurs ouvrages, et tâcha d'obtenir l'approbation d'un si bon juge; car, outre que Le Maître était connaisseur, il était équitable, point jaloux et point flagorneur. Il était si supérieur à tous ces maîtres de musique de province, et ils le sentaient si bien eux-mêmes, qu'ils le regardaient moins comme leur confrère que comme leur chef.

Je repartis pour Annecy. Rien ne me flattait, rien ne me tentait; je n'avais de désir pour rien que pour retourner auprès de maman. La tendresse et la vérité de mon attachement pour elle avaient déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. Je ne voyais plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, et je ne faisais pas un pas sans sentir que je m'éloignais de ce bonheur. J'y revins donc aussitôt que cela me fut possible. Mon retour fut si prompt et mon esprit si distrait, que, quoique je me rappelle avec tant de plaisir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre souvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du tout, sinon mon départ de Lyon et mon arrivée à Annecy. Qu'on juge surtout si cette dernière époque a dû sortir de ma mémoire : en arrivant, je ne trouvai plus madame de Warens; elle était partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien su le secret de ce voyage. Elle me l'aurait dit, j'en suis très-sûr, si je l'en avais pressée; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi des secrets de ses amis. Mon cœur, uniquement occupé du présent et de l'avenir, en remplit toute sa capacité, tout son espace, et, hors mes plaisirs passés, qui font désormais mes uniques jouissances, il n'y reste pas un coin vide pour ce qui n'est plus. Tout ce que j'ai cru entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit est que, dans la révolution causée à Turin par l'abdication du roi de Sardaigne, elle

craiguit d'être oubliée, et voulut, à la faveur des intrigues de M. d'Aubonne, chercher le même avantage à la cour de France, où elle m'a souvent dit qu'elle l'eût préférée, parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y est pas si désagréablement surveillé. Si cela est, il est bien étonnant qu'à son retour on ne lui ait pas fait plus mauvais visage, et qu'elle ait toujours joui de sa pension sans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avait été chargée de quelque commission secrète, soit de la part de l'évêque, qui avait alors des affaires à la cour de France, où il fut lui-même obligé d'aller, soit de la part de quelqu'un plus puissant encore qui sut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de sûr, si cela est, c'est que l'ambassadrice n'était pas mal choisie, et que, jeune et belle encore, elle avait tous les talents nécessaires pour se bien tirer d'une négociation.

J'arrive, et je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma surprise et de ma douleur !

Mais j'étais dans un âge où les grands chagrins ont peu de prise, et je me forgeai bientôt des consolations. Je comptais avoir dans peu de temps des nouvelles de madame de Warens, quoique je ne susse pas son adresse, et qu'elle ignorât que j'étais de retour.

Le seul parti que j'avais à prendre pour avoir des nouvelles de maman était d'en attendre : car où l'aller chercher à Paris? et avec quoi faire le voyage? Il n'y avait point de lieu plus sûr qu'Annecy pour savoir tôt ou tard où elle était. J'y restai donc. Mais je me conduisis assez mal. Je n'allai point voir l'évêque, qui m'avait protégé, et qui me pouvait protéger encore. Je n'avais plus ma patronne auprès de lui, et je craignais les réprimandes.

Madame de Warens n'avait emmené qu'Anet avec elle ; elle avait laissé Merceret, sa femme de chambre dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de sa maîtresse. Mademoiselle Merceret était un peu plus âgée

que moi, non pas jolie, mais assez agréable, une bonne Fribourgeoise sans malice, et à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec sa maîtresse. Je l'allais voir assez souvent; c'était une ancienne connaissance, et sa vue m'en rappelait une plus chère qui me la faisait aimer *. Elle avait plusieurs amies, entre autres une mademoiselle Giraud, Genevoise, qui, pour mes péchés, s'avisa de prendre du goût pour moi. Elle pressait toujours Merceret de m'amener chez elle; je m'y laissais mener, parce que j'aimais assez Merceret, et qu'il y avait là d'autres jeunes personnes que je voyais volontiers. Pour mademoiselle Giraud, qui me faisait toutes sortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'aversion que j'avais pour elle. Quand elle approchait de mon visage son museau sec et noir, barbouillé de tabac d'Espagne, j'avais peine à m'abstenir d'y cracher. Mais je prenais patience; à cela près, je me plaisais fort au milieu de toutes ces filles; et, soit pour faire leur cour à mademoiselle Giraud, soit pour moi-même, toutes me fêtaient à l'envi. Je ne voyais à tout cela que de l'amitié. J'ai jugé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage: mais je ne m'en avisais pas, je n'y pensais pas.

D'ailleurs, des couturières, des filles de chambre, de petites marchandes ne me tentaient guère: il me fallait des demoiselles. Chacun a sa fantaisie; ç'a toujours été la mienne. Ce n'est pourtant pas du tout la vanité, c'est la volupté qui m'attire; c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse et de propreté sur toute la personne, plus de goût dans la manière de se mettre et de s'exprimer, une robe plus fine et mieux faite, une chaussure plus mi-

* Chaque mot est une peinture et éveille un sentiment. Comme on sent bien en effet que Rousseau voit madame de Warens par mademoiselle Merceret. C.

gnonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés. Je préférerais toujours la moins jolie ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très-ridicule, mais mon cœur la donne malgré moi.

Eh bien! cet avantage se présentait encore, et il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de temps en temps sur les moments agréables de ma jeunesse! Ils étaient si doux! ils ont été si courts, si rares, et je les ai goûtés à si bon marché! Ah! leur seul souvenir rend encore à mon cœur une volupté pure dont j'ai besoin pour ranimer mon courage, et soutenir les ennuis du reste de mes vieux jours.

L'aurore un matin me parut si belle, que, m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbe et de fleurs; les rossignols, presque à la fin de leur ramage. semblaient se plaire à le renforcer; tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, et qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étais insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentait, et je me promenais sous des ombrages dans un vallon le long d'un ruisseau. J'entends derrière moi des pas de chevaux et des voix de filles qui semblaient embarrassées, mais qui n'en riaient pas moins de bon cœur. Je me retourne. On m'appelle par mon nom; j'approche; je trouve deux jeunes personnes de ma connaissance, mademoiselle de Graffenried et mademoiselle Galley, qui, n'étant pas d'excellentes cavalières, ne savaient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Mademoiselle de Graffenried était une jeune Bernoise fort aimable, qui, par quelque folie de son âge, ayant été jetée

hors de son pays, avait imité madame de Warens, chez qui je l'avais vue quelquefois; mais, n'ayant pas eu une pension comme elle, elle avait été trop heureuse de s'attacher à mademoiselle Galley, qui, l'ayant prise en amitié, avait engagé sa mère à la lui donner pour compagne jusqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiselle Galley, d'un an plus jeune qu'elle, était encore plus jolie; elle avait je ne sais quoi de plus délicat, de plus fin; elle était en même temps très-mignonne et très-formée, ce qui est pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimaient tendrement, et leur bon caractère à l'une et à l'autre ne pouvait qu'entretenir longtemps cette union, si quelque amant ne venait la déranger. Elles me dirent qu'elles allaient à Toune, vieux château appartenant à madame Galley; elles implorèrent mon secours pour faire passer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles seules. Je voulus fouetter les chevaux, mais elles craignaient pour moi les ruades, et pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient : je pris par la bride le cheval de mademoiselle Galley, puis, le tirant après moi, je traversai le ruisseau ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, et l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait, je voulus saluer ces demoiselles et m'en aller comme un benêt : elles se dirent quelques mots tout bas; et mademoiselle de Graffenried s'adressant à moi : « Non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre service; et nous devons en conscience avoir soin de vous sécher : il faut, s'il vous plaît, venir avec nous; nous vous arrêtons prisonnier. » Le cœur me battait, je regardais mademoiselle Galley. « Oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, prisonnier de guerre; montez en croupe derrière elle, nous voulons rendre compte de vous. — Mais, mademoiselle, je n'ai pas l'honneur d'être connu de madame votre mère; que dira-t-elle en me voyant arriver?—Sa mère,

reprit mademoiselle de Graffenried, n'est pas à Toune, nous revenons ce soir, et vous reviendrez avec nous. »

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de mademoiselle de Graffenried je tremblais de joie: et quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battait si fort qu'elle s'en aperçut; elle me dit que le sien lui battait aussi par la frayeur de tomber. C'était presque, dans ma posture, une invitation de vérifier la chose; je n'osai jamais, et, durant tout le trajet, mes deux bras lui servirent de ceinture, très-serrée à la vérité, mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me souffletterait volontiers, et n'aurait pas tort.

La gaieté du voyage et le babil de ces filles aiguisèrent tellement le mien, que jusqu'au soir, et tant que nous fûmes ensemble, nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avaient mis si bien à mon aise, que ma langue parlait autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dît pas les mêmes choses. Quelques instants seulement, quand je me trouvais tête à tête avec l'une ou avec l'autre, l'entretien s'embarrassait un peu; mais l'absente revenait bien vite, et ne nous laissait pas le temps d'éclaicir cet embarras.

Arrivés à Toune, et moi bien séché, nous déjeunâmes. Ensuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîner. Les deux demoiselles, tout en cuisant, baisaient de temps en temps les enfants de la grangère, et le pauvre marmiton mangeait son pain, sans mot dire, à la fumée du rôti. On avait envoyé des provisions de la ville, et il y avait de quoi faire un très-bon dîner, surtout en friandises; mais malheureusement on avait oublié du vin. Cet oubli n'était pas étonnant pour des filles qui n'en buvaient guère; mais j'en fus fâché, car j'avais un peu compté sur ce secours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées aussi, par la même raison peut-être; mais je n'en

crois rien. Leur gaieté vive et charmante était l'innocence même; et d'ailleurs qu'eussent-elles fait de moi entre elles deux? Elles envoyèrent chercher du vin partout aux environs; on n'en trouva point, tant les paysans de ce canton sont sobres et pauvres! Comme elles m'en marquaient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être fort en peine, et qu'elles n'avaient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée, mais je crois que les friponnes voyaient du reste que cette galanterie était une vérité.

Nous dînâmes dans la cuisine de la grangère, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, et leur hôte entre elles deux, sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner! quel souvenir plein de charmes! Comment, pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs et si vrais, vouloir en rechercher d'autres? Jamais soupers des petites maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce jois, mais pour la sensualité.

Après le dîner, nous fîmes une économie : au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûter avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés; et, pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre et je leur en jetais des bouquets dont elles me renvoyaient les noyaux à travers les branches. Une fois mademoiselle Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien, et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein; et de rire. Je me disais en moi-même : Que mes lèvres ne sont-elles des cerises! comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur!

Eh! oui, tes lèvres étaient des cerises, et il fallait les leur jeter.

Ces belles coureuses de champs, qui cherchaient, comme Jean-Jacques, le fruit défendu, lui ont apparu comme les visions de sa jeunesse. Il ne les a jamais revues *. O philosophe! ces deux belles matineuses ont été deux muses qui ont répandu pour jamais les magies amoureuses dans son imagination. Il allait ce jour-là de l'une à l'autre, s'enivrant au sourire de celle-ci comme au regard de celle-là, trouvant la première plus belle et la seconde plus jolie, voulant vivre avec l'une et voulant mourir avec l'autre. O Jean-Jacques! Jean-Jacques! le plus fragile entre les plus fragiles! que n'es-tu toujours resté sur ce cerisier de la science! C'était là le contrat social qu'il fallait signer.

Je crois aux *Confessions* de Jean-Jacques, mais je crois aussi qu'il a plus d'une fois écrit ce qu'il avait vu en rêve. Ses songes le trompaient, tout éveillé qu'il fût. Par exemple, je vais désillusionner les belles romanesques et les poëtes enthousiastes en leur disant que cette belle histoire du cerisier est au moins douteuse.

En 1760, deux ans avant que Jean-Jacques ne

* Orlando et Rosalinde se sont assis sous ces branches chargées de pourpre odorante dans la forêt de *Comme il vous plaira*.

commençât à écrire les *Confessions*, Baudouin, gendre de Boucher, peignait à la gouache et exposait un de ses plus jolis tableaux : *les Cerises et les Amoureuses*, un petit chef-d'œuvre d'esprit et de volupté. Or, c'est mot à mot celui de Rousseau. Voyez plutôt la gravure qui est partout : ces deux belles filles qui attendent les cerises, gorge entr'ouverte et bras demi-nus, ne sont-ce pas les visions de Jean-Jacques? Et ce galant qui cueille les cerises et qui les jette avec intention, n'est-ce pas Jean-Jacques lui-même?

C'est-à-dire que Jean-Jacques, au lieu de se souvenir d'une page de sa vie, s'est souvenu d'un tableau de Baudouin.—A moins qu'il n'ait conté son histoire au peintre; mais alors n'eût-il pas dit cela, en écrivant les *Confessions*.

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires, les plus avancées finissent par baiser la main. O mes lecteurs! ne vous y trompez pas : j'ai peut-être eu plus de plaisir dans mes amours en finissant par cette main baisée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres en commençant tout au moins par là.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne maman, je fis un peu de trêve à mes chimères ; et le bonheur réel qui m'attendait me dispensa d'en chercher dans mes visions.

C'est une chose bien singulière que mon imagination ne se monte jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable, et qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'assujettir aux choses; elle ne saurait embellir, elle veut créer. Des objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont, elle ne sait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printemps, il faut que je sois en hiver; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans des murs; et j'ai dit cent fois que, si j'étais mis à la Bastille, j'y ferais le tableau de la liberté. Je ne voyais en partant de Lyon qu'un avenir agréable; j'étais aussi content, et j'avais tout lieu de l'être, que je l'étais peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point, durant ce voyage, ces rêveries délicieuses qui m'avaient suivi dans l'autre. J'avais le cœur serein, mais c'était tout. Je me rapprochais avec attendrissement de l'excellente amie que j'allais revoir; je goûtais d'avance, mais sans ivresse, le plaisir de vivre auprès d'elle : je m'y étais toujours attendu, c'était comme s'il ne m'était rien arrivé de nouveau. Je m'inquiétais de ce que j'allais faire, comme si cela eût été fort inquiétant. Mes idées étaient paisibles et douces, non célestes et ravissantes. Tous les objets que je passais frappaient ma vue; je donnais de l'attention aux paysages, je remarquais les arbres, les maisons, les ruisseaux; je délibérais aux croisées des chemins : j'avais peur de me perdre, et je ne me perdais point. En un mot, je n'étais plus dans l'empyrée, j'étais tantôt où j'étais, tantôt où j'allais, jamais plus loin.

Je suis encore en racontant mes voyages comme j'étais en les faisant, je ne saurais arriver. Le cœur me battait de joie en approchant de ma chère maman, et je n'en allais pas plus vite. J'aime à marcher à mon aise, et m'arrêter quand il me plaît : la vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau temps dans un beau

pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable : voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste on sait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir, je le goûtai dans tout son charme en approchant de Chambéry. Non loin d'une montagne coupée, qu'on appelle le Pas-de-l'Echelle, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appelé Chailles, court et bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière qui paraît avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faisait que je pouvais contempler au fond et gagner des vertiges tout à mon aise; car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés est qu'ils me font tourner la tête, et j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet, j'avançais le nez, et je restais là des heures entières entrevoyant de temps en temps cette écume et cette eau bleue dont j'entendais le mugissement à travers les cris des corbeaux et des éperviers qui volaient de roche en roche et de broussaille en broussaille à cent toises au-dessous de moi. Dans les endroits où la pente était assez unie, et la broussaille assez claire pour laisser courir des cailloux, j'en allais chercher d'aussi gros que je les pouvais porter, je les rassemblais sur le parapet en pile, puis, les lançant l'un après l'autre, je me délectais à les voir rouler, bondir et voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambéry j'eus un spectacle semblable en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée que l'eau se détache net, et tombe en

arcade assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade et la roche, quelquefois sans être mouillé. Mais si l'on ne prend bien ses mesures, on y est aisément trempé, comme je le fus : car à cause de l'extrême hauteur, l'eau se divise et tombe en poussière ; et lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage, sans s'apercevoir d'abord qu'on se mouille, bientôt on est tout trempé.

J'arrive enfin, je la revois. Elle n'était pas seule. M. l'intendant général était chez elle au moment que j'entrai. Sans me parler, elle me prend par la main, et me présente à lui avec cette grâce qui lui ouvrait tous les cœurs. « Le voilà, monsieur, ce pauvre jeune homme ; daignez le protéger aussi longtemps qu'il le méritera : je ne suis plus en peine de lui pour le reste de la vie. » Puis m'adressant la parole : « Mon enfant, me dit-elle, vous appartenez au roi ; remerciez M. l'intendant, qui vous donne du pain. » J'ouvrais de grands yeux sans rien dire, sans trop savoir qu'imaginer; il s'en fallut peu que l'ambition naissante ne me tournât la tête, et que je ne fisse déjà le petit intendant. Ma fortune se trouva moins brillante que sur ce début je ne l'avais imaginé; mais quant à présent, c'est assez pour vivre, et pour moi c'était beaucoup. Voici de quoi il s'agissait.

Le roi Victor-Amédée, jugeant par le sort des guerres précédentes et par la position de l'ancien patrimoine de ses pères, qu'il lui échapperait quelque jour, ne cherchait qu'à l'épuiser. Il y avait peu d'années qu'ayant résolu d'en mettre la noblesse à la taille, il avait ordonné un cadastre général de tout le pays, afin que, rendant l'imposition réelle, on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail, commencé sous le père, fut achevé sous le fils. Deux ou trois cents hommes, tant arpenteurs qu'on appelait géomètres, qu'écrivains qu'on appelait secrétaires, furent employés à cet ouvrage, et c'est parmi ces derniers que maman m'avait fait inscrire. Le poste, sans être fort

lucratif, donnait de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal était que cet emploi n'était qu'à temps, mais il mettait en état de chercher et d'attendre; et c'était par prévoyance qu'elle tâchait de m'obtenir de l'intendant une protection particulière pour pouvoir passer à quelque emploi plus solide, quand le temps de celui-là serait fini.

J'entrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avait à ce travail rien de difficile, et je fus bientôt au fait. C'est ainsi qu'après quatre ou cinq ans de courses, de folies et de souffrances, je commençai pour la première fois de gagner mon pain avec honneur.

Ces longs détails de ma première jeunesse auront paru bien puérils, et j'en suis fâché : quoique né homme, j'ai été longtemps enfant, et je le suis encore *. Je n'ai pas promis au lecteur un grand personnage, j'ai promis de me peindre tel que je suis.

Ce fut, ce me semble, en 1732, que j'arrivai à Chambéry, comme je viens de le dire, et que je commençai de travailler au cadastre pour le service du roi. J'avais vingt ans passés, près de vingt et un. J'étais, du côté de l'esprit, assez formé pour mon âge; mais le jugement ne l'était guère; et j'avais grand besoin des mains dans lesquelles je tombai pour apprendre à me conduire; car quelques années d'expérience n'avaient pu me guérir encore radicalement de mes visions romanesques; et, malgré tous les maux que j'avais soufferts, je connaissais aussi peu le monde et les hommes que si je n'avais pas payé ces instructions.

Je logeai chez moi, c'est-à-dire chez maman; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy; plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage. La maison qu'elle occupait était sombre et triste, et ma chambre était la plus sombre

* L'homme naît dans l'enfant. Rousseau retrouva toujours l'enfant dans l'homme. Je l'ai connu moitié homme moitié enfant. —C.

et la plus triste de la maison. Un mur pour vue, un cul-de-sac pour rue, peu de jour, peu d'espace; des grillons, des rats, des planches pourries : tout cela ne faisait pas une plaisante habitation. Mais j'étais chez elle, auprès d'elle; sans cesse à mon bureau ou dans sa chambre, je m'apercevais peu de la laideur de la mienne, je n'avais pas le temps d'y rêver. Il paraîtra bizarre qu'elle s'était fixée à Chambéry tout exprès pour habiter cette vilaine maison; ce fut même un trait d'habileté de sa part que je ne dois pas taire. Elle allait à Turin avec répugnance, sentant bien qu'après des révolutions encore toutes récentes, et dans l'agitation où l'on était encore à la cour, ce n'était pas le moment de s'y présenter. Cependant ses affaires demandaient qu'elle s'y montrât; elle craignait d'être oubliée ou desservie. Elle savait surtout que le comte de Saint-Laurent, intendant général des finances, ne la favorisait pas. Il avait à Chambéry une maison vieille, mal bâtie, et dans une si vilaine position qu'elle restait toujours vide, elle la loua, et s'y établit. Cela lui réussit mieux qu'un voyage; sa pension ne fut point supprimée, et depuis lors le comte de Saint-Laurent fut toujours de ses amis.

J'y trouvai son ménage à peu près monté comme auparavant, et le fidèle Claude Anet toujours avec elle. C'était, comme je crois l'avoir dit, un paysan de Montru, qui, dans son enfance, herborisait dans le Jura pour faire du thé de Suisse, et qu'elle avait pris à son service à cause de ses drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si fort pour l'étude des plantes, et elle favorisa si bien son goût, qu'il devint un vrai botaniste, et que, s'il ne fût mort jeune, il se fût fait un nom dans cette science, comme il en méritait un parmi les honnêtes gens. Comme il était sérieux, même grave, et que j'étais plus jeune que lui, il devint pour moi une espèce de gouverneur qui me sauva beaucoup de folies, car il m'en imposait, et je n'osais m'oublier devant lui. Il en

imposait même à sa maîtresse, qui connaissait son grand sens, sa droiture, son inviolable attachement pour elle, et qui le lui rendait bien. Claude Anet était sans contredit un homme rare, et le seul même de son espèce que j'aie jamais vu. Lent, posé, réfléchi, circonspect dans sa conduite, froid dans ses manières, laconique et sentencieux dans ses propos, il était dans ses passions d'une impétuosité qu'il ne laissait jamais paraître, mais qui le dévorait en dedans, et qui ne lui a fait faire en sa vie qu'une sottise, mais terrible; c'est de s'être empoisonné. Cette scène tragique se passa peu après mon arrivée, et il la fallait pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec sa maîtresse; car si elle ne me l'eût dite elle-même, jamais je ne m'en serais douté. Assurément si l'attachement, le zèle et la fidélité, peuvent mériter une pareille récompense, elle lui était bien due; et, ce qui prouve qu'il en était digne, il n'en abusa jamais. Ils avaient rarement des querelles, et elles finissaient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal. Sa maîtresse lui dit dans la colère un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne consulta que son désespoir, et trouvant sous sa main une fiole de laudanum, l l'avala, puis fut se coucher tranquillement comptant ne se réveiller jamais. Heureusement madame de Warens, inquiète, agitée elle-même, errant dans sa maison, trouva la fiole vide, et devina le reste. En volant à son secours, elle poussa des cris qui m'attirèrent; elle m'avoua tout, implora mon assistance, et parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette scène, j'admirai ma bêtise de n'avoir jamais eu le moindre soupçon des liaisons qu'elle m'apprenait. Mais Claude Anet était si discret que de plus clairvoyants auraient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même; et depuis ce temps, ajoutant pour lui le respect à l'estime, je devins en quelque façon son élève, et ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pas pourtant sans peine que quelqu'un pouvait vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avais pas songé même à désirer pour moi cette place, mais il m'était dur de la voir remplir par un autre; cela était fort naturel. Cependant, au lieu de prendre en aversion celui qui me l'avait soufflée, je sentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avais pour elle. Je désirais sur toutes choses qu'elle fût heureuse; et puisqu'elle avait besoin de lui pour l'être, j'étais content qu'il fût heureux aussi. De son côté, il entrait parfaitement dans les vues de sa maîtresse, et prit en sincère amitié l'ami qu'elle s'était choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste le mettait en droit de prendre, il prit naturellement celle que son jugement lui donnait sur le mien. Je n'osais rien faire qu'il parût désapprouver, et il ne désapprouvait que ce qui était mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendait tous heureux, et que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme est que tous ceux qui l'aimaient s'aimaient entre eux. La jalousie, la rivalité même cédait au sentiment dominant qu'elle inspirait, et je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouraient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge; et s'ils trouvent en y pensant quelque autre femme dont ils puissent en dire autant, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie, fût-elle au reste la dernière des catins.

Ici commence, depuis mon arrivée à Chambéry jusqu'à mon départ pour Paris, en 1741, un intervalle de huit ou neuf ans durant lequel j'aurai peu d'événements à dire, parce que ma vie a été aussi simple que douce; et cette uniformité était précisément ce dont j'avais le plus grand besoin pour achever de former mon caractère, que des troubles continuels empêchaient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation, mêlée et sans

suite, ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendaient. Ce progrès fut insensible et lent, chargé de peu d'événements mémorables; mais il mérite cependant d'être suivi et développé.

Le lapis des mappes de nos géomètres m'avait aussi rendu le goût du dessin. J'achetai des couleurs et je me mis à faire des fleurs et des paysages. C'est dommage que je me sois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclination y était tout entière. J'aurais passé des mois entiers sans sortir, au milieu de mes crayons et de mes pinceaux. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on était obligé de m'en arracher. Il en est ainsi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer; ils augmentent, deviennent passion, et bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amusement dont je suis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même; et maintenant que j'écris ceci, me voilà, comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien, rien, et que ceux mêmes qui y sont livrés dans leur jeunesse sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'était alors qu'elle eût été à sa place. L'occasion était belle, et j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyais dans les yeux d'Anet revenant chargé de plantes nouvelles me mit deux ou trois fois sur le point d'aller herboriser avec lui. Mais un goût différent et trop contraire à celui-là croissait par degrés, et bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut assurément que je sois né pour cet art, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, et qu'il est le seul que j'ai aimé constamment dans tous les temps. Ce qu'il y a d'étonnant est qu'un art pour lequel j'étais né m'ait néanmoins coûté tant de peine à apprendre, et avec des succès si lents, qu'après une pratique de toute ma vie jamais je

n'ai pu parvenir à chanter sûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendait surtout alors cette étude agréable était que je la pouvais faire avec maman. Ayant des goûts d'ailleurs forts différents, la musique était pour nous un point de réunion dont j'aimais à faire usage. Elle ne s'y refusait pas. J'étais alors à peu près aussi avancé qu'elle; en deux ou trois fois, nous déchiffrions un air. Quelquefois, la voyant empressée autour d'un fourneau, je lui disais : « Maman, voici un joli duo qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues.—Ah! par ma foi, me disait-elle, si tu me les fais brûler, je te les ferai manger. » Tout en disputant, je l'entraînais à son clavecin : on s'y oubliait; l'extrait de genièvre ou d'absinthe était calciné; elle m'en barbouillait le visage, et tout cela était délicieux.

On voit qu'avec peu de temps de reste, j'avais beaucoup de choses à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amusement de plus, qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot si étouffé, qu'on avait besoin quelquefois d'aller prendre l'air sur la terre. Anet engagea maman à louer dans un faubourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin était jointe une guinguette assez jolie qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un lit; nous allions souvent y dîner, et j'y couchais quelquefois. Insensiblement, je m'engouai de cette petite retraite, j'y mis quelques livres, beaucoup d'estampes; je passais une partie de mon temps à l'orner et à y préparer à maman quelque surprise agréable, lorsqu'elle s'y venait promener. Je la quittais pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir; autre caprice que je n'excuse ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la chose était ainsi. Je me souviens qu'un jour madame de Luxembourg me parlait en raillant d'un homme qui quittait sa maîtresse pour lui écrire, je lui dis que j'aurais bien été cet homme-là; et j'aurais pu ajouter que je l'avais été quelquefois. Je

n'ai pourtant jamais senti près de maman ce besoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage; car tête à tête avec elle, j'étais aussi parfaitement à mon aise que si j'eusse été seul, et cela ne m'est jamais arrivé près de personne autre, ni homme, ni femme, quelque attachement que j'aie eu pour eux. Mais elle était si souvent entourée, et de gens qui me convenaient si peu, que le dépit et l'ennui me chassaient dans mon asile, où je l'avais comme je la voulais, sans crainte que les importuns vinssent nous y suivre.

Tandis qu'on se battait en Italie, on chantait en France. Les opéras de Rameau commençaient à faire du bruit, et relevèrent ses ouvrages théoriques que leur obscurité mettait à la portée de peu de gens. Par hasard, j'entendis parler de son *Traité de l'Harmonie,* et je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. Par un autre hasard, je tombai malade. La maladie était inflammatoire; elle fut vive et courte; mais ma convalescence fut longue, et je ne fus d'un mois en état de sortir. Durant ce temps, j'ébauchai, je dévorai mon *Traité de l'Harmonie;* mais il était si long, si diffus, si mal arrangé, que je sentis qu'il me fallait un temps considérable pour l'étudier et le débrouiller. Je suspendais mon application, et je récréais mes yeux avec de la musique. Les cantates de Bernier, sur lesquelles je m'exerçais, ne me sortaient pas de l'esprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entre autres celle des *Amours dormants*, que je n'ai pas revue depuis lors et que je sais encore presque tout entière; de même que *l'Amour piqué par une abeille*, très-jolie cantate de Clérembault, que j'appris à peu près dans le même temps.

Pour m'achever, il arriva de la Val-d'Aoste un jeune organiste appelé l'abbé Palais, bon musicien, bon homme, et qui accompagnait très-bien du clavecin. Je fais connaissance avec lui; nous voilà inséparables. Il était élève d'un moine italien, grand organiste. Il me parlait de ses

principes; je les comparais avec ceux de mon Rameau; je remplissais ma tête d'accompagnements, d'accords, d'harmonie. Il fallait se former l'oreille à tout cela : je proposai à maman un petit concert tous les mois; elle y consentit. Me voilà si plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne songeais à autre chose; et réellement cela m'occupait, et beaucoup, pour rassembler la musique, les concertants, les instruments, tirer les parties, faire les répétitions, etc. Maman chantait; le P. Caton, dont j'ai déjà parlé et dont j'ai à parler encore, chantait aussi; un maître à danser appelé Roche et son fils, jouaient du violon; Canavas, parent de M. Vanloo, qui travaillait au cadastre, et qui depuis s'est marié à Paris, jouait du violoncelle; l'abbé Palais accompagnait du clavecin : j'avais l'honneur de conduire la musique avec le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela était beau : pas tout à fait comme chez M. de Treytorens, mais il ne s'en fallait guère.

Le petit concert de madame de Warens, nouvelle convertie, et vivant, disait-on, des charités du roi, faisait murmurer la séquelle dévote; mais c'était un amusement agréable pour plusieurs honnêtes gens. On ne devinerait pas que je mets à leur tête en cette occasion : un moine, mais un moine homme de mérite et même aimable, dont les infortunes m'ont dans la suite bien vivement affecté, et dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'est encore chère. Il s'agit du P. Caton, cordelier, qui, conjointement avec le comte d'Ortan, avait fait saisir à Lyon la musique du pauvre *petit-chat;* ce qui n'est pas le plus beau trait de sa vie. Il était bachelier de Sorbonne; il avait vécu longtemps à Paris dans le plus grand monde, et très-faufilé surtout chez le marquis d'Antremont, alors ambassadeur de Sardaigne. C'était un grand homme, bien fait, le visage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faisaient sans affectation le crochet aux côtés du front; l'air à la fois noble, ouvert, modeste; se présentant

simplement et bien; n'ayant ni le maintien cafard ou effronté des moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode.

Le jour de nos concerts, il soupait chez maman. Ces soupers étaient très-gais, très agréables : on y disait le mot et la chose, on y chantait des duos ; j'étais à mon aise; j'avais de l'esprit, des saillies; le P. Caton éait charmant; maman était adorable; l'abbé Palais, avec sa voix de bœuf, était le plastron. Moments si doux de la folâtre jeunesse, qu'il y a de temps que vous êtes partis!

Avec ce petit train de vie, je fis si bien en très-peu de temps, qu'absorbé tout entier par la musique, je me trouvai hors d'état de penser à autre chose. Je n'allais plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne et l'assiduité du travail m'en firent un supplice insupportable, et j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour à la musique*. On peut croire que cette folie ne passa pas sans opposition. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurais, c'était borner bien modestement mon ambition que de me réduire pour toute ma vie à l'état de musicien. Elle, qui ne formait que des projets magnifiques et qui ne prenait plus tout à fait au mot M. d'Aubonne, me voyait avec peine occupé sérieusement d'un talent qu'elle trouvait si frivole, et me répétait souvent ce proverbe de province, un peu moins juste à Paris, que *qui chante bien et bien danse fait un métier qui peu avance*. Elle me voyait, d'un autre côté, entraîné par un goût irrésistible, ma passion de musique devenait une fureur; et il était à craindre que mon travail, se sentant de mes distractions, ne m'attirât un congé qu'il valait beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui représentais encore que cet emploi n'avait pas longtemps à durer, qu'il me fallait un talent

* Rousseau disait déjà : « On perd tout le temps qu'on peut mieux employer. » — C.

pour vivre, et qu'il était plus sûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portait et qu'elle m'avait choisi, que de me mettre à la merci des protections ou de faire de nouveaux essais qui pouvaient mal réussir, et me laisser, après avoir passé l'âge de l'apprendre, sans ressource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai son consentement plus à force d'importunités et de caresses que de raisons dont elle se contentât. Aussitôt, je courus remercier fièrement M. Coccelli, directeur-général du cadastre, comme si j'avais fait l'acte le plus héroïque; et je quittai volontairement mon emploi sans sujt, sans raison, sans prétexte, avec autant et plus de joie que je n'en avais eu à le prendre il n'y avait pas deux ans.

Cette démarche, toute folle qu'elle était, m'attira dans le pays une sorte de considération qui me fut utile. Les uns me supposèrent des ressources que je n'avais pas; d'autres, me voyant livré tout à fait à la musique, jugèrent de mon talent par mon sacrifice, et crurent qu'avec tant de passion pour cet art je devais le posséder sérieusement. Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois; je passai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avait que de mauvais. Ne manquant pas, au reste, d'un certain goût de chant, favorisé d'ailleurs par mon âge et par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolières qu'il ne m'en fallait pour remplacer ma paye de secrétaire.

Il est certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvait passer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadastre, employé huit heures par jour du plus maussade travail avec des gens encore plus maussades, enfermé dans un triste bureau empuanti de l'haleine de tous ces manants, la plupart fort mal peignés et fort malpropres, je me sentais quelquefois accablé jusqu'au vertige par l'attention, la gêne et l'ennui. Au lieu de cela, me voilà tout d'un coup jeté parmi le beau monde, admis, recher-

ché dans les meilleures maisons ; partout un accueil gracieux, caressant, un air de fête ; d'aimables demoiselles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empressement ; je ne vois que des objets charmants, je ne sens que la rose et la fleur d'oranger ; on chante, on cause, on rit, on s'amuse ; je ne sors de là que pour aller ailleurs en faire autant : on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avait pas à balancer dans le choix. Aussi me trouvai-je si bien du mien, qu'il ne m'est arrivé jamais de m'en repentir ; et je ne m'en repens pas même en ce moment, où je pèse au poids de la raison les actions de ma vie, délivré des motifs peu sensés qui m'ont entraîné.

Voilà presque l'unique fois, qu'en n'écoutant que mes penchants, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aisé, l'esprit liant, l'humeur facile des habitants du pays me rendit le commerce du monde aimable ; et le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que si je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'est moins ma faute que la leur.

C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches ; ou peut-être serait-ce dommage qu'ils le fussent ; car, tels qu'ils sont, c'est le meilleur et le plus aimable peuple que je connaisse. S'il est une petite ville au monde où l'on goûte les douceurs de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry. La noblesse de la province qui s'y rassemble n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas assez pour parvenir ; et, ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de Cinéas. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur et la raison président à ce partage. Les femmes y sont belles, et pourraient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, et même y suppléer. Il est singulier que, appelé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambéry une seule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étais disposé à les

trouver telles, et l'on peut avoir raison ; mais je n'avais pas besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeler sans plaisir le souvenir de mes jeunes écolières. Que ne puis-je, en nommant ici les plus aimables, les rappeler de même, et moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions lors des moments aussi doux que innocents que j'ai passés auprès d'elles! La première fut mademoiselle de Mellarède, ma voisine, sœur de l'élève de M. Gaime. C'était une brune très-vive, mais d'une vivacité caressante, pleine de grâce et sans étourderie. Elle était un peu maigre, comme sont la plupart des filles à son âge; mais ses yeux brillants, sa taille fine et son air attirant n'avaient pas besoin d'embonpoint pour plaire. J'y allais le matin, et elle était encore ordinairement en déshabillé, sans autre coiffure que ses cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur que l'on mettait à mon arrivée et qu'on ôtait à mon départ pour se coiffer. Je ne crains rien tant au monde qu'une jolie personne en déshabillé; je la redouterais cent fois moins parée. Mademoiselle de Menthon, chez qui j'allais l'après-midi, l'était toujours, et me faisait une impression tout aussi douce, mais bien différente. Ses cheveux étaient d'un blond cendré : elle était très-mignonne, très-timide et très-blanche, une voix nette, juste et flûtée, mais qui n'osait se développer. Elle avait au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachait pas extrêmement. Cette marque attirait quelquefois mon attention, qui bientôt n'était plus pour la cicatrice. Mademoiselle de Challes, une autre de mes voisines, était une fille faite, grande, belle carrure, de l'embonpoint; elle avait été très-bien. Ce n'était plus une beauté, mais c'était une personne à citer pour la bonne grâce, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa sœur, madame de Charly, la plus belle femme de Chambéry, n'apprenait plus la musique; mais elle la faisait apprendre à sa fille, toute

jeune encore, mais dont la beauté naissante eût promis d'égaler celle de sa mère, si malheureusement elle n'eût eu ses cheveux un peu trop blonds. J'avais à la Visitation une petite demoiselle française, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liste de mes préférences. Elle avait pris le ton lent et traînant des religieuses, et sur ce ton traînant, elle disait des choses très-saillantes qui ne semblaient pas aller avec son maintien. Au reste, elle était paresseuse, n'aimait pas à prendre la peine de montrer son esprit, et c'était une faveur qu'elle n'accordait pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons et de négligence, qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus exact ; car je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisais à mes leçons quand j'y étais ; mais je n'aimais pas être obligé de m'y rendre, ni que l'heure me commandât : en toute chose, la gêne et l'assujettissement me sont insupportables ; ils me feraient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les mahométans, un homme passe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes : je serais un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avais quelques écolières aussi dans la bourgeoisie, et une entre autres qui fut la cause indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puisque enfin je dois tout dire. Elle était fille d'un épicier et se nommait mademoiselle Lard, vrai modèle d'une statue grecque, et que je citerais pour la plus belle fille que j'aie jamais vue, s'il y avait quelque véritable beauté sans vie et sans âme. Son indolence, sa froideur, son insensibilité, allaient à un point incroyable. Il était également impossible de lui plaire et de la fâcher ; et je suis persuadé que si l'on eût fait sur elle quelque entreprise, elle eût laissé faire, non par goût, mais par stupidité. Sa mère, qui n'en voulait pas courir le risque, ne la quittait pas d'un pas. En

lui faisant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faisait tout de son mieux pour l'émoustiller; mais cela ne réussit point. Tandis que le maître agaçait la fille, la mère agaçait le maître, et cela ne réussissait pas beaucoup mieux. Madame Lard ajoutait à sa vivacité naturelle toute celle que sa fille aurait dû avoir. C'était un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avait de petits yeux très-ardents et un peu rouges, parce qu'elle y avait presque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivais, je trouvais presque toujours prêt mon café à la crème; et la mère ne manquait jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, et que, par curiosité, j'aurais voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'aurait pris. Au reste, tout cela se faisait si simplement et si fort sans conséquence, que, quand M. Lard était là, les baisers n'en allaient pas moins leur train. C'était une bonne pâte d'homme, le vrai père de sa fille, et que sa femme ne trompait pas parce qu'il n'en était pas besoin.

Je me prêtais à toutes ces caresses avec ma balourdise ordinaire, les prenant bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étais importuné quelquefois, car la vive madame Lard ne laissait pas d'être exigeante; et si, dans la journée, j'avais passé devant la boutique sans m'arrêter, il y aurait eu du bruit. Il fallait, quand j'étais pressé, que je prisse un détour pour passer dans une autre rue, sachant bien qu'il n'était pas si aisé de sortir de chez elle que d'y entrer.

Madame Lard s'occupait trop de moi pour que je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchaient beaucoup. J'en parlais à maman comme d'une chose sans mystère; et quand il y en aurait eu, je ne lui en aurais pas moins parlé; car lui faire un secret de quoi que ce fût ne m'eût pas été possible; mon cœur était ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout à fait

la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avais vu que des amitiés; elle jugea que madame Lard, se faisant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avait trouvé, parviendrait de manière ou d'autre à se faire entendre; et, outre qu'il n'était pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son élève, elle avait des motifs plus dignes d'elle pour me garantir des piéges auxquels mon âge et mon état m'exposaient. Dans le même temps, on m'en tendit un d'une espèce plus dangereuse, auquel j'échappai, mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçaient sans cesse rendaient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvait apporter.

Madame la comtesse de Menthon, mère d'une de mes écolières, était une femme de beaucoup d'esprit et passait pour n'avoir point de méchanceté. Elle avait été cause, à ce qu'on disait, de bien des brouilleries, et d'une entre autres qui avait eu des suites fatales à la maison d'Antremont. Maman avait été assez liée avec elle pour connaître son caractère; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui madame de Menthon avait des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée; et madame de Menthon chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours, dont aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques, par manière d'échantillon. Elles étaient ensemble à la campagne avec plusieurs gentilshommes du voisinage, et entre autres l'aspirant en question. Madame de Menthon dit un jour à un de ces messieurs que madame de Warens n'était qu'une précieuse, qu'elle n'avait point de goût, qu'elle se mettait mal, qu'elle couvrait sa gorge, comme une bourgeoise. « Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui était un plaisant, elle a ses raisons, et je sais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein, mais si ressemblant qu'on

dirait qu'il court. » La haine ainsi que l'amour rend crédule ; madame de Menthon résolut de tirer parti de cette découverte; et un jour que maman était au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit son temps pour passer derrière sa rivale, puis renversant à demi sa chaise, elle découvrit adroitement son mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le monsieur ne vit qu'un objet fort différent, qu'il n'était pas plus aisé d'oublier que de voir, et cela ne fit pas le compte de la dame.

Je n'étais pas un personnage à occuper madame de Menthon, qui ne voulait que des gens brillants autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure, dont assurément elle ne se souciait point du tout, mais pour l'esprit qu'on me supposait et qui m'eût pu rendre utile à ses goûts. Elle en avait un assez vif pour la satire. Elle aimait à faire des chansons et des vers sur les gens qui lui déplaisaient. Si elle m'eût trouvé assez de talent pour lui aider à tourner ses vers, et assez de complaisance pour les écrire, elle et moi nous aurions bientôt mis Chambéry sens dessus-dessous. On serait remonté à la source de ces libelles ; madame de Menthon se serait tirée d'affaire en me sacrifiant, et j'aurais été enfermé le reste de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phébus avec les dames.

Heureusement rien de tout cela n'arriva. Madame de Menthon me retint deux ou trois fois à dîner pour me faire causer, et trouva que je n'étais qu'un sot. Je le sentais moi-même et j'en gémissais, enviant les talents de mon ami Venture, tandis que j'aurais dû remercier ma bêtise des périls dont elle me sauvait. Je demeurai pour madame de Menthon le maître à chanter de sa fille et rien de plus ; mais je vécus tranquille et toujours bien-voulu dans Chambéry. Cela valait mieux que d'être un bel esprit pour elle, et un serpent pour le reste du pays.

Quoi qu'il en soit, maman vit que, pour m'arracher aux

périls de ma jeunesse, il était temps de me traiter en homme : et c'est ce qu'elle fit, mais de la façon la plus singulière dont jamais femme se soit avisée en pareille occasion. Je lui trouvai l'air plus grave et le propos plus moral qu'à son ordinaire. A la gaieté folâtre dont elle entremêlait ordinairement ses instructions, succéda tout à coup un ton toujours soutenu qui n'était ni familier ni sévère, mais qui semblait préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raison de ce changement, je la lui demandai : c'était ce qu'elle attendait. Elle me proposa une promenade au petit jardin pour le lendemain : nous y fûmes dès le matin. Elle avait pris ses mesures pour qu'on nous laissât seuls toute la journée; elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle voulait avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manége et des agaceries, mais par des entretiens pleins de sens et de raison, plus faits pour m'instruire que pour me séduire, et qui parlaient plus à mon cœur qu'à mes sens. Cependant, quelque excellents et utiles que fussent les discours qu'elle me tint, et quoiqu'ils ne fussent rien moins que froids et tristes, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritaient, et je ne les gravai pas dans ma mémoire, comme j'aurais fait dans tout autre temps. Son début, cet air de préparatif, m'avaient donné de l'inquiétude. Tandis qu'elle parlait, rêveur et distrait malgré moi, j'étais moins occupé de ce qu'elle disait que de chercher à quoi elle voulait en venir, et sitôt que je l'eus compris, ce qui ne fut pas facile, la nouveauté de cette idée, qui, depuis que je vivais auprès d'elle, ne m'était pas venue une seule fois dans l'esprit, m'occupant alors tout entier, ne me laissait plus le maître de penser à ce qu'elle me disait. Je ne pensais qu'à elle, et je ne l'écoutais pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire en leur montrant au bout un objet très-intéressant pour eux est un contre-sens très-ordinaire aux insti-

tuteurs, et que je n'ai pas évité moi-même dans mon *Émile*. Le jeune homme, frappé de l'objet qu'on lui présente, s'en occupe uniquement, et saute à pieds joints pardessus vos discours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif, il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance : et c'est en quoi maman fut maladroite. Par une singularité qui tenait à son esprit systématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ses conditions; mais sitôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, ou je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas, il y ait sur la terre un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, et une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bizarrerie, elle mit à cet accord les formalités les plus graves, et me donna pour y penser huit jours, dont je l'assurai faussement que je n'avais pas besoin : car, pour comble de singularité, je fus très-aise de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avait frappé, et tant je sentais un bouleversement dans les miennes qui me demandait du temps pour les arranger.

On croira que ces huit jours me durèrent huit siècles. Tout au contraire, j'aurais voulu qu'ils les eussent duré en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvais, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je désirais, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente mon tempérament ardent et lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge : qu'on pense que, dans cet état, altéré de femme, je n'avais encore approché d'aucune; que l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité, se réunissaient pour me dévorer de l'ardent désir d'être homme et de le paraître; qu'on ajoute surtout, car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif et

tendre attachement pour elle, loin de s'attiédir, n'avait fait qu'augmenter de jour en jour; que je n'étais bien qu'auprès d'elle; que je ne m'en éloignais que pour y penser; que j'avais le cœur plein, non-seulement de ses bontés, de son caractère aimable, mais de son sexe, de sa figure, de sa personne, d'elle, en un mot, par tous les rapports sous lesquels elle pouvait m'être chère : et qu'on n'imagine pas que, pour dix ou douze ans que j'avais de moins qu'elle, elle fût vieille ou me parût l'être. Depuis cinq ou six ans que j'avais éprouvé des transports si doux à sa première vue, elle était réellement très-peu changée, et ne me le paraissait point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, et l'était encore alors pour tout le monde. Sa taille seule avait pris un peu plus de rondeur; c'était le même œil, le même teint, le même sein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaieté, tout, jusqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeunesse, qui fit toujours sur moi tant d'impression, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille.

Naturellement, ce que j'avais à craindre dans l'attente de la possession d'une personne si chérie était de l'anticiper, et de ne pouvoir assez gouverner mes désirs et mon imagination pour rester maître de moi-même. On verra que, dans un âge avancé, la seule idée de quelques légères faveurs qui m'attendaient près de la personne aimée allumait mon sang à tel point, qu'il m'était impossible de faire inpunément le court trajet qui me séparait d'elle. Comment, par quel prodige, dans la fleur de ma jeunesse, eus-je si peu d'empressement pour la première jouissance? Comment en pus-je voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir? Comment, au lieu des délices qui devait m'enivrer, sentais-je presque de la répugnance et des craintes? Il n'y a point à douter que si j'avais pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je

ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle : en voilà sûrement une à laquelle on ne s'attendait pas.

Le lecteur, déjà révolté, juge qu'étant possédée par un autre homme, elle se dégradait à mes yeux en se partageant, et qu'un sentiment de mésestime attiédissait ceux qu'elle m'avait inspirés; il se trompe. Ce partage, il est vrai, me faisait une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvais peu digne d'elle et de moi; mais quant à mes sentiments pour elle, il ne les altérait point, et je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je désirais si peu de la posséder. Je connaissais trop son cœur chaste et son tempérament de glace pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étais parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presque inévitables, et de me conserver tout entier à moi et à mes devoirs, lui en faisait enfreindre un qu'elle ne regardait pas du même œil que les autres femmes, comme il sera dit ci-après. Je la plaignais, et je me plaignais. J'aurais voulu dire : Non, maman, il n'est pas nécessaire; je vous réponds de moi sans cela : mais je n'osais, premièrement parce que ce n'était pas une chose à dire, et puis parce qu'au fond je sentais que cela n'était pas vrai, et qu'en effet il n'y avait qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes, et me mettre à l'épreuve des tentations. Sans désirer de la posséder, j'étais bien aise qu'elle m'ôtât le désir d'en posséder d'autres, tant je regardais tout ce qui pouvait me distraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre ensemble, et d'y vivre innocemment, loin d'affaiblir mes sentiments pour elle, les avait renforcés, mais leur avait en même temps donné une autre tournure qui les rendait plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins sensuels. A force de l'ap-

peler maman, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étais accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder, quoiqu'elle me fût si chère. Je me souviens très-bien que mes premiers sentiments, sans être plus vifs, étaient plus voluptueux. A Annecy, j'étais dans l'ivresse; à Chambéry, je n'y étais plus. Je l'aimais toujours aussi passionnément qu'il fût possible ; mais je l'aimais plus pour elle et moins pour moi, ou du moins je cherchais plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle : elle était pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtresse. Enfin je l'aimais trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, et je ne mentis pas. Mon cœur confirmait mes engagements sans en désirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme, et d'une femme que j'adorais. Fus-je heureux? non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnait le charme. Deux ou trois fois, en la pressant avec transport dans mes bras, j'inondai son sein de mes larmes. Pour elle, elle n'était ni triste, ni vive ; elle était caressante et tranquille. Comme elle était peu sensuelle, et n'avait point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices et n'en a jamais eu les remords.

Je le répète : toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions. Elle était née, son cœur était pur, elle aimait les choses honnêtes, ses penchants étaient droits et vertueux, son goût était délicat; elle était faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée, et qu'elle n'a jamais suivie, parce que, au lieu d'écouter son cœur qui la menait bien, elle écouta sa raison qui la menait mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ses vrais sentiments les ont tou-

jours démentis : mais malheureusement elle se piquait de philosophie; et la morale qu'elle s'était faite gâta celle que son cœur lui dictait.

M. de Tavel, son premier amant, fut son maître de philosophie; et les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avait besoin pour la séduire. La trouvant attachée à ses devoirs, à son mari, toujours froide, raisonnante, et inattaquable par les sens, il l'attaqua par des sophismes, et parvint à lui montrer ses devoirs, auxquels elle était si attachée, comme un bavardage de catéchisme fait uniquement pour amuser les enfants, l'union des sexes comme l'acte le plus indifférent en soi, la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardait l'opinion, le repos des maris comme la seule règle du devoir des femmes; en sorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offensaient, l'étaient aussi pour la conscience: enfin il lui persuada que la chose en elle-même n'était rien, qu'elle ne prenait d'existence que par le scandale, et que toute femme qui paraissait sage, par cela seul l'était en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but, en corrompant la raison d'une enfant dont il n'avait pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie, persuadé qu'elle le traitait lui-même comme il lui avait appris à traiter son mari. Je ne sais s'il se trompait sur ce point. Le ministre Perret passa pour son successeur. Ce que je sais, c'est que le tempérament froid de cette jeune femme, qui l'aurait dû garantir de ce système, fut ce qui l'empêcha d'y renoncer. Elle ne pouvait concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avait point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abstinence qui lui coûtait si peu.

Elle n'eût donc guère abusé de ce faux principe pour elle-même; mais elle en abusa pour autrui; et cela par une autre maxime presque aussi fausse, mais plus d'ac-

cord avec la bonté de son cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachait tant un homme à une femme que la possession; et, quoiqu'elle n'aimât ses amis que d'amitié, c'était d'une amitié si tendre, qu'elle employait tous les moyens qui dépendaient d'elle pour se les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire est qu'elle a presque toujours réussi. Elle était si réellement aimable, que, plus l'intimité dans laquelle on vivait avec elle était grande, plus on y trouvait de nouveaux sujets de l'aimer. Une autre chose digne de remarque est qu'après sa première faiblesse elle n'a guère favorisé que des malheureux; les gens brillants ont tous perdu leur peine auprès d'elle : mais il fallait qu'un homme qu'elle commençait par plaindre fût bien peu aimable, si elle ne finissait par l'aimer. Quand elle se fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce ne fût par des inclinations basses, qui n'approchèrent jamais de son noble cœur, ce fut uniquement par son caractère trop généreux, trop humain, trop compatissant, trop sensible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec assez de discernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avait-elle pas d'admirables dont elle ne se départait jamais! Par combien de vertus ne rachetait-elle pas ses faiblesses, si l'on peut appeler de ce nom des erreurs où les sens avaient si peu de part! Ce même homme qui la trompa sur un point l'instruisit excellemment sur mille autres; et ses passions, qui n'étaient pas fougueuses, lui permettant de suivre toujours ses lumières, elle allait bien quand ses sophismes ne l'égaraient pas. Ses motifs étaient louables jusque dans ses fautes; en s'abusant, elle pouvait mal faire, mais elle ne pouvait vouloir rien qui fût mal. Elle abhorrait la duplicité, le mensonge : elle était juste, équitable, humaine, désintéressée, fidèle à sa parole, à ses amis, à ses devoirs qu'elle reconnaissait pour tels, incapable de vengeance et de haine, et ne con-

cevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin, pour revenir à ce qu'elle avait de moins excusable, sans estimer ses faveurs ce qu'elles valaient, elle n'en fit jamais un vil commerce : elle les prodiguait, mais elle ne les vendait pas, quoiqu'elle fût souvent aux expédients pour vivre; et j'ose dire que si Socrate put estimer Aspasie, il eût respecté madame de Warens.

Je sais d'avance qu'en donnant un caractère sensible et un tempérament froid, je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire, et avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, et que cette combinaison n'ait pas dû être; je sais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu madame de Warens, et dont un si grand nombre existe encore, ont pu savoir qu'elle était ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde, c'était d'en faire à ceux qu'elle aimait. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son aise, et de prouver doctement que cela n'est pas vrai. Ma fonction est de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu à peu tout ce que je viens de dire dans les entretiens qui suivirent notre union, et qui seuls la rendirent délicieuse. Elle avait eu raison d'espérer que sa complaisance me serait utile ; j'en tirai pour mon instruction de grands avantages. Elle m'avait jusqu'alors parlé de moi seul comme à un enfant : elle commença de me traiter en homme et me parla d'elle. Tout ce qu'elle me disait m'était si intéressant, je m'en sentais si touché, que, me repliant sur moi-même, j'appliquais à mon profit ses confidences plus que je n'avais fait ses leçons. Quand on sent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ses épanchements, et jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux et tendre d'une femme sensée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivais avec elle l'ayant mise

à portée de m'apprécier plus avantageusement qu'elle n'avait fait, elle jugea que, malgré mon air gauche, je valais la peine d'être cultivé pour le monde, et que, si je m'y montrais un jour sur un certain pied, je serais en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée, elle s'attachait non-seulement à former mon jugsment, mais mon extérieur, mes manières, à me rendre aimable autant qu'estimable; et s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avait prise et qu'elle voulait m'enseigner. Car madame de Warens connaissait les hommes, et savait supérieurement l'art de traiter avec eux sans mensonge et sans imprudence, sans les tromper et sans les fâcher. Mais cet art était dans son caractère bien plus que dans ses leçons, elle savait mieux le mettre en pratique que l'enseigner, et j'étais l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le soin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danse et pour les armes. Quoique leste et bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danser un menuet. J'avais tellement pris, à cause de mes cors, l'habitude de marcher du talon, que Roche ne put jamais me la faire perdre; et jamais, avec l'air assez ingambe, je n'ai pu sauter un médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de leçon je tirais encore à la muraille, hors d'état de faire assaut; et jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaisait au maître d'arme de me le faire sauter. Ajoutez que j'avais un dégoût mortel pour cet exercice et pour le maître qui tâchait de m'enseigner. Je n'aurais jamais cru qu'on pût être fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimait que par des comparaisons tirées de la musique, qu'il ne savait pas. Il trouvait des analogies frap-

pantes entre les bottes de tierce et de quarte et les intervalles musicaux du même nom. Quand il voulait faire une feinte, il me disait de prendre garde à ce dièse, parce que anciennement les dièses s'appelaient *des feintes* : quand il m'avait fait sauter de la main mon fleuret, il disait en ricanant que c'était *une pause*. Enfin, je ne vis de mes jours un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet et son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices, que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort, et de n'en pas désirer un plus brillant, pour lequel je commençais à sentir que je n'étais pas né. Livré tout entier au désir de rendre à maman la vie heureuse, je me plaisais toujours plus auprès d'elle; et quand il fallait m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma passion pour la musique, je commençais à sentir la gêne de mes leçons.

J'ignore si Claude Anet s'aperçut de l'intimité de notre commerce; j'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'était un garçon très-clairvoyant, mais très-discret, qui ne parlait jamais contre sa pensée, mais qui ne la disait pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa conduite il paraissait l'être; et cette conduite ne venait assurément pas de bassesse d'âme, mais de ce qu'étant entré dans les principes de sa maîtresse, il ne pouvait désapprouver qu'elle agît conséquemment. Quoique aussi jeune qu'elle, il était si mûr et si grave, qu'il nous regardait presque comme deux enfants dignes d'indulgence, et nous le regardions l'un et l'autre comme un homme respectable dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidèle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avait pour lui. Comme elle savait que je ne pensais, ne sentais, ne respirais que par elle, elle me montrait combien elle l'aimait,

afin que je l'aimasse de même; et elle appuyait encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime, parce que c'était le sentiment que je pouvais partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs et nous fit embrasser avec larmes, en nous disant que nous étions nécessaires tous deux au bonheur de sa vie! Et que les femmes qui liront ceci ne sourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avait, ce besoin n'était pas équivoque ; c'était uniquement celui de son cœur.

Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre.

Nous nous aimions tous trois, que nous étions heureux !

C'est Voltaire qui dit cela, quand il est trahi par Aurore de Livry. Jean-Jacques pousse le même cri moins gaiement, mais avec l'enthousiasme de l'âge d'or.

Rousseau qui peint si juste, même quand il voit faux, ne fait pas bien comprendre Claude Anet. Il indigne le cœur contre madame de Warens, en représentant son rival comme un simple personnage de la basse-cour *.

* Voici comment Claude Anet jugeait Rousseau :

« C'est à cette époque qu'un jeune Genevois fut adressé à madame de Warens. Elle le reçut avec cette bonté qui lui était naturelle; elle s'employa inutilement pour lui trouver une place : c'était un inconstant qui ne voulait rien faire : il finissait par venir se jeter à ses pieds, en la conjurant de le garder avec elle : je fus chargé de sa conduite : quand il ne faisait point de

Claude Anet était arrivé chez madame de Warens à peu près comme Jean-Jacques Rousseau. Cette lettre, reproduite dans ses mémoires apocryphes, le peint dans sa physionomie originale :

« Lorsque j'entrai dans le Chablais, j'étais sans argent; il fallait pourtant vivre. Mon manuscrit à la main, je me présentai chez un curé, qui me reçut avec tant d'affabilité, que je restai environ quinze jours avec lui; je m'amusai à chercher quelques simples autour du presbytère; nous finissions la journée en buvant un vin gai et en

la musique avec madame de Warens, il venait herboriser avec moi, ou dérangeait mon herbier et mes livres.

« Le jeune Rousseau était regardé comme l'enfant de la maison; ma bonne maîtresse, qu'il appelait sa *maman*, lui donna des maîtres; mais le maître de musique fut le seul qui put se féliciter des progrès de son élève.

« La pitié fut d'abord le seul motif qui porta madame de Warens à prendre soin du jeune Rousseau : elle l'adopta pour son fils, parce qu'il avait abandonné sa patrie et sa religion. Les peines que semblait lui promettre la singularité de son caractère, sa jeunesse, sa candeur relevée de malice, tout concourait chaque jour à faire naître dans le cœur de madame de Warens un sentiment plus tendre que celui de la pitié. Les délices de l'amitié nous cachent souvent les piéges de l'amour; et notre faiblesse est telle que, lorsque nous nous apercevons de notre erreur, nous la chérissons encore. Une circonstance que je n'oublierai jamais me dévoila leur naturelle tendresse. C'était la veille de la fête de madame de Warens : ma maîtresse était assise sous un berceau de fleurs, où était un banc de gazon: Rousseau était à son côté. Je fus surpris, en les abordant, de trouver leurs yeux mouillés de larmes. Je lus dans le cœur de l'un et de l'autre. Leur ingénuité n'attendit pas mes interrogations pour me faire part de leur tendresse. »

faisant boire de la tisane à la servante qui avait la jaunisse. Quand je voulus partir, il me fit présent d'un louis : je lui laissai sept à huit paquets de thé et sa servante bien portante.

« Ce fut dans le cours de mes voyages, où je ne recevais l'hospitalité que des âmes bienfaisantes, que je trouvai madame de Warens : le ciel semblait m'avoir destiné cette heureuse rencontre. Aussitôt qu'elle me vit, elle parut s'intéresser à mon sort : elle me questionna sur mon pays, sur mon état et sur ma religion. Il n'en fallut pas davantage pour qu'elle ne m'abandonnât plus. Elle me donna un asile dans sa maison ; et, dès cet instant, je devins homme de confiance. Je justifiai le choix qu'elle venait de faire, lorsque le soir, raisonnant avec elle, je lui parlai des plantes que je connaissais, de leurs propriétés ; enfin, lorsque je lui présentai les paquets de thé qui me restaient. Elle avait à son service une jeune et belle Fribourgeoise, nommée *Mercerct*. Elle l'appela aussitôt, et lui recommanda de mettre la théière auprès du feu, pour y faire infuser le thé que j'avais apporté, parce qu'elle voulait en prendre avant de se coucher. »

On voit que Claude Anet n'entre pas comme un domestique chez madame de Warens ; c'était un



savant manqué, un apothicaire sans boutique, un peu plus pédant que savant, mais un peu plus herboriste que jardinier.

L'historien de Jean-Jacques, M. Musset-Pathay, ne dit pas de Claude Anet qu'il était domestique de madame de Warens, il dit qu'il était son commensal.

A ce titre, on comprend presque les heures d'oubli de madame de Warens. Avant que Jean-Jacques ne fût sacré homme de génie, il n'y avait pas très-loin d'Anet à Rousseau, — du moins à la surface.—C'étaient deux naturalistes, deux rêveurs des montagnes, deux aventuriers qui cherchaient bon souper et bon gîte,—bon lit, quand cela se trouvait. — Ils avaient même chacun un herbier chez madame de Warens.

Claude Anet a été à Annecy la préface un peu grossière du roman de Jean-Jacques aux Charmettes. Claude Anet n'a pas écrit ses confessions, mais il n'a pas moins été romanesque que Jean-Jacques. Il a laissé quelques pages trouvées par le général Doppet *, dans les papiers de madame de

* Pourquoi le frère du général a-t-il gâté ces pages toutes simples sous ses fleurs de rhétorique? Voyez les *Mémoires de Claude Anet.*

Warens, qui témoignent d'un esprit sinon lettré, du moins curieux. Il y peint sa protectrice sous les couleurs les plus douces, mais il jette un regard de misanthropie sur sa maison; on voit que c'est lui qui paye les folies et les gens. Le plus souvent, comme la châtelaine n'a pas le sou, il se plaint des « écumeurs de marmites » qui viennent lui prendre sa place à table.

« D'une beauté assez rare, sensible et vertueuse, ne pouvant croire qu'il existât sur la terre des hommes capables de tromper, elle passait toute sa vie à partager sa fortune avec les malheureux et les courtisans. »

Claude Anet est de l'école de Jean-Jacques : pour l'un comme pour l'autre, les femmes sont *vertueuses* quand elles sont *sensibles*. Il continue :

« Le père de madame de Warens lui avait tellement fasciné l'esprit par les prodiges des alchimistes, qu'elle croyait facilement à la recette du premier étranger que la faim enhardissait à se présenter chez elle. Parler chimie ou alchimie était une puissante lettre de recommandation. J'ai vu à sa table, pendant son séjour à Annecy, quatorze souffleurs : il y en avait, je crois, de toutes les nations; et ce qui m'amusait d'un côté, c'est qu'ils

se disaient tous d'habiles gens ; mais, d'une autre part, ce qui me donnait lieu de faire de vives représentations à madame de Warens, c'est qu'après avoir bien rempli ces savants, il fallait finir par leur garnir les mains de ce métal qu'ils se flattaient de fabriquer.

« Malgré mes représentations journalières, les fourneaux furent dressés par un Romain, vêtu comme un abbé : les creusets et le charbon furent achetés aux frais de madame de Warens. Cet homme ainsi costumé n'annonçait qu'un escroc : sa mine ne me trompa point. Après une folle dépense de vingt louis, il s'en fit remettre cinquante pour aller à Genève chercher les drogues nécessaires à l'opération, et partit de grand matin, laissant sur sa table un billet à l'adresse de madame de Warens, dans lequel il lui marquait ironiquement qu'il allait ailleurs faire de l'or.

« Je croyais que cette leçon corrigerait madame de Warens ; je m'aperçus malheureusement quelque temps après de mon erreur. Elle avait contracté ce vice dès ses jeunes ans ; elle était incorrigible : c'est ce qui me fit prendre la ferme résolution de la quitter. C'est pourquoi, quelques jours après cette aventure, je me transportai dans sa

chambre, les livres à la main, en lui disant que je venais lui rendre compte de mon administration. —Vous n'avez, lui dis-je, que deux mille livres de pension; vous faites néanmoins une dépense qui excède de beaucoup votre revenu : je ne veux pas passer dans le monde pour avoir contribué à votre ruine. —Voyant donc que je voulais la quitter, elle fit des instances pour me retenir : comme je paraissais inflexible, elle me gagna par ses larmes, et je finis par en verser avec elle. »

Voilà l'heure critique. C'est ici que se révèle la femme *sensible* et *vertueuse.* Pleurer à deux, c'est se perdre à deux ; mais jusqu'où se sont-ils perdus?

« Je m'aperçus, mais trop tard, que je venais de m'engager pour la vie, et que la mort seule pourrait me séparer d'elle. Je promis de rester : j'avoue que cela ne me coûta guère. Je mis pourtant à ce nouvel engagement les conditions suivantes : que je renverserais tous les fourneaux, que je briserais tous les creusets, que je jetterais au feu toutes ces infâmes recettes, qui ne devaient leur origine qu'à la filouterie. Elle consentit que son cabinet en fût dégarni; mais, ayant la tête meublée de faux systèmes, il fallait du temps pour la distraire : je pris le parti de lui lire

Tournefort et mes barbouillages d'histoire naturelle. C'est là, lui dis-je, qu'il faut chercher l'or. Nous ne pensions déjà plus qu'à parcourir les campagnes pour y chercher des simples; nous avions fait diverses courses aux environs d'Annecy, et du peu que nous en avions ramassé, elle en tirait des baumes dont elle soulageait les pauvres : telle était son occupation, quand un banqueroutier d'une petite ville de France vint lui mettre en tête d'élever une manufacture de drap, et de composer les teintures. Je fus consulté sur cet objet; je ne me connaissais guère plus en fabrique de drap et en teinture qu'en alchimie; mais j'avais assez de notions pour m'apercevoir que, dans une semblable entreprise, il fallait des fonds considérables, et madame de Warens n'en avait point. Cet homme au grand projet demandait deux mille livres pour commencer, et personne n'avait le sou. Madame de Warens parut tellement entichée de ce nouveau dessein, elle me sollicita avec tant d'ardeur, que je devins aussi fou qu'elle; je vendis un petit patrimoine que mes père et mère, morts depuis quelques années, m'avaient laissé à Montru, d'où je revins avec mille livres de Savoie : je volai les porter à madame de Wa-

rens; elle ne les accepta qu'à titre de prêt, à condition qu'elle m'en passerait une promesse, mais cet argent, avec le peu qu'elle avait ramassé, fut dissipé en moins d'une année. La tête pleine de son projet, dans la ferme croyance d'avoir conquis le Péron, elle tenait table ouverte, et chacun, sur le bruit répandu qu'on allait élever une fabrique de drap à Annecy, venait donner son assentiment; tous ces écumeurs de marmite, tous ces écornifleurs approuvaient cet établissement; il devait enrichir tout le monde; il y eut jusqu'à un frère capucin qui vint offrir son concours et qui fut nourri chez madame de Warens pendant plus de six mois. »

Cet intérieur de madame de Warens n'est-il pas peint avec un vif accent de vérité? C'est du Claude Anet retouché par le frère du général Doppet, mais lui-même avait beaucoup hanté la tradition.

Et maintenant que nous pardonnons un peu plus à madame de Warens d'avoir été trop hospitalière à Claude Anet, rouvrons les *Confessions.*

Tous nos vœux, nos soins, nos cœurs étaient en commun. Rien n'en passait au delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre ensemble et d'y vivre exclusivement devint si grande, que, si dans nos repas un des trois manquait

où qu'il vînt un quatrième, tout était dérangé ; et, malgré nos liaisons particulières, les tête-à-tête nous étaient moins doux que la réunion. Ce qui prévenait entre nous la gêne était une extrême confiance réciproque, ce qui prévenait l'ennui était que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projetante et toujours agissante, ne nous laissait guère oisifs ni l'un ni l'autre; et nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre temps. Selon moi, le désœuvrement n'est pas moins le fléau de la société que celui de la solitude. Rien ne rétrécit plus l'esprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de caquets, de tracasseries, de mensonges, que d'être éternellement renfermés les uns vis-à-vis des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à babiller continuellement. Quand tout le monde est occupé, l'on ne parle que quand on a quelque chose à dire; mais quand on ne fait rien, il faut absolument parler toujours, et voilà de toutes les gênes la plus incommode et la plus dangereuse. J'ose même aller plus loin; et je soutiens que, pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-seulement que chacun y fasse quelque chose, mais quelque chose qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds, c'est ne rien faire, et il faut tout autant de soin pour amuser une femme qui fait des nœuds, que celle qui tient les bras croisés; mais quand elle brode, c'est autre chose; elle s'occupe assez pour remplir les intervalles du silence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule, est de voir pendant ce temps une douzaine de flandrins se lever, s'asseoir, aller, venir, pirouetter sur leurs talons, retourner deux cents fois les magots de la cheminée, et fatiguer leur Minerve à maintenir un intarissable flux de paroles. La belle occupation! Ces gens-là, quoi qu'ils fassent, seront toujours à charge aux autres et à eux-mêmes. Quand j'étais à Moitiers, j'allais faire des lacets chez mes voisines; si je retournais dans le monde, j'aurais toujours

dans ma poche un bilboquet, et j'en jouerais toute la journée pour me dispenser de parler quand je n'aurais rien à dire. Si chacun en faisait autant, les hommes deviendraient moins méchants, leur commerce deviendrait plus sûr, et, je pense, plus agréable. Enfin, que les plaisants rient s'ils veulent, mais je soutiens que la seule morale à la portée du présent siècle est la morale du bilboquet.

Au reste, on ne nous laissait guère le soin d'éviter l'ennui par nous-mêmes, et les importuns nous en donnaient trop par leur affluence pour nous en laisser quand nous restions seuls. L'impatience qu'ils m'avaient donnée autrefois n'était pas diminuée, et toute la différence était que j'avais moins de temps pour m'y livrer. La pauvre maman n'avait point perdu son ancienne fantaisie d'entreprises et de systèmes. Au contraire, plus ses besoins domestiques devenaient pressants, plus, pour y pourvoir, elle se livrait à ses visions; moins elle avait de ressources présentes, plus elle s'en forgeait dans l'avenir. Le progrès des ans ne faisait qu'augmenter en elle cette manie; et, à mesure qu'elle perdait le goût des plaisirs du monde et de la jeunesse, elle le remplaçait par celui des secrets et des projets. La maison ne désemplissait pas de charlatans, de fabricants, de souffleurs, d'entrepreneurs de toute espèce, qui, distribuant par millions la fortune et les espérances, avaient en attendant besoin d'un écu. Aucun ne sortait de chez elle à vide; et l'un de mes étonnements est qu'elle ait pu suffire aussi longtemps à tant de profusions sans en épuiser la source, et sans lasser ses créanciers.

Le projet dont elle était le plus occupée au temps dont je parle, et qui n'était pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé, était de faire établir à Chambéry un jardin royal de plantes avec un démonstrateur appointé; et l'on comprend d'avance à qui cette place était destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes était très-favorable à la botanique; et maman, qui faisait toujours suivre un projet

par un autre, y joignait celui d'un collége de pharmacie, qui véritablement paraissait utile dans un pays aussi pauvre, où les apothicaires étaient presque les seuls médecins. La retraite du proto-médecin Grossi à Chambéry, après la mort du roi Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, et la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle se mit à cajoler Grossi, qui pourtant n'était pas trop cajolable ; car c'était bien le plus caustique et plus brutal monsieur que j'aie jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il était en consultation avec d'autres médecins, un entre autres qu'on avait fait venir d'Annecy, et qui était le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme, encore mal appris pour un médecin, osa n'être pas de l'avis de monsieur le proto; celui-ci, pour toute réponse, lui demanda quand il s'en retournait, par où il passait, et quelle voiture il prenait. L'autre, après l'avoir satisfait, lui demande à son tour s'il y avait quelque chose pour son service. « Rien, rien, dit Grossi, sinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre sur votre passage, pour avoir le plaisir de voir passer un âne à cheval. » Il était aussi avare que riche et dur. Un de ses amis voulut un jour lui emprunter de l'argent avec de bonnes sûretés. « Mon ami, dit-il en lui serrant le bras et grinçant les dents, quand saint Pierre descendrait du ciel pour m'emprunter dix pistoles, et qu'il me donnerait la Trinité pour caution, je ne les lui prêterais pas. »

Un jour, invité à dîner chez M. le comte Picon, gouverneur de Savoie et très-dévot, il arrive avant l'heure, et Son Excellence, alors occupée à dire le rosaire, lui en propose l'amusement. Ne sachant trop que répondre, il fit une grimace affreuse et se met à genoux. Mais à peine avait-il récité deux *ave*, que, n'y pouvant plus tenir, il se lève brusquement, prend sa canne, et s'en va sans mot dire. Le comte Picon court après, et lui crie : « Monsieur

Grossi, monsieur Grossi, restez donc; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle.—Monsieur le comte, lui répond l'autre en se retournant, vous me donneriez un ange rôti que je ne resterais pas. » Voilà quel était M. le proto-médecin Grossi, que maman entreprit et vint à bout d'apprivoiser. Quoique extrêmement occupé, il s'accoutuma à venir très-souvent chez elle, prit Anet en amitié, marqua faire cas de ses connaissances, en parlait avec estime, et, ce qu'on n'aurait pas attendu d'un pareil ours, affectait de les traiter avec considération pour effacer les impressions du passé. Car, quoique Anet ne fût plus sur le pied d'un domestique, on savait qu'il l'avait été; et il ne fallait pas moins que l'exemple et l'autorité de M. le proto-médecin pour donner, à cet égard, le ton qu'on n'aurait pas pris de tout autre. Claude Anet, avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave et décent, une conduite sage et circonspecte, des connaissances assez étendues en matière médicale et en botanique, et la faveur du chef de la faculté, pouvait raisonnablement espérer de remplir avec applaudissement la place de démonstrateur royal des plantes, si l'établissement projeté avait lieu : et réellement Grossi en avait goûté le plan, l'avait adopté, et n'attendait pour le proposer à la cour que le moment où la paix permettrait de songer aux choses utiles, et laisserait disposer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet, dont l'exécution m'eût probablement jeté dans la botanique, pour laquelle il semble que j'étais né, manqua par un de ces coups inattendus qui renversent les desseins les mieux concertés. J'étais destiné à devenir, par degrés, un exemple des misères humaines. On dirait que la Providence, qui m'appelait à ces grandes épreuves, écartait de la main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une course qu'Anet avait été faire au haut des montagnes pour aller chercher du génipi, plante rare qui ne croît que sur les Alpes, et dont M. Grossi avait besoin, ce

pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleurésie dont le génipi ne put le sauver, quoiqu'il y soit, dit-on, spécifique; et, malgré tout l'art de Grossi, qui certainement était un habile homme, malgré les soins infinis que nous prîmes de lui, sa bonne maîtresse et moi, il mourut le cinquième jour entre nos bras, après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes; et je les lui prodiguai avec des élans de douleur et de zèle qui, s'il était en état de m'entendre, devaient être de quelque consolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, homme estimable et rare, à qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, et à qui peut-être il ne manqua, pour se montrer tel à tout le monde, que de vivre et d'être placé.

Le lendemain, j'en parlais avec maman dans l'affliction la plus vive et la plus sincère, et tout d'un coup, au milieu de l'entretien, j'eus la vile et indigne pensée que j'héritais de ses nippes, et surtout d'un bel habit noir qui m'avait donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent, je le dis, car près d'elle c'était pour moi la même chose. Rien ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avait faite que ce lâche et odieux mot, le désintéressement et la noblesse d'âme étant des qualités que le défunt avait éminemment possédées *. La pauvre femme, sans rien répondre, se tourna de l'autre côté, et se mit à pleurer. Chères et précieuses larmes! Elles furent entendues, et coulèrent toutes dans mon cœur; elles y lavèrent jusqu'aux dernières traces d'un sentiment bas et malhonnête; il n'y en est jamais entré depuis lors.

* Cette oraison funèbre prouve que Jean-Jacques reconnaissait enfin un homme et non un valet dans son rival. Ce bel *habit noir* indique encore que Claude Anet avait ses coudées franches dans la maison.

Cette perte causa à maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment, ses affaires ne cessèrent d'aller en décadence. Anet était un garçon sage et rangé, qui maintenait l'ordre dans la maison de sa maîtresse. On craignait sa vigilance, et le gaspillage était moindre. Elle-même craignait sa censure, et se contenait davantage dans ses dissipations.

Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre sa place, pour laquelle j'avais aussi peu d'aptitude que de goût; je la remplis mal. J'étais peu soigneux, j'étais fort timide; tout en grondant à part moi, je laissais tout aller comme il allait. D'ailleurs, j'avais bien obtenu la confiance, mais non pas la même autorité. Je voyais le désordre, j'en gémissais, je m'en plaignais, et je n'étais pas écouté. J'étais trop jeune et trop vif pour avoir le droit d'être raisonnable; et, quand je voulais me mêler de faire le censeur, maman me donnait de petits soufflets de caresses, m'appelait son petit Mentor, et me forçait à reprendre le rôle qui me convenait.

Le sentiment profond de la détresse, où ses dépenses peu mesurées devaient nécessairement la jeter tôt ou tard, me fit une impression d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inspecteur de sa maison, je jugeais par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* et l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me suis toujours senti depuis ce temps-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bourrasques; mais jusqu'alors je ne m'étais jamais fort inquiété si j'avais peu ou beaucoup d'argent, Je commençai à faire cette attention, et à prendre du souci de ma bourse. Je devenais vilain par un motif très-noble : car, en vérité, je ne songeais qu'à ménager à maman quelque ressource dans la catastrophe que je prévoyais. Je craignais que ses créanciers ne fissent saisir sa pension, qu'elle ne fût tout à fait supprimée; et je m'imaginais, selon mes vues étroites, que mon petit

magot lui serait alors d'un grand secours. Mais pour le faire, et surtout pour le conserver, il fallait me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle était aux expédients, qu'elle eût su que j'avais de l'argent mignon. J'allais donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrais quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt sans cesse, jusqu'au moment de le mettre à ses pieds. Mais j'étais si maladroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventait toujours ; puis, pour m'apprendre qu'elle les avait trouvées, elle ôtait ce que j'y avais mis, et en mettait davantage en autres espèces. Je venais tout honteux rapporter à la bourse commune mon petit trésor, et jamais elle ne manquait de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre ou autre chose pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réussirait jamais et serait pour elle une mince ressource, je sentis enfin que je n'en avais point d'autre, contre le malheur que je prévoyais, que de me mettre en état de pourvoir à sa subsistance, quand, cessant de pourvoir à la mienne, elle verrait le pain prêt à lui manquer. Malheureusement, jetant mes projets du côté de mes goûts, je m'obstinais à chercher follement ma fortune dans la musique ; et, sentant naître des idées et des chants dans ma tête, je crus qu'aussitôt que je serais en état d'en tirer parti, j'allais devenir un homme célèbre, un Orphée moderne, dont les sons devaient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agissait pour moi, commençant à lire passablement la musique, était d'apprendre la composition. La difficulté était de trouver quelqu'un pour me l'enseigner ; car avec mon Rameau seul je n'espérais pas y parvenir moi-même, et, depuis le départ de M. Le Maître, il n'y avait personne en Savoie qui entendît rien à l'harmonie.

Rien ne m'a plus coûté dans la pratique de la musique que de sauter aussi légèrement d'une partie à l'autre, et

d'avoir l'œil à la fois sur toute une partition. A la manière dont je me tirai de cette entreprise, M. de Senneterre dut être tenté de croire que je ne savais pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me proposa de noter une chanson qu'il voulait donner à mademoiselle de Menthon. Je ne pouvais m'en défendre. Il chanta la chanson ; j'écrivis même sans le faire beaucoup répéter. Il la lut ensuite, et trouva, comme il est vrai; qu'elle était très-correctement notée. Il avait vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir ce petit succès. C'était pourtant une chose très-simple. Au fond, je savais fort bien la musique ;je ne manquais que de cette vivacité du premier coup d'œil que je n'eus jamais sur rien, et qui ne s'acquiert en musique que par une pratique consommée. Quoi qu'il en soit, je fus sensible à l'honnête soin qu'il prit d'effacer dans l'esprit des autres et dans le mien la petite honte que j'avais eue; et, douze ou quinze ans après, me trouvant avec lui dans diverses maisons de Paris, je fus tenté plusieurs fois de lui rappeler cette petite anecdote, et de lui montrer que j'en gardais le souvenir, Mais il avait perdu les yeux depuis ce temps-là. Je craignais de renouveler ses regrets en lui rappelant l'usage qu'il en avait su faire, et je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon existence passée avec la présente. Quelques amitiés de ce temps-là, prolongées jusqu'à celui-ci, me sont devenues bien précieuses. Elles m'ont souvent fait regretter cette heureuse obscurité où ceux qui se disaient mes amis l'étaient et m'aimaient pour moi, par pure bienveillance, non par vanité d'avoir des liaisons avec un homme connu, ou par le désir secret de trouver ainsi plus d'occasions de lui nuire.

M. de Conzié, gentilhomme savoyard, alors jeune et aimable, eut la fantaisie d'apprendre la musique, ou plutôt de faire connaissance avec celui qui l'enseignait.

Avec de l'esprit et du goût pour les belles connaissances, M. de Conzié avait une douceur de caractère qui le rendait très-liant, et je l'étais beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvais. La liaison fut bientôt faite*. Le germe de littérature et de philosophie qui commençait à fermenter dans ma tête, et qui n'attendait qu'un peu de culture et d'émulation pour se développer tout à fait, les trouvait en lui. M. de Conzié avait peu de disposition pour la musique; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons se passaient à toute autre chose qu'à solfier. Nous déjeunions, nous causions, nous lisions quelques nouveautés, et pas un mot de musique. La correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse faisait du bruit alors; nous nous entretenions souvent de ces deux hommes célèbres, dont l'un, depuis peu sur le trône, s'annonçait déjà tel qu'il devait un jour se montrer, et dont l'autre, aussi décrié qu'il est admiré maintenant, nous faisait plaindre le malheur qui semblait le poursuivre, et qu'on voit si souvent être l'apanage des grands talents. Le prince de Prusse avait été peu heureux dans sa jeunesse, et Voltaire semblait fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un et à l'autre s'étendait à tout ce qui s'y rapportait. Rien de tout ce qu'écrivait Voltaire ne nous échappait. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le désir d'apprendre à écrire avec élégance, et tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étais enchanté. Quelque temps après parurent ses *Lettres philosophiques* : quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude; et ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce temps-là.

* Je l'ai revu depuis, et je l'ai trouvé totalement transformé. Oh! le grand magicien que M. de Choiseul! Aucune de mes anciennes connaissances n'a échappé à ses métamorphoses.

Mais le moment n'était pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me restait encore un penchant un peu volage, un désir d'aller et venir qui s'était plutôt borné qu'éteint, et que nourrissait le train de la maison de madame de Warens, trop bruyant pour mon humeur solitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluaient journellement de toutes parts, et la persuasion où j'étais que tous ces gens-là ne cherchaient qu'à la duper chacun à sa manière, me faisaient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant succédé à Claude Anet dans la confidence de sa maîtresse je suivais de plus près l'état de ses affaires, j'y voyais un progrès en mal dont j'étais effrayé. J'avais cent fois remontré, prié, pressé, conjuré, et toujours inutilement. Je m'étais jeté à ses pieds, je lui avais fortement représenté la catastrophe qui la menaçait, je l'avais vivement exhortée à réformer sa dépense, à commencer par moi, à souffrir plutôt un peu tandis qu'elle était encore jeune, que, multipliant toujours ses dettes et ses créanciers, de s'exposer sur ses vieux jours à leurs vexations et à la misère. Sensible à mon zèle, elle s'attendrissait avec moi, et me promettait les plus belles choses du monde. Un croquant arrivait-il ! à l'instant tout était oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me restait-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvais prévenir? Je m'éloignais de la maison dont je ne pouvais garder la porte ; je faisais de petits voyages à Nyons, à Genève, à Lyon, qui, m'étourdissant sur ma peine secrète, en augmentaient en même temps le sujet par ma dépense. Je puis jurer que j'en aurais souffert tous les retranchements avec joie si maman eût vraiment profité de cette épargne; mais, certain que ce que je refusais passait à des fripons, j'abusais de sa facilité pour partager avec eux ; et, comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportais mon lopin du morceau que je n'avais pu sauver.

Les prétextes ne me manquaient pas pour tous ces

voyages : maman seule m'en eût fourni de reste, tant elle avait partout de liaisons, de négociations, d'affaires, de commissions à donner à quelqu'un de sûr. Elle ne demandait qu'à m'envoyer, je ne demandais qu'à aller; cela ne pouvait manquer de faire une vie assez ambulante.

Je passai deux ou trois ans de cette façon entre la musique, les magisters, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degré vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, et prenant plutôt le jargon des livres que la connaissance de leur contenu.

Je voyais beaucoup à Chambéry un jacobin professeur de physique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, et qui faisait souvent de petites expériences qui m'amusaient extrêmement. Je voulus à son exemple, et aidé des *Récréations mathématiques* d'Ozanam, faire de l'encre de sympathie. Pour cet effet, après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment et d'eau, je la bouchai bien. L'effervescence commença presque à l'instant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à temps; elle me sauta au visage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux; j'en faillis mourir. Je restai aveugle plus de six semaines, et j'appris ainsi à ne pas me mêler de physique expérimentale sans en savoir les éléments.

Cette aventure m'arriva mal à propos pour ma santé, qui depuis quelque temps s'altérait sensiblement. Je ne sais d'où venait qu'étant bien conformé par le coffre, et ne faisant d'excès d'aucune espèce, je déclinais à vue d'œil. J'ai une assez bonne carrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aise; cependant j'avais la courte haleine, je me sentais oppressé, je soupirais involontairement, j'avais des palpitations, je crachais du sang; la fièvre

survint, et je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, sans avoir aucun viscère vicié, sans avoir rien fait pour détruire sa santé?

L'épée use le fourreau, dit-on quelquefois, voilà mon histoire. Mes passions m'ont fait vivre, et mes passions m'ont tué. Quelles passions? dira-t-on. Des riens; les choses du monde les plus puériles, mais qui m'affectaient comme s'il se fût agi de la possession d'Hélène ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes sens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais: les besoins de l'amour me dévoraient, même au sein de la jouissance. J'avais une tendre mère, une amie chérie, mais il me fallait une maîtresse. Je me la figurais à sa place; je me la créais de mille façons pour me donner le change à moi-même. Si j'avais cru tenir maman dans mes bras quand je l'y tenais, mes étreintes n'auraient pas été moins vives, mais tous mes désirs se seraient éteints; j'aurais sangloté de tendresse, mais je n'aurais pas joui. Jouir! ce sort est-il fait pour l'homme? Ah! si jamais une seule fois en ma vie j'avais goûté toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire : je serais mort sur le fait.

J'étais donc brûlant d'amour sans objet, et c'est peut-être ainsi qu'il épuise le plus. J'étais inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre maman, et de son imprudente conduite, qui ne pouvait manquer d'opérer sa ruine totale en peu de temps. Ma cruelle imagination, qui va toujours au-devant des malheurs, me montrait celui-là sans cesse dans tout son excès et dans toutes ses suites. Je me voyais d'avance forcément séparé par la misère de celle à qui j'avais consacré ma vie, et sans qui je n'en pouvais jouir. Voilà comment j'avais toujours l'âme agitée. Les désirs et les craintes me dévoraient alternativement.

La musique était pour moi une autre passion moins

fougueuse, mais non moins consumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrais, par l'étude opiniâtre des obscurs livres de Rameau, par mon invincible obstination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refusait toujours, par mes courses continuelles, par mes compilations immenses que j'entassais, passant souvent à copier des nuits entières. Et pourquoi m'arrêter aux choses permanentes, tandis que dans toutes les folies qui passaient par mon inconstante tête, les goûts fugitifs d'un seul jour, un voyage, un concert, un souper, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui était le moins du monde prémédité dans mes plaisirs et dans mes affaires, devenaient pour moi tout autant de passions violentes, qui, dans leur impétuosité ridicule, me donnaient le plus de vrai tourment? La lecture des malheurs imaginaires de Cléveland, faite avec fureur et souvent interrompue m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens.

Quoique remis de ma grande maladie, je n'avais pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'était pas rétablie; un reste de fièvre durait toujours et me tenait en langueur. Je n'avais plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'était chère, à la maintenir dans ses bonnes résolutions, à lui faire sentir en quoi consistait le vrai charme d'une vie heureuse, à rendre la sienne telle autant qu'il dépendait de moi; mais je voyais, je sentais même que dans une maison sombre et triste la continuelle solitude du tête-à-tête deviendrait à la fin triste aussi. Le remède à cela se présenta comme de lui-même. Maman m'avait ordonné le lait, et voulait que j'allasse le prendre à la campagne. J'y consentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallût pas davantage pour la déterminer; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du faubourg n'était pas proprement à la campagne; entouré de maisons et d'autres jardins, il n'avait point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs, après la mort d'Anet, nous avions

quitté ce jardin pour raison d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes.

Une malheureuse crainte la retint. Elle n'osa quitter sa vilaine maison de peur de fâcher le propriétaire. « Ton projet de retraite, me dit-elle, est charmant et fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma prison, je risque de perdre mon pain; et quand nous n'en aurons plus dans les bois, il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins besoin d'y venir, ne la quittons pas tout à fait. Payons cette petite pension au comte de Saint-Laurent pour qu'il me laisse la mienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville pour vivre en paix, et assez près pour y revenir toutes les fois qu'il sera nécessaire. » Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, terre de M. de Conzié, à la porte de Chambéry, mais retirée et solitaire comme si l'on était à cent lieues. Entre deux coteaux élevés est un petit vallon nord et sud, au fond duquel coule une rigole entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon, à mi-côte, sont quelques maisons éparses, fort agréables pour quiconque aime un asile un peu sauvage et retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui était au service, appelé M. Noiret. La maison était très-logeable : au-devant, un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous; vis-à-vis, un petit bois de châtaigniers; une fontaine à portée; plus haut, dans la montagne, des prés pour l'entretien du bétail; enfin tout ce qu'il fallait pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeler les temps et les dates, nous en prîmes possesssion vers la fin de l'été de 1736. J'étais transporté le premier jour que nous y couchâmes. O maman! dis-je à cette chère amie en l'embrassant et en l'inondant de larmes d'attendrissement et de joie, ce séjour est celui du bonheur et de l'innocence. Si nous ne les

trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulum sylvæ super his foret...

Je ne puis ajouter *Auctius atque Di melius fecere.* Mais n'importe! il ne m'en fallait pas davantage; il n'en fallait pas même la propriété : c'était assez pour moi de la jouissance; et il y a longtemps que j'ai dit et senti que le propriétaire et le possesseur sont souvent deux personnes très-différentes, même en laissant à part les maris et les amants.

Ici commence le court bonheur de ma vie, ici viennent les paisibles, mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Moments précieux et si regrettés, ah! recommencez pour moi votre aimable cours, coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant, si simple; pour redire toujours les mêmes choses et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je m'ennuyais moi-même en les recommençant sans cesse? Encore si tout cela consistait en faits, en actions, en paroles, si je pouvais le décrire et le rendre en quelque façon; mais comment dire ce qui n'était ni dit, ni fait, ni pensé même, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autres objets de mon bonheur que ce sentiment même? Je me levais avec le soleil, je me promenais, et j'étais heureux; je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif, je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage, et le bonheur me suivait par tout : il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit et pensé tout le temps qu'elle a duré, n'est échappé de ma mémoire. Les temps qui précèdent et qui suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelles inégalement et confusément; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il durait encore. Mon imagination qui, dans ma jeunesse, allait toujours en avant et est maintenant rétrograde, compense par ces deux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente : les seuls retours du passé peuvent me flatter, et ces retours, si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle, me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force et de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, maman était en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte; elle était assez pesante; et, craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à la moitié du chemin pour faire le reste à pied. En marchant, elle vit quelque chose de bleu dans la haie, et me dit : « Voilà de la pervenche encore en fleur. » Je n'avais jamais vu de pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre des plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'ai revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. En 1764, étant à Gressier avec mon ami M. du Peyron, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *Ah! voilà de la pervenche!* et c'en était en effet. Du Peyron s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause; il l'apprendra, je l'espère, lorsqu'un jour il lira

ceci. Le lecteur peut juger, par l'impression d'un si petit objet, de celle que m'ont faite tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma première santé. J'étais languissant; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'était alors la mode de l'eau pour tout remède; je me mis à l'eau, et si peu discrètement, qu'elle faillit me guérir non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allais à la fontaine avec un grand gobelet, et j'en buvais successivement, en me promenant, la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout à fait le vin à mes repas. L'eau que je buvais était un peu crue et difficile à passer, comme sont la plupart des eaux de montagne. Bref, je fis si bien qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement l'estomac que j'avais eu très-bon jusqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne fallait plus espérer de guérir. Dans ce même temps, il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites qui ne finiront qu'avec moi.

Maman, qui mettait toute chose en système, n'avait pas manqué d'y mettre aussi la religion : et ce système était composé d'idées très-disparates, les unes très-saines, les autres très-folles; de sentiments relatifs à son caractère, et de préjugés venus de son éducation. En général, les croyants font Dieu comme ils sont eux-mêmes; les bons le font bon, les méchants le font méchant, les dévots haineux et bilieux ne voient que l'enfer, parce qu'ils voudraient damner tout le monde; les âmes aimantes et douces n'y croient guère. Et l'un des étonnements dont je ne reviens point est de voir le bon Fénelon en parler, dans son Télémaque, comme s'il y croyait tout de bon : mais j'espère qu'il mentait alors; car enfin, quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois quand on est évêque. Maman ne mentait pas avec moi, et cette âme sans fiel, qui ne pouvait imaginer un Dieu vindicatif et toujours

courroucé, ne voyait que clémence et miséricorde où les dévots ne voient que justice et punition. Elle disait souvent qu'il n'y aurait point de justice en Dieu d'être juste envers nous, parce que, ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être, ce serait redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avait de bizarre était que, sans croire à l'enfer, elle ne laissait pas de croire au purgatoire. Cela venait de ce qu'elle ne savait que faire de l'âme des méchants, ne pouvant ni les damner, ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus ; et il faut avouer qu'en effet, et dans ce monde et dans l'autre, les méchants sont toujours bien embarrassants.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel et de la rédemption est détruite par ce système, que la base du christianisme vulgaire est ébranlée, et que le catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant était bonne catholique ou prétendait l'être, et il est sûr qu'elle le prétendait de très-bonne foi. Il lui semblait qu'on expliquait trop littéralement et trop durement les Écritures. Tout ce qu'on y lit des tourments éternels lui paraissait comminatoire ou figuré. La mort de Jésus-Christ lui paraissait un exemple de charité vraiment divine pour apprendre aux hommes à aimer Dieu et à s'entr'aimer entre eux de même. En un mot, fidèle à la religion qu'elle avait embrassée, elle en admettait sincèrement toute la profession de foi ; mais quand on venait à la discussion de chaque article, il se trouvait qu'elle croyait tout autrement que l'Église, toujours en s'y soumettant. Elle avait là-dessus une simplicité de cœur, une franchise plus éloquente que des ergoteries, et qui souvent embarrassait jusqu'à son confesseur ; car elle ne lui déguisait rien. « Je suis bonne catholique, lui disait-elle, je veux toujours l'être ; j'adopte de toutes les puissances de mon âme les décisions de sainte mère Église. Je ne suis pas maîtresse de ma foi, mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve,

et je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus ? »

Quand il n'y aurait point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'aurait suivie, tant elle s'adaptait bien à son caractère. Elle faisait tout ce qui était ordonné; mais elle l'eût fait de même quand il n'aurait pas été ordonné. Dans les choses indifférentes elle aimait à obéir ; et, s'il ne lui eût pas été permis de faire gras, elle aurait fait maigre entre Dieu et elle, sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale était subordonnée aux principes de M. de Tavel, ou plutôt elle prétendait n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience, et sans en avoir plus de scrupule que de désir. Je sais que force dévotes ne sont pas sur ce point fort scrupuleuses; mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions, et qu'elle ne l'était que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes, et, j'ose dire les plus édifiantes, elle fût tombée sur ce point sans changer d'air ni de ton, sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, et puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant : tant elle était intimement persuadée que tout cela n'était qu'une maxime de police sociale, dont toute personne sensée pouvait faire l'interprétation, l'application, l'exception, selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis, j'avoue que je n'osais combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'aurait fallu faire pour cela. J'aurais bien cherché d'établir la règle pour les autres en tâchant de m'en excepter; mais, outre que son tempérament prévenait assez l'abus de ses principes, je savais qu'elle n'était pas femme à prendre le change, et que réclamer pour moi l'exception. c'était la lui laisser pour tout ceux qu'il lui plairait. Au reste, je compte ici par occasion cette inconséquence avec les autres, quoiqu'elle ait eu toujours peu d'effets dans sa

conduite, et qu'alors elle n'en eût point du tout ; mais j'ai promis d'exposer fidèlement ses principes, et je veux tenir cet engagement. Je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avais besoin pour garantir mon âme des terreurs de la mort et de ses suites, je puisais avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachais à elle plus que je n'avais jamais fait; j'aurais voulu transporter tout en elle ma vie, que je sentais prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la persuasion qu'il me restait peu de temps à vivre, de ma profonde sécurité sur mon sort à venir, résultait un état habituel très-calme et sensuel même, en ce que, amortissant toutes les passions qui portent au loin nos craintes et nos espérances, il me laissait jouir sans inquiétude et sans trouble du peu de jours qui m'étaient laissés. Une chose contribuait à les rendre plus agréables, c'était le soin de nourrir son goût pour la campagne par tous les amusements que j'y pouvais rassembler. En lui faisant aimer son jardin, sa basse-cour, ses pigeons, ses vaches, je m'affectionnais moi-même à tout cela; et ces petites occupations, qui remplissaient ma journée sans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait et tous les remèdes pour conserver ma pauvre machine, et la rétablir même autant que cela se pouvait.

Les vendanges, la récolte des fruits, nous amusèrent le reste de cette année, et nous attachèrent de plus en plus à la vie rustique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes venir l'hiver avec grand regret, et nous retournâmes à la ville comme nous serions allés en exil; moi surtout, qui, doutant de revoir le printemps, croyais dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre et les arbres, et sans me retourner plusieurs fois en m'éloignant. Ayant quitté depuis longtemps mes écoliers, ayant perdu le goût des amusements et des sociétés de la ville, je ne sortais plus,

je ne voyais plus personne, excepté maman et M. Salomon, devenu depuis peu son médecin et le mien, honnête homme, homme d'esprit, grand cartésien, qui parlait assez bien du système du monde, et dont les entretiens agréables et instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot et niais remplissage des conversations ordinaires; mais des conversations utiles et solides m'ont toujours fait grand plaisir, et je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. Salomon; il me semblait que j'anticipais avec lui sur ces hautes connaissances que mon âme allait acquérir quand elle aurait perdu ses entraves. Ce goût que j'avais pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitait. et je commençais de rechercher les livres qui pouvaient m'aider à les mieux entendre. Ceux qui mêlaient la dévotion aux sciences m'étaient les plus convenables; tels étaient particulièrement ceux de l'Oratoire et de Port-Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du père Lami, intitulé *Entretiens sur les sciences*. C'était une espèce d'introduction à la connaissance des livres qui en traitent. Je le lus et le relus cent fois; je résolus d'en faire mon guide. Enfin je me sentis entraîné peu à peu malgré mon état, ou plutôt par mon état, vers l'étude, avec une force irrésistible; et, tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiais avec autant d'ardeur que si j'avais dû toujours vivre. On disait que cela me faisait du mal; je crois, moi, que cela me fit du bien; et non-seulement à mon âme, mais à mon corps : car cette application pour laquelle je me passionnais me devint si délicieuse, que, ne pensant plus à mes maux, j'en étais beaucoup moins affecté. Il est pourtant vrai que rien ne me procurait un soulagement réel; mais, n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumais à languir, à ne pas dormir, à penser au lieu d'agir, et enfin à regarder le dépérissement successif

et lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort seule pouvait arrêter.

La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printemps était pour moi ressusciter en paradis.

Corrancez demandait à Jean-Jacques comment il pouvait se souvenir des pages les plus fugitives de sa vie, après un demi-siècle.

—Si longtemps! dit-il; c'était hier. Je ne connais pas l'almanach, et ne mesure pas ma vie sur l'ombre grandissante des hivers. On se souvient toujours des saisons où le cœur a vécu. Je n'ai pas eu d'amour malheureux, mais l'image de l'amour éteint est plus triste encore pour un cœur tendre. Dans l'amour malheureux, on traverse un orage, tandis qu'on regarde les amours perdues dans les larmes du silence et de la solitude.

Et après cette parenthèse sur l'amour :

—Si longtemps! reprit-il; mais combien d'années ne comptent pas dans mon cœur! Rappelez-vous qu'Alexandre ne mesurait pas sa vie par la durée du temps, mais par la durée de la gloire *.

* « Ego me metior, non ætatis spatio, sed gloriæ : non annos meos, sed victorias numero. Si munera Fortunæ bene computo, diu vixi. »

Moi, c'est par la durée du bonheur. Combien d'années il m'a fallu passer sans vivre! Voilà pourquoi, me tournant toujours vers mes meilleurs jours, je n'ai pas perdu le souvenir de ce temps-là.

A peine les neiges commençaient à fondre que nous quittâmes notre cachot, et nous fûmes assez tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès lors, je ne crus plus mourir; et réellement il est singulier que je n'aie jamais de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire : Quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi sous un chêne; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique faible, je repris mes fonctions champêtres, mais d'une manière proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul; mais quand j'avais donné six coups de bêche, j'étais hors d'haleine, la sueur me ruisselait, je n'en pouvais plus. Quand j'étais baissé, mes battements redoublaient; et le sang me montait à la tête avec tant de force, qu'il fallait bien vite me redresser. Contraint de me borner à des soins moins fatigants, je pris entre autres celui du colombier, et je m'y affectionnai si fort que j'y passais plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide et difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance qu'ils me suivaient partout et se laissaient prendre quand je voulais. Je ne pouvais paraître au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête; et enfin, malgré le plaisir que j'y prenais, ce cortége me devint si

incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, surtout ceux qui sont craintifs et sauvages. Il me paraissait charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulais qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avais apporté des livres. J'en fis usage, mais d'une manière moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avais des choses me persuadait que, pour lire un livre avec fruit, il fallait avoir toutes les connaissances qu'il supposait, bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avait pas lui-même, et qu'il les puisait dans d'autres livres à mesure qu'il en avait besoin. Avec cette folle idée, j'étais arrêté à chaque instant, forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre; et quelquefois, avant d'être à la dixième page de celui que je voulais étudier, il m'eût fallu épuiser des bibliothèques, Cependant je m'obstinai si bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un temps infini, et faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien savoir. Heureusement, je m'aperçus que j'enfilais une fausse route qui m'égarait dans un labyrinthe immense, et j'en sortis avant d'y être tout à fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les sciences, la première chose qu'on sent en s'y livrant, c'est leur liaison qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, et que l'une ne peut se passer de l'autre. Quoique l'esprit humain ne puisse tout embrasser, et qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, si l'on n'a quelque notion des autres, dans la sienne même on se trouve souvent dans l'obscurité. Je sentis que ce que j'avais entrepris était bon et utile en lui-même, qu'il n'y avait que la méthode à changer. Prenant d'abord l'*Encyclopédie*, j'allais la divisant dans ses branches : je vis qu'il fallait faire tout le contraire, les prendre chacune sépa-

rément, et les poursuivre ainsi jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthèse ordinaire; mais j'y revins en homme qui sait ce qu'il fait. La méditation me tenait en cela lieu de connaissances, et une réflexion très-naturelle aidait à me guider. Soit que je vécusse ou que je mourusse, je n'avais point de temps à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans, et vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le temps à profit. Ne sachant à quel point le sort ou la mort pouvait arrêter mon zèle, je voulais, à tout événement, acquérir des idées de toutes choses, tant pour sonder mes dispositions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritait le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avais pas pensé; celui de mettre beaucoup de temps à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude, car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'est impossible de m'occuper une demi-heure de suite avec force du même sujet, surtout en suivant les idées d'autrui; car il m'est arrivé quelquefois de me livrer plus longtemps aux miennes, et même avec assez de succès. Quand j'ai suivi quelques pages d'un auteur qu'il faut lire avec application, mon esprit l'abandonne et se perd dans les nuages. Si je m'obstine, je m'épuise inutilement; les éblouissements me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des sujets différents se succèdent, même sans interruption, l'un me délasse de l'autre, et, sans avoir besoin de relâche, je le suis plus aisément. Je mis à profit cette observation dans mon plan d'études, et je les entremêlai tellement que je m'occupais tout le jour et ne me fatiguais point. Il est vrai que les soins champêtres et domestiques faisaient des diversions utiles; mais, dans ma ferveur croissante, je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le temps pour l'étude, et de m'occuper à la fois de deux choses, sans songer que chacune en allait moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment, et dont j'excède souvent mon lecteur, je mets pourtant une discrétion dont il ne se douterait guère si je n'avais soin de l'en avertir. Ici, par exemple, je me rappelle avec plaisir tous les différents essais que je fis pour distribuer mon temps de façon que j'y trouvasse à la fois autant d'agrément et d'utilité qu'il était possible; et je puis dire que ce temps où je vivais dans la retraite et toujours malade fut celui où je fus le moins oisif et le moins ennuyé. Deux ou trois mois se passèrent ainsi à tâter la pente de mon esprit, et à jouir, dans la plus belle saison de l'année et dans un lieu qu'elle rendait enchanté, du charme de la vie dont je sentais si bien le prix, de celui d'une société aussi libre que douce, si l'on peut donner le nom de société à une aussi parfaite union, et de celui des belles connaissances que je me proposais d'acquérir, car c'était pour moi comme si je les avais déjà possédées; ou plutôt c'était mieux encore, puisque le plaisir d'apprendre entrait pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut passer sur ces essais, qui tous étaient pour moi des jouissances, mais trop simples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup, le vrai bonheur ne se décrit pas; il se sent, et se sent d'autant mieux qu'il peut le moins se décrire, parce qu'il ne résulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il est un état permanent. Je me répète souvent, mais je me répéterais bien davantage si je disais la même chose autant de fois qu'elle me vient dans l'esprit. Quand enfin mon train de vie, souvent changé, eut pris un cours uniforme, voici à peu près quelle en fut la distribution.

Je me levais tous les matins avant le soleil. Je montais par un verger voisin dans un très-joli chemin qui était au-dessus de la vigne, et suivait la côte jusqu'à Chambéry. Là, tout en me promenant, je faisais ma prière, qui ne consistait pas en un vain balbutiement de lèvres, mais

dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre; il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étaient pures, je puis le dire, et dignes d'être exaucées. Je ne demandais, pour moi et pour celle dont mes vœux ne me séparaient jamais, qu'une vie innocente et tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes et leur sort dans l'avenir. Du reste, cet acte se passait plus en admiration et en contemplation qu'en demandes, et je savais qu'auprès du dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires est moins de les demander que de les mériter. Je revenais en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt et volupté les objets champêtres dont j'étais environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais. Je regardais de loin s'il était jour chez maman : quand je voyais son contrevent ouvert, je tressaillais d'aise et j'accourais; s'il était fermé, j'entrais au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avais appris la veille, ou à jardiner. Le contrevent s'ouvrait, j'allais l'embrasser dans son lit, souvent encore à moitié endormie, et cet embrassement, aussi pur que tendre, tirait de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

Nous déjeunions ordinairement avec du café au lait. C'était le temps de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût vif pour les déjeuners; et je préfère infiniment l'usage d'Angleterre et de Suisse, où le déjeuner est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France, où chacun

déjeune seul dans sa chambre, ou le plus souvent ne déjeune point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allais à mes livres jusqu'au dîner. Je commençais par quelque livre de philosophie, comme la *Logique* de Port-Royal, l'*Essai* de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Descartes, etc. Je m'aperçus bientôt que tous ces auteurs étaient entre eux en contradiction presque perpétuelle, et je formai le chimérique projet de les accorder, ce qui me fatigua beaucoup et me fit perdre bien du temps.

Avant midi, je quittais mes livres, et, si le dîner n'était pas prêt, j'allais faire visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendais appeler, j'accourais fort content, et muni d'un grand appétit : car c'est encore une chose à noter, que, quelque malade que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine, quand il faisait beau, nous allions derrière la maison prendre le café dans un cabinet frais et touffu que j'avais garni de houblon, et qui nous faisait grand plaisir durant la chaleur; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre manière de vivre, et qui nous en faisaient mieux sentir la douceur. J'avais une autre petite famille au bout du jardin : c'étaient des abeilles. Je ne manquais guère, et souvent maman avec moi, d'aller leur rendre visite; je m'intéressais beaucoup à leur ouvrage : je m'amusais infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avaient peine à marcher. Les premiers jours, la curiosité me rendit indiscret, et elles me piquèrent deux ou trois fois; mais ensuite nous fîmes si bien connaissance, que, quelque près que je vinsse, elles me laissaient faire, et, quelque pleines que fussent les ruches, prêtes à jeter leur essaim, j'en étais quelquefois entouré, j'en avais sur

les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme et n'ont pas tort; mais sont-il sûrs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient si grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournais à mes livres; mais mes occupations de l'après-midi devaient moins porter le nom de travail et d'étude que de récréation et d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîner, et en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupais pourtant, mais sans gêne et presque sans règle, à lire sans étudier. La chose que je suivais le plus exactement était l'histoire et la géographie; et comme cela ne demandait point de contention d'esprit, je fis autant de progrès que le permettait mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. Peteau, et je m'enfonçai dans les ténèbres de la chronologie; mais je me dégoûtai de la partie critique, qui n'a ni fond ni rive, et je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des temps et à la marche des corps célestes. J'aurais même pris du goût pour l'astronomie si j'avais eu des instruments; mais il fallut me contenter de quelques éléments pris dans des livres, et de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche, seulement pour connaître la situation générale du ciel; car ma vue courte ne me permet pas de distinguer *à yeux nus* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avais acheté un planisphère céleste pour étudier les constellations. J'avais attaché ce planisphère sur un châssis, et, les nuits où le ciel était serein, j'allais dans le jardin poser mon châssis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphère tourné en dessous; et pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets; puis, regardant alternativement le planisphère avec mes yeux et

les astres avec ma lunette, je m'exerçais à connaître les étoiles et à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. Noiret était en terrasse; on voyait du chemin tout ce qui s'y faisait. Un soir, des paysans, passant assez tard me virent, dans un grotesque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnait sur mon planisphère, et dont ils ne voyaient pas la cause, parce que la lumière était cachée à leurs yeux par les bords du seau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre et le jeu de ma lunette qu'ils voyaient aller et venir, donnaient à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'était pas propre à les rassurer : un chapeau clabaud par-dessus mon bonnet, et un pet-en-l'air ouaté de maman, qu'elle m'avait obligé de mettre, offraient à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier, et comme il était près de minuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du sabbat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauvèrent très-alarmés, éveillèrent leurs voisins pour leur conter leur vision, et l'histoire courut si bien, que le lendemain chacun sut dans le voisinage que le sabbat se tenait chez M. Noiret. Je ne sais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, si l'un des paysans témoins de mes conjurations n'en eût le même jour porté sa plainte à deux jésuites qui venaient nous voir, et qui, sans savoir de quoi il s'agissait, les désabusèrent par provision. Ils nous contèrent l'histoire, je leur en dis la cause, et nous rîmes beaucoup.

Tel était mon train de vie aux Charmettes quand je n'étais occupé d'aucuns soins champêtres, car ils avaient toujours la préférence *, et dans ce qui n'excédait pas mes

* Déjà Rousseau recherchait cette sérénité d'esprit que donne le travail rustique dans l'air vivifiant du matin. « Je suis surpris, me dit-il un jour au souvenir des Charmettes, que des bains d'air ne soient pas indiqués comme un des meilleurs remèdes de la médecine et de la moralité. » C.

forces je travaillais comme un paysan; mais il est vrai que mon extrême faiblesse ne me laissait guère sur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs je voulais faire à la fois deux ouvrages, et par cette raison je n'en faisais bien aucun. Je m'étais mis en tête de me donner par force de la mémoire; je m'obstinais à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela, je portais toujours avec moi quelque livre que, avec une peine incroyable, j'étudiais et je repassais tout en travaillant. Je ne sais comment l'opiniâtreté de ces vains efforts ne m'a pas rendu stupide. Il faut que j'aie appris et rappris bien vingt fois les églogues de Virgile, dont je ne sais pas un seul mot. J'ai perdu et dépareillé des multitudes de livres par l'habitude que j'avais d'en porter partout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose, je posais mon livre au pied d'un arbre ou sur la haie; partout j'oubliais de le reprendre, et souvent au bout de quinze jours je le retrouvais pourri ou rongé des fourmis et des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendait comme hébété, tout occupé que j'étais sans cesse à marmotter quelque chose entre mes dents.

Des dîners faits sur l'herbe à Montagnole, des soupers sous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faisait pour nous autant de fêtes auxquelles maman prenait le même plaisir que moi. Des promenades plus solitaires avaient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchait plus en liberté. Nous en fîmes une entre autres qui fait époque dans ma mémoire. Un jour de Saint-Louis, dont maman portait le nom, nous partîmes ensemble et seuls de bon matin après la messe qu'un carme était venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle de la maison. J'avais proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, et que nous n'avions point visitée encore.

Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devait durer tout le jour. Maman, quoique un peu ronde et grasse, ne marchait pas mal : nous allions de colline en colline et de bois en bois, quelquefois au soleil et souvent à l'ombre, nous reposant de temps en temps et nous oubliant des heures entières, causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, et faisant pour sa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout semblait conspirer au bonheur de cette journée. Il avait plu depuis peu ; point de poussière, et des ruisseaux bien courants; un petit vent frais agitait les feuilles ; l'air était pur, l'horizon sans nuages; la sérénité régnait au ciel comme dans nos cœurs. Notre dîner fut fait chez un paysan et partagé avec sa famille, qui nous bénissait de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens! Après le dîner, nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où, tandis que j'amassais des brins de bois sec pour faire notre café, maman s'amusait à herboriser parmi les broussailles, et avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avais ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses qui m'amusèrent beaucoup et qui devaient me donner du goût pour la botanique; mais le moment n'était pas venu, j'étais distrait par d'autres études. Une idée qui vint me frapper fit diversion aux fleurs et aux plantes. La situation d'âme où je me trouvais, tout ce que nous avions dit et fait ce jour-là, tous les objets qui m'avaient frappé me rappelèrent l'espèce de rêve que tout éveillé j'avais fait à Annecy sept ou huit ans auparavant, et dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étaient si frappants qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement j'embrassai cette chère amie. « Maman, maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis longtemps, et je ne vois rien au delà : mon bonheur, grâce à vous, est à son comble ; puisse-t-il ne pas décliner

désormais, puisse-t-il durer aussi longtemps que j'en conserverai le goût; il ne finira qu'avec moi. »

Ainsi coulèrent mes jours heureux, et d'autant plus heureux que, n'apercevant rien qui les dût troubler, je n'envisageais en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'était pas que la source de mes soucis fût absolument tarie, mais je lui voyais prendre un autre cours que je dirigeais de mon mieux sur des objets utiles, afin qu'elle portât son remède avec elle. Maman aimait naturellement la campagne, et ce goût ne s'attiédissait pas avec moi. Peu à peu, elle prit celui des soins champêtres : elle aimait à faire valoir les terres, et elle avait sur cela des connaissances dont elle faisait usage avec plaisir. Non contente de ce qui dépendait de la maison qu'elle avait prise, elle louait tantôt un champ, tantôt un pré; enfin, portant son humeur entreprenante sur des objets d'agriculture, au lieu de rester oisive dans sa maison, elle prenait le train de devenir bientôt une grosse fermière. Je n'aimais pas trop à la voir ainsi s'étendre, et je m'y opposais tant que je pouvais, bien sûr qu'elle serait toujours trompée, et que son humeur libérale et prodigue porterait toujours la dépense au delà du produit. Toutefois je me consolais en pensant que ce produit du moins ne serait pas nul et lui aiderait à vivre. De toutes les entreprises qu'elle pouvait former, celle-là me paraissait la moins ruineuse, et, sans y envisager comme elle un objet de profit, j'y envisageais une occupation continuelle qui la garantirait des mauvaises affaires et des escrocs. Dans cette idée, je désirais ardemment de recouvrer autant de force et de santé qu'il m'en fallait pour veiller à ses affaires, pour être piqueur de ses ouvriers ou son premier ouvrier; et naturellement l'exercice que cela me faisait faire, m'arrachant souvent à mes livres et me distrayant sur mon état, devait le rendre meilleur.

. . . .

L'empressement de revenir me fit faire plus de diligence que je n'avais compté. J'avais annoncé de Valence l'heure et le jour de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée sur mon calcul, je restai autant de temps à Chaparillan, afin d'arriver juste au moment que j'avais marqué. Je voulais goûter dans tout son charme le plaisir de la revoir. J'aimais mieux différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avait toujours réussi. J'avais vu toujours marquer mon arrivée par une espèce de petite fête : je n'en attendais pas moins cette fois ; et ces empressements qui m'étaient si sensibles valaient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardais si je ne la verrais point sur le chemin ; le cœur me battait de plus en plus à mesure que j'approchais. J'arrive essoufflé ; car j'avais quitté ma voiture en ville : je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre ; je commence à me troubler ; je redoute quelque accident. J'entre ; tout est tranquille ; des ouvriers goûtaient dans la cuisine ; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir, elle ignorait que je dusse arriver. Je monte, je la vois enfin, cette chère maman, si tendrement, si vivement, si purement aimée ; j'accours, je m'élance à ses pieds. « Ah ! te voilà, petit ! me dit-elle en m'embrassant : as-tu fait bon voyage ? comment te portes-tu ? » Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avait pas reçu ma lettre. Elle me dit qu'oui. « J'aurais cru que non, » lui dis-je ; et l'éclaircissement finit là. Un jeune homme était avec elle. Je le connaissais pour l'avoir vu déjà dans la maison avant mon départ ; mais cette fois il y paraissait établi, il l'était. Bref, je trouvai ma place prise.

Ce jeune homme était du pays de Vaud : son père, appelé Vintzenried, était concierge ou soi-disant capitaine du château de Chillon. Le fils de M. le capitaine était garçon perruquier, et courait le monde en cette qua-

lité quand il vint se présenter à madame de Warens, qui le reçut bien, comme elle faisait tous les passants, et surtout ceux de son pays. C'était un grand fade blondin, assez bien fait, le visage plat, l'esprit de même, parlant comme le beau Léandre; mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes; ne nommant que la moitié des marquises avec lesquelles il avait couché, et prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes dont il n'eût coiffé aussi les maris : vain, sot, ignorant, insolent; au demeurant, le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné durant mon absence, et l'associé qui me fut offert après mon retour.

Oh! si les âmes dégagées de leurs terrestres entraves voient encore du sein de l'éternelle lumière ce qui se passe chez les mortels, pardonnez, ombre chère et respectable, si je ne fais pas plus de grâces à vos fautes qu'aux miennes, si je dévoile également les unes et les autres aux yeux des lecteurs. Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même: vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh! combien votre aimable et doux caractère, votre inépuisable bonté de cœur, votre franchise, et toutes vos excellentes vertus, ne rachètent-elles pas de faiblesses, si l'on peut appeler ainsi les torts de votre seule raison! Vous eûtes des erreurs, et non pas des vices; votre conduite fut répréhensible, mais votre cœur fut toujours pur. Qu'on mette le bien et le mal dans la balance et que l'on soit équitable : quelle autre femme, si sa vie secrète était manifestée ainsi que la vôtre, s'oserait jamais comparer à vous?

Le nouveau venu s'était montré zélé, diligent, exact pour toutes les petites commissions, qui étaient toujours en grand nombre. Il s'était fait le piqueur de ses ouvriers; aussi bruyant que je l'étais peu, il se faisait voir et surtout entendre à la fois à la charrue, aux foins, aux bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avait que le jardin qu'il

négligeait, parce que c'était un travail trop paisible et qui ne faisait point de bruit. Son grand plaisir était de charger et charrier, de scier et de fendre du bois; on le voyait toujours la hache ou la pioche à la main; on l'entendait courir, cogner, crier à pleine tête. Je ne sais de combien d'hommes il faisait le travail, mais il faisait toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamarre en imposa à ma pauvre maman : elle crut ce jeune homme un trésor pour les affaires. Voulant se l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, et n'oublia pas celui sur lequel elle comptait le plus.

On a dû connaître mon cœur, ses sentiments les plus constants, les plus vrais, ceux surtout qui me ramenaient auprès d'elle. Quel prompt et plein bouleversement dans tout mon être! Qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment, je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étais peint. Toutes les douces idées que je caressais si affectueusement disparurent; et moi, qui depuis mon enfance ne savais voir mon existence qu'avec la sienne, je me vis seul pour la première fois. Ce moment fut affreux; ceux qui le suivirent furent toujours sombres. J'étais jeune encore, mais ce doux sentiment de jouissance et d'espérance qui vivifie la jeunesse me quitta pour jamais. Dès lors l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie insipide; et si quelquefois encore une image de bonheur effleura mes désirs, ce bonheur n'était plus celui qui m'était propre; je sentais qu'en l'obtenant je ne serais pas vraiment heureux.

J'étais si bête, et ma confiance était si pleine que, malgré le ton familier du nouveau venu que je regardais comme un effet de cette facilité d'humeur de maman qui rapprochait tout le monde d'elle, je ne me serais pas avisé d'en soupçonner la véritable cause, si elle ne me l'eût dit elle-même; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage, si mon cœur eût pu

se tourner de ce côté; trouvant quant à elle la chose toute simple, me reprochant ma négligence dans la maison, et m'alléguant mes fréquentes absences, comme si elle eût été d'un tempérament fort pressé d'en remplir les vides. « Ah! maman, lui dis-je le cœur serré de douleur, qu'osez-vous m'apprendre? Quel prix d'un attachement pareil au mien! Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie que pour m'ôter tout ce qui me la rendait chère? J'en mourrai, mais vous me regretterez.» Elle me répondit, d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étais un enfant; qu'on ne mourait point de ces choses-là; que je ne perdrais rien; que nous n'en serions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens; que sa tendre amitié pour moi ne pouvait ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre, en un mot, que tous mes droits demeuraient les mêmes, et qu'en les partageant avec un autre je n'en étais pas privé pour cela.

Jamais la vérité, la pureté, la force de mes sentiments pour elle, jamais la sincérité, l'honnêteté de mon âme, ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en versant des torrents de larmes. « Non, maman, lui dis-je avec transport, je vous aime trop pour vous avilir; votre possession m'est trop chère pour la partager : les regrets qui l'accompagnèrent quand je l'acquis se sont accrus avec mon amour; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations; soyez-en toujours digne : il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô maman, que je vous cède; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissé-je périr mille fois avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime*. »

* Ne puis-je pas sur cette marge inscrire cette idée de Rousseau : « Celui qui disait : *je possède Laïs sans qu'elle me possède*

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose le dire, du sentiment qui me l'avait fait former. Dès ce moment, je ne vis plus cette maman si chérie que des yeux d'un véritable fils; et il est à noter que, quoique ma résolution n'eût point son approbation secrète, comme je ne m'en suis que trop aperçu, elle n'employa jamais, pour m'y faire renoncer, ni propos insinuants, ni caresses, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes savent user sans se compromettre, et qui manquent rarement de leur réussir. Réduit à me chercher un sort indépendant d'elle et n'en pouvant même imaginer, je passai bientôt à l'autre extrémité, et le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai si parfaitement que je parvins presque à m'oublier moi-même. L'ardent désir de la voir heureuse, à quelque prix que ce fût, absorbait toutes mes affections : elle avait beau séparer son bonheur du mien, je le voyais mien en dépit d'elle.

Ainsi commencèrent à germer avec mes malheurs les vertus dont la semence était au fond de mon âme, que l'étude avait cultivées, et qui n'attendaient pour éclore que le ferment de l'adversité. Le premier fruit de cette disposition si désintéressée fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine et d'envie contre celui qui m'avait supplanté. Je voulus au contraire, et je voulus sincèrement, m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à son éducation, lui faire sentir son bonheur, l'en rendre digne s'il était possible, et faire, en un mot, pour lui tout ce qu'Anet avait fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité manquait entre les personnes. Avec plus de douceur et de lumière, je n'avais pas le sang-froid et la fermeté d'Anet, ni cette force de caractère qui en imposait,

disait un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien; c'est la possession du sexe, non de l'individu. » Rousseau voulait posséder madame de Warens et non la maîtresse de Courtilles. CORRANCEZ.

et dont j'aurais eu besoin pour réussir. Je trouvai encore moins dans ce jeune homme les qualités qu'Anet avait trouvées en moi, la docilité, l'attachement, la reconnaissace, surtout le sentiment du besoin que j'avais de ses soins, et l'ardent désir de les rendre utiles. Tout cela mauquait ici. Celui que je voulais former ne voyait en moi qu'un pédant importun qui n'avait que du babil. Au contraire, il s'admirait lui-même comme un homme important dans la maison; et, mesurant les services qu'il y croyait rendre sur le bruit qu'il y faisait, il regardait ses haches et ses pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard, il n'avait pas tort; mais il partait de là pour se donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchait avec les paysans du gentilhomme campagnard : bientôt il en fit autant avec moi et avec maman elle-même. Son nom de Vintzenried ne lui paraissait pas assez noble, il le quitta pour celui de M. de Courtilles; et c'est sous ce dernier nom qu'il a été connu depuis à Chambéry et en Maurienne, où il s'est marié.

Enfin tant fit l'illustre personnage qu'il fut tout dans la maison et moi rien. Comme, lorsque j'avais le malheur de lui déplaire, c'était maman, et non pas moi qu'il grondait, la crainte de l'exposer à ses brutalités me rendait docile à tout ce qu'il désirait; et chaque fois qu'il fendait du bois, emploi qu'il remplissait avec une fierté sans égale, il fallait que je fusse le spectateur oisif et tranquille admirateur de ses prouesses. Ce garçon n'était pourtant pas absolument d'un mauvais naturel; il aimait maman, parce qu'il était impossible de ne la pas aimer; il n'avait pas pour moi de l'aversion, et quand les intervalles de ces fougues permettaient de lui parler, il nous écoutait quelquefois assez docilement, convenant franchement qu'il n'était qu'un sot, après quoi il n'en faisait pas moins de nouvelles sottises. Il avait d'ailleurs une intelligence si bornée et des goûts si bas, qu'il était difficile de lui parler raison,

et presque impossible de se plaire avec lui. A la possession d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragout d'une femme de chambre, vieille, rousse, édentée, dont maman avait la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fît mal au cœur. Je m'aperçus de ce manége et j'en fus outré d'indignation. Mais je m'aperçus d'une autre chose qui m'affecta bien plus vivement encore, et qui me jeta dans un plus profond découragement que tout ce qui m'était arrivé jusqu'alors : ce fut le refroidissement de maman envers moi.

La privation que je m'étais imposée, et qu'elle avait fait semblant d'approuver est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qui en résulte pour elles-mêmes que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens ; le crime le plus irrémissible que l'homme, dont au reste elle se soucie le moins, puisse commettre envers elle est d'en pouvoir jouir et de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle et si forte fut altérée en elle par une abstinence qui n'avait que des motifs de vertu, d'estime et d'attachement. Dès lors, je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchait plus avec moi que quand elle avait à se plaindre du nouveau venu ; quand ils étaient bien ensemble, j'entrais peu dans ses confidences. Enfin elle prenait peu à peu une manière d'être dont je ne faisais plus partie. Ma présence lui faisait plaisir encore, mais elle ne lui faisait plus besoin, et j'aurais passé des jours entiers sans la voir qu'elle ne s'en serait pas aperçue.

Insensiblement je me sentis isolé et seul dans cette même maison dont auparavant j'étais l'âme et où je vivais pour ainsi dire à double. Je m'accoutumai peu à peu à

me séparer de tout ce qui s'y faisait, de ceux même qui l'habitaient; et pour épargner de cruels déchirements, je m'enfermais avec mes livres, ou bien j'allais soupirer et pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint tout à fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle et l'éloignement de cœur d'une femme qui m'était si chère irritaient ma douleur, et qu'en cessant de la voir je m'en sentirais moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison; je le lui dis, et, loin de s'y opposer, elle le favorisa. Elle avait à Grenoble une amie appelée madame Deybens, dont le mari était ami de M. de Mably, grand-prévôt de Lyon. M. Deybens me proposa l'éducation des enfants de M. de Mably. J'acceptai, et je partis pour Lyon sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

Ce qui me rendait mon état plus insupportable était la comparaison continuelle que j'en faisais avec celui que j'avais quitté : c'était le souvenir de mes Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, et surtout de celle pour qui j'étais né, qui donnait de l'âme à tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenait des serrements de cœur, des étouffements qui m'ôtaient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant et à pied pour retourner auprès d'elle ; pourvu que je la revisse encore une fois, j'aurais été content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres qui me rappelaient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disais que je n'avais pas été assez patient, assez complaisant, assez caressant; que je pouvais encore vivre heureux dans une amitié très-douce en y mettant du mien plus que je n'avais fait Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous

les mêmes transports de ma première jeunesse, et je me revois à ses pieds. Ah! j'y serais mort de joie si j'avais retrouvé dans son accueil, dans ses yeux, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y trouvais jadis, et que j'y rapportais encore.

Affreuse illusion des choses humaines! Elle me reçut toujours avec son excellent cœur, qui ne pouvait mourir qu'avec elle; mais je venais rechercher le passé qui n'était plus et qui ne pouvait renaître. A peine eus-je resté une demi-heure avec elle que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avais été forcé de fuir, et cela sans que je pusse dire qu'il y avait de la faute de personne; car, au fond, Courtilles n'était pas mauvais, et parut me recevoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire auprès de celle pour qui j'avais été tout, et qui ne pouvait cesser d'être tout pour moi? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étais l'enfant? L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé me rendait la comparaison plus cruelle. J'aurais moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeler incessamment tant de doux souvenirs, c'était irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester seul hors les heures de repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchais des distractions utiles; et sentant le péril imminent que j'avais tant craint autrefois, je me tourmentais derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir quand maman n'aurait plus de ressource. J'avais mis les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer; mais depuis moi tout était changé. Son économe était dissipateur; il voulait briller: bon cheval, bon équipage; il aimait à s'étaler noblement aux yeux des voisins; il faisait des entreprises continuelles en choses où il n'entendait rien. La pension se mangeait d'avance, les

quartiers en étaient engagés, les loyers étaient arriérés, et les dettes allaient leur train. Je prévoyais que cette pension ne manquerait pas d'être saisie et peut-être supprimée. Enfin, je n'envisageais que ruine et désastres, et le moment m'en semblait si proche que j'en sentais d'avance toutes les horreurs,

Mon cher cabinet était ma seule distraction. A force d'y chercher des remèdes contre le trouble de mon âme, je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyais, et revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne pour tirer cette pauvre maman des extrémités cruelles où je la voyais prête à tomber. Je ne me sentais pas assez savant et ne me croyais pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres, et faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talents ne pouvait me donner. Je n'avais pas abandonné la musique en cessant de l'enseigner; au contraire, j'en avais assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avais eue d'apprendre à déchiffrer la note et à celle que j'avais encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvait bien venir de la chose autant que de moi, sachant surtout qu'en général apprendre la musique n'était pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes, je les trouvais souvent fort mal inventés. Il y avait longtemps que j'avais pensé à noter l'échelle par chiffres pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes et portées, lorsqu'il fallait noter le moindre petit air. J'avais été arrêté par les difficultés des octaves et par celles de la mesure et des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit, et je vis, en y repensant, que ces difficultés n'étaient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès, et je parvins à noter quelque musique que ce fût par

mes chiffres avec la plus grande exactitude, et je puis dire avec la plus grande simplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite ; et dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devais tout, je ne songeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'Académie je ne fisse une révolution. J'avais rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma résolution fut prise et exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avaient inspirée et toujours le même dans tous les temps, je partis de Savoie avec mon système de musique, comme autrefois j'étais parti de Turin avec ma fontaine de Héron *.

Là finit le roman de Jean-Jacques; ce roman ne pouvait aller plus loin. Sans doute l'amoureux Jean-Jacques eût pu mettre M. de Courtilles à la porte des Charmettes, mais il voulut sortir lui-même des jardins d'Armide. Il avait maintenant à quitter le pays du cœur pour le pays de l'esprit : la science venait l'enlever au bonheur; car il est écrit que, pour être grand l'homme, on ne

* A chaque livre des *Confessions*, Mirabeau s'écriait : « C'est la vertu qui parle; » madame du Deffant disait : « C'est la folie; » Bernardin de Saint-Pierre écrivait : « C'est la passion. »

Connaît-on cette page de Mirabeau :

« Quoi qu'on pense ou quoi qu'on dise de lui pendant encore un siècle (c'est l'espace que l'envie laisse aux détracteurs), il n'exista jamais, peut-être, un homme aussi vertueux que Rousseau, puisqu'il le fut avec la persuasion qu'on ne croyait pas à la sincérité de ses écrits et de ses actions. Il le fut malgré la nature, la fortune et les hommes, qui l'ont accablé de souffrances, de revers, de calomnies, de chagrins et de persécu-

doit plus être heureux ; souffrir est la condition du génie, et cette condition fut cruellement imposée à Rousseau. Il avait été l'enfant gâté d'une femme qu'il appelait sa mère : il devint l'enfant perdu de la mère de son siècle, une déesse en révolte appelée la philosophie.

tions ; il le fut avec la plus vive sensibilité pour l'injustice et les peines ; il le fut enfin malgré les faiblesses qu'il a révélées dans les mémoires do sa vie. Jean-Jacques Rousseau arracha mille fois plus à ses passions qu'elles n'ont pu lui dérober. Doué peut-être de l'âme incorruptible et vertueuse d'un épicurien, il conserva dans les mœurs la rigidité du stoïcisme. Quelque abus qu'on puisse faire de ses confessions, elles prouveront toujours la bonne foi d'un homme qui parla comme il pensait, écrivit comme il parlait, vécut comme il écrivit, et mourut comme il avait vécu. »

IV

LES PORTRAITS

Le feu s'était éteint; mais, tout à cet adorable conte de fée, je ne songeais pas à le rallumer.

Je me levai et je fis le tour de la chambre en détournant la tête à chaque pas, croyant voir Jean-Jacques et madame de Warens.

Je regardai leurs portraits. A droite, dans ce vieux cadre vermoulu, reconnaissez-vous madame de Warens, métamorphosée en Omphale avec un Hercule qui file à ses pieds? Cet Hercule est-ce Jean-Jacques ou Claude Anet? Ce n'est ni l'un ni l'autre. C'est le hasard qui a fait de ce tableau le portrait de madame de Warens. Un de ses amis le lui

apporta un jour en lui disant : — Vous reconnaissez-vous ? — C'était une toile déjà ancienne dans la manière du Ricci, achetée à Turin et offerte à la belle baronne.

J'en dirai autant d'une toile plus petite représentant Armide et Renaud, peinte à l'école du Castiglione. C'est encore, d'un peu loin, le portrait de madame de Warens, mais toujours par rencontre. Rousseau n'est pas plus le Renaud avec sa cuirasse dégrafée par des Amours qu'il n'a été l'Hercule avec la quenouille soulevée par Cupidon.

Dans ces deux portraits, madame de Warens est à peu près telle que la peint Rousseau, le meilleur des trois peintres, le plus ému, le plus coloré, le plus voluptueux ; car Rousseau a répandu sur son portrait ce duvet de pêche et cette fleur de volupté qu'il buvait à pleines lèvres sur les joues de madame de Warens.

Il y a aussi le portrait de Pacini, d'après lequel La Guillermie a fait la gravure qui est en tête de ce volume. C'est, je crois bien, le plus ressemblant. On y trouve bien la femme,—la vraie femme,—peinte par Rousseau : l'intelligence et la bonté, ces deux grâces de Dieu ; l'œil rêveur, noyé d'amour, cherchant quelque rêve envolé ; la gorge

demi-voilée, « abondante et flottante ; » les cheveux rebelles et ondoyant jusque sur ce cou mouflu où s'imprimaient, par les lèvres, les premières éloquences de Jean-Jacques.

Mais pourquoi avoir mis en face de madame de Warens en Omphale et en Armide cet abominable portrait du Jean-Jacques de la rue Plâtrière, quand il ne buvait plus que les ivresses d'antichambre et de cuisine que lui servait Thérèse Levasseur? Et encore si ce portrait n'était pas si mal peint! On ne trouverait pas un peintre d'enseignes qui ne refusât de le signer *.

* Le peintre, comme l'a fort bien remarqué le propriétaire des Charmettes, a commis un de ces anachronismes familiers aux meilleurs pinceaux. Il a présenté Rousseau travaillant au *Contrat social*, et il a peint deux volumes de l'*Émile* sur des tablettes. *Émile* n'a paru qu'après le *Contrat social*.

M. de Lacretelle avait écrit au bas de ce portrait : « Devant Rousseau, l'histoire perd son impassibilité, et, tour à tour, elle l'admire ou le plaint, le bénit ou l'accuse. »

V

LES AGONIES DE L'AMOUR

Rousseau avait été exilé aux Charmettes dans l'hiver de 1739, pendant que madame de Warens et Courtilles prenaient leurs ébats à Chambéry. Jean-Jacques pleurait dans sa jalousie; la solitude des Charmettes, si douce à son cœur, était l'enfer de glace du Dante. L'amoureux s'y roulait dans les flammes vives de son amour.

Il écrivait des billets tour à tour amers et tendres, où il n'osait ouvrir son cœur, sachant bien que le perruquier lisait les lettres « avant d'en faire des papillotes pour ses duchesses. » Madame de Warens, qui ne croyait plus aux chimères de Jean-Jacques, ne s'attendrissait pas. Elle était toute à

son amoureux, un homme sérieux, celui-là, *qui n'était pas absent quand il était près d'elle.* Pour récompenser Rousseau de cet amour jaloux qui l'emportait, elle lui écrivit une page de vertes réprimandes, où, à propos de Courtilles, elle lui rappela ces paroles évangéliques : « Aimez-vous les uns les autres. «

Il fut quelques jours sans répondre, tout à sa surprise, tout à son chagrin. Enfin, dérobant ses larmes, il écrivit ce billet, où il s'humilie et où il jette son cœur aux pieds de Courtilles, qu'il appelle toujours *mon frère :*

Charmettes, 13 mars 1739.

« Ma très-chère maman,

« J'ai reçu, comme je le devais, le billet que vous « m'écrivîtes dimanche dernier, et j'ai convenu « sincèrement avec moi-même que, puisque vous « trouviez que j'avais tort, il fallait que je l'eusse « effectivement; ainsi, sans chercher à chicaner, « j'ai fait mes excuses de bon cœur à mon frère, « et je vous fais de même ici les miennes très-« humbles. Je vous assure aussi que j'ai résolu de

« tourner toujours du bon côté les corrections que « vous jugerez à propos de me faire, sur quelque « ton qu'il vous plaise de les tourner.

« Vous m'avez fait dire qu'à l'occasion de vos « Pâques vous vouliez bien me pardonner. Je n'ai « garde de prendre la chose au pied de la lettre, « et je suis sûr que, quand un cœur comme le « vôtre a autant aimé quelqu'un que je me sou- « viens de l'avoir été de vous, il lui est impossible « d'en venir jamais à un tel point d'aigreur qu'il « faille des motifs de religion pour le réconcilier. « Je reçois cela comme une petite mortification « que vous m'imposez en me pardonnant. »

Il était dans ces angoisses d'un amant jaloux qui veut toujours en finir, mais qui craint d'être encore plus malheureux quand tout sera fini. Il espérait d'ailleurs que Courtilles irait à d'autres aventures dans sa fatuité de perruquier gentilhomme. Çà et là il retrouvait des rayons de gaieté à travers l'orage. L'arc-en-ciel du souvenir répandait son prisme jusque sur les tristesses du présent. Son imagination se colorait encore de belles teintes de ce passé tout vivant encore, où madame de Warens lui apparaissait dans toute la magie de

sa beauté et de ses grâces, quand elle était toute à lui. Pourquoi n'était-il pas alors tout à elle? Il la sacrifiait à ses livres, comme si elle n'eût pas été le livre des livres!

Ce fut dans un jour d'espérance qu'il écrivit ces vers légers, qui cachent son cœur. Sa passion l'avait ramené à une de ces crises qui le familiarisaient presque avec la mort. Ces vers sont adressés à Fanie, mais Fanie est là pour la rime, ou plutôt pour masquer le vrai nom.

A FANIE

Malgré l'art d'Esculape et ses tristes secours,
La fièvre impitoyable allait trancher mes jours;
Il n'était dû qu'à vous, adorable Fanie,
De me rappeler à la vie.
Dieux! je ne puis encor y penser sans effroi :
Les horreurs du Tartare ont paru devant moi,
La mort à mes regards a voilé la nature,
J'ai du Cocyte affreux entendu le murmure.
Hélas! j'étais perdu, le nocher redouté
M'avait déjà conduit sur les bords du Léthé;
Là, m'offrant une coupe et d'un regard sévère,
Me pressant aussitôt d'avaler l'onde amère :
Viens, dit-il, éprouver ces secourables eaux,
« Viens déposer ici les erreurs et les maux,
Qui des faibles mortels remplissent la carrière.
Le secours de ce fleuve à tous est salutaire,
Sans regretter le jour par des cris superflus,

Leur cœur en l'oubliant ne le désire plus.
Ah! pourquoi cet oubli leur est-il nécessaire,
S'ils connaissaient la vie, ils craindraient sa misère.
—Voilà, lui dis-je alors, un fort docte sermon ;
Mais osez-vous penser, mon bon seigneur Caron,
Qu'après avoir aimé la divine Fanie,
Jamais de cet amour la mémoire s'oublie?
Ne vous en flattez point ; non, malgré vos efforts,
Mon cœur l'adorera jusque parmi les morts :
C'est pourquoi supprimez, s'il vous plaît, votre eau noire:
Toute l'encre du monde et tout l'affreux grimoire,
Ne m'en ôteraient pas le charmant souvenir. »
Sur un si beau sujet j'avais beaucoup à dire,
Et je n'étais pas prêt à finir,
Quand tout à coup vers nous je vis venir
Le dieu de l'infernal empire.
« Calme-toi, me dit-il, je connais ton martyre.
La constance a son prix, même parmi les morts :
Ce que je fis jadis pour quelques vains accords ,
Je l'accorde aujourd'hui à ta tendresse extrême,
Va parmi les mortels, pour la seconde fois,
Témoigner que sur Pluton même,
Un si tendre amour a des droits. »
C'est ainsi, charmante Fanie,
Que mon ardeur pour vous m'empêcha de périr;
Mais quand le dieu des morts veut me rendre à la vie,
N'allez pas me faire mourir.

Il y a une variante :

De grâce, faites-moi mourir !

Mais madame de Warens ne devait plus le faire vivre et mourir,—ni vivre ni mourir.

Madame d'Houdetot demanda un jour à Rousseau, qui lui lisait ces vers funèbres et galants, de lui bien expliquer le sens de la variante :

— Demandez cela à Saint-Lambert, répondit Jean-Jacques.

VI

HUIT JOURS CHEZ MADAME DE WARENS

MANUSCRIT DE M. DE CARRIO.

Que devint madame de Warens après le départ de Jean-Jacques? Conjugua-t-elle le verbe *aimer* avec quelque autre Courtilles cherchant des aventures? Je ne sais. Quoiqu'elle fût toujours mariée à quelqu'un, l'amour ne l'occupait que dans ses entr'actes; pour elle, la vraie comédie à faire, c'était la fortune. Jusqu'à sa mort, elle alluma ses fourneaux pour faire de l'or, comme elle alluma son imagination à tous les mirages insensés qu'elle apercevait dans son horizon.

J'ai depuis longtemps une copie des lettres de M. de Carrio sur son séjour à Chambéry et aux Charmettes, quatre ans après le départ de Jean-

Jacques. Si c'est une histoire, elle jette une vive lumière sur les Charmettes; si c'est un roman, l'auteur a promené son imagination sur les traces visibles de la vérité.

Lorsque Jean-Jacques vint à Paris pour la première fois, en 1741, il logea d'abord à l'hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, non loin de la Sorbonne. C'était, comme il le dit, « une vilaine « rue, un vilain hôtel, une vilaine chambre, mais « où avaient habité des gens qui n'étaient pas sans « mérite. » Gresset, de Borde, l'abbé de Mably et Condillac, avaient successivement demeuré dans cette chambre.

Le premier ami que se fit, à la table d'hôte, le futur auteur du *Contrat social*, fut M. de Bonnefond, un des piliers de l'hôtel, « un hobereau boiteux, faisant le puriste. » Ce fut par ce hobereau boiteux que Jean-Jacques fit la connaissance de M. Roguin, celui-là même que, dans ses plus mauvais jours, Rousseau, devenu vieux, inquiet, misanthrope, se plaisait encore à appeler le doyen de ses amis. Roguin, qui était lié avec le jeune Diderot, alors presque inconnu, fut le premier lien qui unit l'auteur d'*Émile* à l'ardent promoteur de l'*Encyclopédie*.

Jean-Jacques avait alors vingt-neuf ans; il sortait des bras de madame de Warens, et il apportait à Paris sa méthode de musique chiffrée, une comédie et un grand fonds de paresse, de vertus stoïques, d'enthousiasmes, de sensibilité, de sauvagerie romanesque,—et peu d'argent;—tout ce qu'il faut pour aller à l'hôpital ou au Panthéon.

Au bout de deux années, pendant lesquelles sa comédie et sa méthode avaient dormi, confuses, dans ses papiers, Jean-Jacques obtint, par ses relations avec la maison de madame de Beuzenval, la place de secrétaire de M. de Montaigu, ambassadeur à Venise.

Cet ambassadeur, qui fut bien le moins sagace des diplomates, devait sa place à la bienveillance du valet de chambre du cardinal de Fleury. Je ne dirai pas les services rendus par Rousseau à cet ambassadeur qui savait à peine écrire; mais il importe, pour l'intelligence de certains passages des lettres ci-après, de rappeler quelques-unes des connaissances que fit, à Venise, M. le secrétaire d'ambassade Jean-Jacques Rousseau.

Il y a une page des *Confessions* que tous les détracteurs de Rousseau devraient lire et relire; c'est celle où il parle de son ami Ignatio Emanuel

de Altuna. Jamais philosophe n'a parlé de l'amitié comme celui qu'on a nommé « le *sauvage* Rousseau, l'*ennemi des hommes;* » jamais poëte n'a pleuré de larmes plus sincères en racontant l'amitié passée ; jamais peintre n'a tracé avec plus de passion le portrait d'une personne aimée; jamais homme n'a été aussi éloquent et aussi vrai en se souvenant de son ami.

Ce fut à Paris que Rousseau connut Altuna; c'était un Espagnol de bonne maison, — comme tous les Espagnols, — qui était allé en Italie par amour des beaux-arts, qu'il voulait étudier dans leur patrie. Rousseau lui conseilla de venir à Paris et d'y tâter des sciences. « Un homme comme vous, « lui disait-il, ne peut s'occuper des beaux-arts « que par récréation; votre cœur et votre esprit « trouveront dans des études plus relevées des « objets dignes d'eux. » Altuna suivit ce conseil et vint à Paris.

C'est à ce jeune homme, que Rousseau nous peint comme un sage de l'antiquité, que sont adressées les lettres de M. de Carrio *. Ce dernier

* M. de Carrio fut secrétaire d'ambassade à Venise, en Suède, à Paris. Il revint à Paris, chargé d'affaires de la cour d'Espagne. Il ajouta une lettre à son nom : il se fit appeler le chevalier de Carrion.

était secrétaire de l'ambassade espagnole à Venise, du temps que Rousseau y représentait, à lui tout seul, Sa Majesté le roi de France et Son Excellence son ambassadeur, M. de Montaigu.

Carrio quitta Venise quelque temps après que Rousseau se fut brouillé avec l'avarice et la bêtise de son maître. Le jeune Espagnol eut un poste à Paris; il y chercha et y retrouva son collègue de Venise. Leur amitié se retrempa au milieu de cette société parisienne d'alors, déjà aussi polie, aussi envieuse, aussi tracassière, aussi étourdie, aussi fausse, aussi égoïste, mais considérablement moins superficielle que celle où nous avons le bonheur de vivre.

Après quelques changements de position et quelques allées et venues, M. de Carrio fut nommé secrétaire de l'ambassade espagnole à Paris. Ce fut un peu avant cette nomination qu'allant à Venise il passa huit jours à Chambéry, d'où il écrivit les lettres qu'on va lire.

A Venise, Rousseau, dont le cœur s'épanchait facilement, lui avait raconté sa jeunesse aventureuse; il n'avait eu garde d'oublier « sa petite « maman, » ainsi qu'il appelait madame de Warens.

Lorsque les deux amis se revirent à Paris, Jean-Jacques, après une pose dans la rue Saint-Honoré, était retourné à son cher vilain hôtel Saint-Quentin. Il y avait retrouvé l'éternel M. de Bonnefond, plus toute la famille des Le Vasseur. Thérèse s'était déjà emparée du cœur, ou plutôt de l'esprit de Rousseau, et madame Le Vasseur du gouvernement de sa bourse et de son ménage.

Jean-Jacques commençait à éprouver ces misères d'intérieur, qui ont eu plus d'influence sur l'esprit du philosophe qu'on ne paraît le croire. Cromwell n'avouait-il pas qu'il lui serait plus facile de gouverner le monde entier que sa femme et ses filles? Jean-Jacques, le sublime rêveur, n'était pas un Cromwell, et la famille Le Vasseur était bien de force à lutter de sottise et d'aigreur avec milady et ses filles!

Aussi Rousseau, qui toute sa vie regretta le temps heureux où il habitait les Charmettes, parlait souvent à ses amis de madame de Warens, de son jardin, de ses champs, de son colombier et de ses élixirs. Ses amis le raillaient et disaient que madame de Warens était un mythe; mais Rousseau montrait fièrement les lettres qu'il recevait encore d'elle

de temps en temps. Quand il apprit que Carrio devait partir pour Venise, il eut d'abord le désir de l'accompagner jusqu'à Lyon, pour, de là, aller aux Charmettes ou à Chambéry. Mais le temps n'était plus où l'enthousiaste Jean-Jacques pouvait courir les chemins au gré de sa fantaisie; Paris le tenait dans ses serres, — Paris, c'est-à-dire la pauvreté, le travail, Thérèse *la gouverneuse*, et toute l'avide et insatiable famille Le Vasseur. — Rousseau dut se contenter de prier son fidèle Carrio d'aller porter à « sa chère maman » les souvenirs dont son cœur était plein. M. de Carrio accepta cette mission, autant par amitié pour Rousseau que pour satisfaire la curiosité qu'avaient fait naître les récits de son ami.

La copie des lettres de M. de Carrio est précédée de ces lignes : « Ce manuscrit était dans les papiers « de madame de la Popelinière, recueillis par « l'abbé Soulavie. Ce sont des lettres de Carrio, « ami de Rousseau, écrites en 1746; elles peignent madame de Warens non comme Rousseau « l'avait aimée, mais comme l'a vue son ami. Aussi « le portrait que le secrétaire d'ambassade trace « dans ses lettres de cette femme, qui entendait « la philosophie d'une façon si bizarre, est-il plus

« sévère que le portrait des *Confessions*. Le curieux « et l'observateur trouveront dans l'un la femme « jugée, et dans l'autre la femme aimée. »

Pour moi, je trouve que M. de Carrio ne juge que par les yeux de Jean-Jacques.

LETTRE PREMIÈRE

Chambéry, avril 1746.

Eh bien! non, mon cher Altuna, cette *maman*, dont notre ami Rousseau nous a si souvent entretenus, n'est pas une de ses inventions romanesques comme nous l'avions pensé; elle existe, elle vit, elle rit, elle parle, elle marche, et elle entasse plus que jamais projets sur projets, élixirs sur opiats, panacées sur onguents, et ses folies sur de sages raisons. C'est vraiment une curiosité qui mérite le voyage de Chambéry. Il faut vous figurer une petite femme de quarante ans...; mais « procédons par ordre, et commençons par le commencement, » comme dit notre vieux Bonnefond, quand il veut nous exposer le sujet d'un de ses innombrables procès.

Je suis arrivé avant-hier, dimanche, sans accidents de voyage. Je suis descendu à l'*hôtel de Turin*. J'étais fatigué; je remis ma visite au lendemain. J'ai dîné et bu tout seul à votre santé une bouteille d'un vin des Charmettes que je vous recommande quand vous viendrez ici, bien qu'il ne vaille pas nos vins d'Espagne. Puis j'ai dormi grassement, ce qui vous prouve que je suis toujours en bonne santé. On n'est pas servi comme un roi à l'*hôtel de Turin;* mais les gens y sont doux, polis, prévenants pour plus que votre argent. Ils n'ont pas, comme les hôteliers de France, la brutalité des rustres ou la mielleuse parole des valets, selon le train que vous menez. Ici, que vous ayez une grande suite ou que vous ne soyez accompagné que de votre bâton de voyage, vos hôtes vous accueillent avec la même bonhomie. J'ai vu l'hôtelier de l'*hôtel de Turin* traiter tout comme moi de pauvres diables qui avaient à peine de quoi souper à la cuisine.

Hier matin, vers dix heures, je m'informai à mon hôte de la demeure de madame de Warens.

—Ah! vous allez chez madame de Warens? me dit-il en me regardant d'un certain air.

Et il murmura quelques mots dans son patois.

—J'ai une lettre de Paris pour elle, lui dis-je, voulant le faire jaser.

—Encore quelque aventurier, grommela-t-il entre ses dents.

Cette fois je l'entendis; je me hâtai d'ajouter :

—Une lettre de M. Rousseau.

—Une lettre du petit Jean-Jacques! s'écria-t-il, vous le connaissez? vous êtes son ami?

—Oui, je l'ai connu à Venise, il y a trois ans, et je l'ai laissé à Paris, il y a huit jours.

L'honnête figure de mon hôte avait repris son air habituel, qui ne respire que la bienveillance.

—Oh bien! dit-il, vous avez connu le petit Rousseau à Venise! Que faisait-il là? Nous le croyions à Paris?

—Vous vous intéressez donc à M. Rousseau, mon hôte?

—Certainement! un garçon que nous aimions beaucoup ici. Il était quelquefois un peu singulier; mais quand il voulait il savait bien se faire aimer. Il a donné des leçons de musique à ma fille, qui était plus savante que lui. Mais que faisait-il à Venise?

—Il était secrétaire de l'ambassadeur de France.

—Vraiment? J'ai toujours dit que ce petit-là .

irait loin. Mais que fait-il à Paris? pourquoi n'est-il pas resté à Venise?

—Il s'est brouillé avec l'ambassadeur, qui a eu tous les torts. M. Rousseau donnait des leçons de musique à Paris, quand je l'ai quitté. Il avait même eu l'honneur d'être admis devant messieurs de l'Académie, auxquels il présenta une nouvelle méthode de musique chiffrée.

—Alors il va dans le grand monde? Il a dû oublier ses amis savoyards?

—Lui? non pas, mon hôte. Rousseau nous a tant parlé de ses amis de Chambéry, qu'il m'a donné l'envie de les venir voir en passant. Mais que disiez-vous donc tout à l'heure entre vos dents: « Encore quelque aventurier? »

—Ma foi, monsieur, en vous entendant parler d'une lettre pour madame de Warens, je vous ai pris pour quelqu'un de ces éternels voyageurs qui remplissent sa maison du matin au soir et du soir au matin.

—Cette dame est donc riche et hospitalière?

—Hospitalière? pour son malheur, oui; mais pour riche, elle n'est riche que d'une pension du roi, et sa maison est ouverte à tout venant. Elle est connue de tous les chevaliers d'industrie, de tous

les fripons et de tous les gens sans aveu qui courent la France et l'Italie, sans compter là Suisse! Ils s'y donnent rendez-vous; chaque semaine, chaque jour il en arrive quelques-uns. L'un apporte une recette d'onguent, l'autre apporte une maladie incurable qu'elle se charge de guérir; celui-ci est un mendiant, celui-là un escroc, et la pauvre chère dame est la dupe de son grand cœur et de son esprit entreprenant. Ah! monsieur, c'est un désordre, un pillage, une dévastation qui nous fait peine à voir; car au fond, malgré ses faiblesses, c'est une âme du bon Dieu que madame de Warens!

—Croyez-vous, mon hôte, qu'il soit déjà jour chez elle?

—Oui-da, monsieur; madame de Warens se lève tôt et se couche tard. Elle n'a pas trop de toute la journée pour recevoir son monde, veiller à ses alambics, aller voir ses essais de culture, trier ses herbes, préparer son petit concert du soir, gourmander ses amis, et cacher les sottises de ce grand faquin de M. de Courtilles!

—Qu'est-ce que ce monsieur?

—Comment! le petit Rousseau ne vous a pas parlé de M. de Courtilles? Vous le verrez, monsieur, puisque vous allez chez madame de Warens, et je

vous assure que vous aurez sous les yeux le plus sot de tous ceux qui aident la chère dame à se ruiner.

Je vous rapporte cette conversation que j'ai eue avec mon hôte, parce que le discours de ce brave homme est, pour ainsi dire, mon cher Altuna, le motif sur lequel toutes les différentes sociétés de Chambéry exécutent les variations de leur concert de doléances et de reproches. Tout le monde, ici, plaint, blâme et loue madame de Warens, et beaucoup, comme l'hôte de l'*hôtel de Turin*, se rappellent avec plaisir notre ami Jean-Jacques.

J'avais hâte de voir madame de Warens, et je quittai mon hôte assez brusquement. Je fus bientôt arrivé chez cette dame. Une servante, à l'air affairé, m'introduisit dans une grande pièce située au rez-de-chaussée, où je me trouvai tout de suite en nombreuse et assez mauvaise compagnie. Ah! mon ami, il y a des philosophes qui prétendent qu'un observateur peut connaître nos caractères au seul aspect de nos demeures. Comme ces philosophes seraient ébahis devant la maison de madame de Warens! Je voudrais bien voir l'observateur qui devinerait la beauté et le cœur sensible de cette charmante femme à l'aspect de la maison qu'elle habite depuis si longtemps. Ce serait de la magie,

car rappelez-vous ce que nous en a dit quelquefois notre ami Jean-Jacques. J'ai reconnu tout de suite le cul-de-sac sans air, le grand mur, la vieille maison noire, pleine de rats et de grillons, aux planches pourries, à la physionomie refrognée. S'il était vrai que les maisons prissent à la longue la physionomie de leurs habitants, la maison de madame de Warens serait la plus éclairée, la plus propre, la plus avenante, la plus hospitalière, la plus riante de Chambéry, tandis qu'elle n'en est que la plus vieille, la plus maussade, la plus noire, la plus triste. Je croirais plutôt que ce sont les habitants qui, à la longue, prennent la physionomie de leurs maisons, bien que cela ne fût pas vrai non plus pour madame de Warens.

Je vous entends de là, mon cher Altuna, vous dire en me lisant : « Quelle mouche le pique? que de bavardages ! » C'est que j'éloigne, autant qu'il est en moi, le moment de vous parler de madame de Warens. Je sens que les expressions me manqueront souvent, et je tâche de vous préparer, par la peinture fidèle de mes premières impressions à la vue de tout ce qui m'entoure, à la voir avec mes yeux et à la juger avec mon esprit. Ainsi il faut que je vous conte encore, dans tous ses détails, la

petite scène dont je fus témoin, avant de vous dire la réception que m'a faite la bienveillante amie de notre ami.

La salle basse dans laquelle la servante m'avait fait entrer donne sur l'impasse (Rousseau dit cul-de-sac; M. de Voltaire veut qu'on dise impasse. Je tâche de les contenter tous deux, en écrivant l'un et l'autre). Cette salle basse a pour vis-à-vis ce grand mur dont Rousseau ne nous parle jamais qu'avec colère. Les boiseries sont à moitié pourries, et je ne doute pas qu'on y entende souvent trotter les rats et grincer les grillons. J'y trouvai, cemme je vous l'ai dit, assez nombreuse compagnie...; j'ai même ajouté assez mauvaise. En effet, il y avait là un cordelier italien, un soldat suisse, un élève apothicaire, et un mendiant de la pire espèce : un frère prêcheur! Pour relever un peu cette société, il y avait encore une jeune femme de Chambéry, qui se cachait dans ses coiffes le plus qu'il lui était possible, un jeune prêtre attaché à l'évêque, et un officier du roi Charles-Emmanuel. Je ne compte pas votre serviteur qui, après avoir salué, se tint coi dans le coin le plus sombre de cette sombre salle. L'ameublement consiste en quelques chaises dépareillées, une vieille

tapisserie où les souris prennent leurs ébats, et deux ou trois meubles dont les marchands du quai à la ferraille ne voudraient pas pour rien. Malgré cela, il y avait je ne sais quel air de distinction répandu sur toute ces pauvretés; je parle seulement des meubles. Il nous venait de temps en temps, comme par bouffée, des odeurs d'herbes et de pharmacie.

J'étais là depuis dix minutes, me demandant si je ne rêvais pas, si je n'étais pas transporté dans l'antichambre d'un empirique du moyen âge, quand tout à coup la porte s'ouvrit, et madame de Warens entra.

Tout le monde s'était levé pour la saluer, elle nous fit signe de nous rasseoir en nous disant d'une voix délicieuse : « Bonjour, messieurs. » Puis elle s'avança vers la jeune femme, qui avait soulevé légèrement sa coiffe, lui prit la main et l'entraîna vers la fenêtre du fond en s'écriant : « Vous ici, ma chère enfant! »

Mon cher Altuna, vous savez combien peu je suis enthousiaste, malgré le sang espagnol qui court dans mes veines; mais je vous avoue que ce peu de mots prononcés par madame de Warens m'avait gagné à elle: je sentais déjà que je l'aimais

d'un certain amour qui n'était ni une passion ni un caprice. Je comprends bien maintenant les regrets de notre pauvre ami. J'avoue que je m'étais attendu à trouver une tout autre femme, tant nous étions prévenus contre l'esprit romanesque de notre Génevois.

Mes yeux ne quittèrent plus madame de Warens. Elle s'était appuyée contre la fenêtre, et elle écoutait les confidences que lui faisait à voix basse la jeune femme aux grandes coiffes. Si vous aviez vu avec quel charmant sourire, avec quels regards empreints de sensibilité elle écoutait! Je vis même, à un certain moment, une larme briller dans ses yeux bleus, les plus doux, les plus adorables yeux bleus que j'aie jamais vus pleurer! Vous allez dire que je suis déjà ensorcelé par cette beauté de quarante printemps; mais, mon cher Altuna, si vous voyiez comme moi ce teint encore éblouissant, ce sourire angélique, cette chevelure cendrée que les malheurs n'ont pas blanchie, et cette grâce, ce doux abandon, cette coquetterie d'instinct, et surtout les regards de ces yeux bleus, vous seriez, tout sage que vous êtes, plus ensorcelé que moi, précisément parce que vous n'êtes pas, comme moi, aguerri contre la puissance de la beauté. Elle

tenait les mains de son interlocutrice, elle les serrait avec une chaleur toute maternelle, en donnant vivement, et à voix basse, les avis et les consolations demandés à son cœur charitable.

Elle accorda ainsi successivement audience à tous les autres solliciteurs. Elle eut pour tous la même attention, le même sourire, les mêmes regards de compassion, d'attendrissement, de bienveillance. Le cordelier venait quêter pour réparer son couvent, ruiné, disait-il, par un incendie; elle donna quelques pièces de monnaie qu'elle prit sans compter dans sa bourse, espèce d'aumônière pendue à son côté. Le soldat suisse venait lui offrir ses services comme jardinier et comme herboriste; elle lui dit de rejoindre le cordelier, qu'elle avait envoyé déjeuner à l'office.

Il en fut de même pour l'élève apothicaire, qui venait se recommander à elle pour trouver une place, et du frère prêcheur qui venait tendre sa besace. Et toujours elle trouva une bonne parole, un encouragement, un conseil. Le jeune prêtre attaché à l'évêque et l'officier piémontais demandèrent plus de temps à expédier; le premier remplissait un message de Monseigneur qui recomdait à « sa chère fille » une nouvelle catéchumène;

le second apportait des nouvelles des amis que madame de Warens avait su se faire dans son court passage à la cour de Turin. Elle les retint gracieusement tous deux à déjeuner avec elle. Puis elle vint à moi.

—Que désirez-vous, monsieur? me demanda-t-elle de cette voix charmante qui gagne les cœurs.

—Je désirais, madame, vous remettre cette lettre pour avoir quelques droits à votre bienveillance; mais je viens de m'apercevoir quelle est inutile, puisqu'il suffit de s'adresser à votre cœur pour être bien reçu.

Elle me regarda en souriant, prit la lettre de notre ami, la parcourut vivement et s'écria :

—Quoi, monsieur! vous êtes M. de Carrio, ce brave ami de Venise, dont *Petit* m'a mandé tant de bien! Vous êtes ici chez vous, et je vous prie de me regarder comme votre amie.

Vous savez déjà, mon cher Altuna, que *Petit* est le petit nom de notre ami Jean-Jacques.

Elle nous pria tout aussitôt de passer au salon, « où nous serions mieux, dit-elle à l'envoyé de Turin et à moi, pour parler des chers absents. » Elle s'informa de l'hôtellerie où j'avais descendu, et, malgré mes résistances, elle donna l'ordre

d'y aller chercher mes effets. En même temps, elle dit à Merceret, la servante fribourgeoise dont Rousseau nous a parlé, et qui est revenue chez sa première maîtresse, de me préparer la chambre de *Petit.*

—Vous logerez dans la chambre de votre ami, me dit-elle; c'est ce que j'ai de mieux à vous offrir. Vous n'y regretterez pas, j'espère, le bruyant *hôtel de Turin.*

Tout cela se fit si rapidemeut, d'une façon si aimable, si empressée, si cordiale, que je n'eus qu'à donner les mains à tous ces arrangements.

Le déjeuner fut gai. Je fus d'abord étrangement surpris de la répugnance qui s'empara de notre hôtesse à la première odeur des mets servis sur la table. Ce que nous avions regardé comme un conte de Rousseau est l'exacte vérité; cette charmante femme ne peut supporter cette odeur de cuisine, comme si elle était d'une essence plus relevée que celle de notre pauvre humanité. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que sa répugnance instinctive se trouve vaincue. Pendant cette défaillance d'une nature nerveuse à l'excès, madame de Warens s'encourage à l'appétit en causant. Son esprit

est fin et délicat; mais.... Je vous parlerai de tout cela dans mes prochaines lettres. Celle-ci est déjà bien longue. Qu'il me suffise de vous dire que mon premier déjeuner chez cette femme extraordinaire m'a laissé des souvenirs durables. J'ajouterai que je suis allé, dans la même journée, rendre quelques visites, et que j'ai recueilli sur madame de Warens des renseignements dont la moitié au moins m'est suspecte. J'éclaircirai tout cela, et vous ferai part de mes impressions, puisque vous tenez à la connaître; mais ne communiquez pas, pour le présent, cette lettre à notre ami, non plus que celles que j'ai l'intention de vous écrire prochainement. Sa susceptibilité est à ménager, et bien que j'admire autant que lui madame de Warens, il se peut que je porte sur la petite maman des jugements qui blesseraient ses sentiments. Je lui écrirai à lui; mais d'une autre encre et d'une autre plume, ou plutôt je ne lui écrirai qu'en poste, tandis qu'à vous, mon cher Altuna, je vous fais part de la meilleure moitié de mon cœur.

N'oubliez pas de dire à Bonnefond que je vais intriguer pour lui auprès de son procureur correspondant; embrassez nos amis, et donnez pour moi à la tante Thérèse un gros baiser sur les deux

joues, si Diderot et Rousseau ne s'y opposent pas.

Je n'ai pas encore vu M. de Courtilles!

DE CARRIO.

LETTRE DEUXIÈME

Chambéry, avril 1746.

Vous me manderez, j'en suis sûr, mon cher ami, que cette phrase finale de ma lettre : « Je n'ai pas encore vu M. de Courtilles! » vous a étonné et affligé. Vous avez dû voir là un commencement de mauvaise humeur, peut-être même de jalousie, contre un homme que je ne connais pas, et avec qui je n'ai rien à partager ou à disputer. Je crains, mon cher Altuna, que vous n'ayez vu juste et que vous n'ayez deviné plus que je n'ai dit. Vous avez, j'en suis sûr, mis le doigt sur une vérité, à savoir : que je suis épris de madame de Warens. Épris n'est pas le mot, elle me trouble, son image me tourmente, son souvenir me suit ; je vois partout son sourire terrestre dans ses yeux divins, mais je la juge avec sang-froid. Pour vous le prouver, je vais

essayer de vous faire son portrait de pied en cap, et de vous dire d'elle tout ce que j'en ai appris, vu ou deviné.

Madame de Warens est née avec le siècle, mais elle n'a pas vieilli si vite que le siècle... Voilà que je madrigalise; ce n'est pas le moment avec vous, mais songez que je suis de la patrie des *romanceros*, et que j'ai vécu longtemps à Venise, plus longtemps que vous! Louise-Éléonore épousa fort jeune M. de Warens, de la maison de Loys, fils aîné de M. de Villardin, de Lausanne. M. de Warens était de beaucoup plus âgé que sa femme; c'était un homme froid, dont le cœur ni l'esprit n'entendaient rien aux délicatesses plus que féminines de la belle Louise. Ce fut un triste mariage, qui n'eut d'autre bonheur, pour notre héroïne, que celui de ne pas lui laisser d'enfants. Quand je dis que ce fut un bonheur, je dis à votre sens une sottise : il est probable que des enfants auraient lié madame de Warens à ses devoirs et lui auraient épargné la vie un peu aventureuse qu'elle s'est faite; mais songez donc qu'il lui auraït fallu vivre toujours aux côtés d'un homme haï, et que cette vie dont on lui fait reproche est le résultat de son caractère, et qu'elle lui est nécessaire.

Un beau jour que le roi Victor-Amédée était à Évian, voilà madame de Warens qui quitte sa maison, sa famille, son mari détesté; qui traverse le lac, et qui vient se jeter aux pieds du roi en le suppliant de lui accorder sa protection. Qui fut surpris? Ce fut d'abord M. de Warens, mais bien encore plus Victor-Amédée, quand il vit cette jeune femme si belle et si humiliée devant lui. Le roi la reçut avec bonté, déclara qu'il la protégerait, et du même coup, pour être agréable à Dieu, au pape et à madame de Warens, résolut d'en faire une catholique. C'était une des manies de ce prince que vouloir, comme Louis XIV, gagner des âmes à Dieu; mais il s'y prenait plus doucement que l'amant de madame de Maintenon. Entre nous autres, Espagnols et philosophes, nous pouvons nous dire ces choses-là. Voilà donc madame de Warens fêtée à la cour de Turin; mais voilà aussi que tout le monde tombe d'accord que le roi en est amoureux, et que la conversion de la belle Suissesse est le moindre de ses soucis. Pour sauver sa réputation, ou peut-être la vertu de la néophyte, le roi démentit tous les bruits en envoyant Louise à Annecy. Ce fut un voyage triomphal : la future petite maman de notre ami fut escortée par un détache-

ment des gardes du roi, et fit son entrée à Annecy, où elle fut mise sous la direction et la surveillance spéciale de Gabriel de Bernex, évêque titulaire de Genève. Quelque temps après, madame de Warens prononça son abjuration au couvent de la Visitation. Elle avait alors vingt-deux ans. Victor-Amédée ne fit pas les choses à demi; il assura à la nouvelle convertie une pension de quinze cents livres du Piémont, ou deux mille francs à peu près, ce qui était une prodigalité dont ce bon prince ne donna pas souvent le spectacle.

A partir de ce moment, l'existence de madame de Warens paraît fixée, et cependant rien de si difficile à raconter que cette vie si simple en soi, et qui paraît devoir être désormais si peu fertile en grands changements ou en aventures.

Que faire, quand on a vingt-deux ans, qu'on est délivrée de son mari, qu'on est belle, vive, gaie, spirituelle, qu'on vient de se faire catholique d'assez bonne foi, et qu'on possède une rente honnête et la protection d'un roi et d'un évêque? Voilà ce que se demanda sans doute madame de Warens, et une sage réponse était difficile à se faire, surtout quand on a l'esprit aventureux de Louise-Éléonore.

Notez bien, en passant, mon cher Altuna, que je tiens de madame de Warens elle-même beaucoup des choses qui vont suivre.

—Eh quoi! me direz-vous, vous en êtes déjà aux confidences?

—Pas tout à fait, mon ami; mais madame de Warens est expansive: quand quelqu'un lui est sympathique, elle ne sait rien lui cacher, ou presque rien, si on l'interroge adroitement et en montrant que la curiosité vous guide moins que le sentiment. Pour peu que ce quelqu'un ait de connaissance du monde et des femmes, il devinera le reste, surtout si tout le monde lui vient en aide. Or, à Chambéry, tous ceux que j'ai interrogés sur madame de Warens m'en ont dit, en bien et en mal, dix fois plus qu'il n'était nécessaire; d'un autre côté, je me pique de m'y connaître. J'ai le bonheur d'être sympathique à cette femme excellente dont j'ai déjà reçu quelques confidences; je crois donc pouvoir reconstruire le roman de madame de Warens, à quelques erreurs près. Soyez certain que je réparerai ces erreurs à mesure que je découvrirai les vérités qu'elles remplacent.

A cette demande: que faire? madame de Warens se répondit: Eh bien! je serai le refuge des mal-

heureux, le médecin des pauvres, la consolatrice des affligés, et la meilleure herboriste d'Annecy. Je ne plaisante pas, mon ami, madame de Warens fut tout cela. Elle obéit ainsi à son cœur, à son esprit, et aux exhortations de l'évêque et des pures catholiques du diocèse. Je m'entends; mais, comme il est certain que vous ne m'entendez pas, je vais m'expliquer tout au long.

Madame de Warens a perdu sa mère dès sa naissance; c'est de ce premier malheur que viennent tous ceux qui devaient plus tard atteindre cette personne si digne d'être heureuse. Livrée dès l'enfance à la direction d'un père fantasque qui passait ses nuits à la recherche des secrets de l'alchimie, et ses journées à prendre des leçons de tous les médecins empiriques qui se présentaient chez lui, la jeune Louise eut une éducation des plus singulières. Les premières instructions qu'elle reçut lui furent données par sa gouvernante, « une bonne femme, dit-elle, qui faisait toutes mes volontés, qui me gâtait un peu, et qui m'apprit à faire la révérence et à lire couramment. » Son père la laissait entièrement libre, et ne prenait d'elle d'autre soin que de l'initier à la science des simples et à la confection des onguents. Les premières im-

pressions, comme vous savez, au lieu de s'effacer avec le temps, deviennent des penchants, quelquefois des passions. Aussi madame de Warens, lorsqu'elle se vit libre, maîtresse d'elle-même, et placée devant la terrible question : que faire? madame de Warens entendit dans son cœur se réveiller la passion paternelle de l'empirisme. Son cœur, qui est plein de charité, laissa cette passion se développer, s'agrandir et envahir tout son être. Fabriquer des baumes, piler des drogues, inventer des opiats, n'était-ce pas faire œuvre de charité chrétienne, puisque c'était aux pauvres et aux infirmes qu'étaient gratuitement destinés les travaux pharmaceutiques de la nouvelle convertie?

Est-il nécessaire d'ajouter que le bon M. de Bernex et les saintes femmes qui s'intéressaient à madame de Warens, ne firent que la fortifier dans cette résolution?

Notre héroïne était, à ce moment, installée dans la maison du fameux passage où, pour la première fois, la rencontra notre ami Jean-Jacques, lorsqu'il vint chez elle à la suite de son escapade de chez son patron, M. Ducommun, le graveur horloger. Cette maison était gaie, riante, éclairée par le soleil et embaumée par les fleurs des jardins

avoisinants. « Pourquoi madame de Warens a-t-elle quitté cette maison ? » fut l'une de mes premières questions en sortant de me mouiller les pieds dans le ruisseau du passage. On me l'a expliqué ; c'est une des nombreuses anecdotes qui prouvent l'esprit apte aux affaires de cette femme si aimable. Je vais vous dire tout de suite cette grande affaire.

Je vous ai laissé entendre que lors de son séjour à la cour de Turin, madame de Warens avait été légèrement calomniée, ainsi que le roi. Comme vous devez l'imaginer, le roi, c'est-à-dire madame de Warens, eut de zélés défenseurs ; mais les attaques furent vives, puisque le roi crut devoir éloigner sa protégée. Parmi les jaloux de la faveur de la jeune Vaudoise, on distingua au premier rang M. le comte de Saint-Laurent, intendant général, qui avait peut-être bien lancé à la belle des œillades inutiles. Toujours est-il qu'elle fut obligée à la fin de compter avec lui, et voici comment.

Au bout d'un an ou deux de pratiques dévotes, de fabrications charitables d'onguent et de tisanes pour les pauvres, madame de Warens sentit que son cœur n'était point rempli par tout cela. En ce temps-là, il y avait un M. de Tavel, gentilhomme, philosophe, de bonne figure, sans emploi, qui pas-

sait son temps à lui faire la cour et à lui donner des leçons de philosophie. L'élève du philosophe devint sa maîtresse, ce qui scandalisa quelques bonnes âmes. Je vous reparlerai bientôt de l'influence que ce M. de Tavel a eue sur toute la vie de la jolie madame de Warens.

Cette aventure fit du bruit; mais ce qui mit le comble au scandale, c'est qu'au bout d'un certain nombre de mois, il fut constaté que madame de Warens avait donné un successeur à M. de Tavel, et quel successeur! Jugez de l'explosion qui eut lieu dans la coterie catholique d'Annecy, quand on apprit que son nouvel amant était un jeune ministre, M. Perret!

Les choses, plus tard, allèrent encore en empirant, car madame de Warens se donna successivement plusieurs autres maîtres. M. le comte de Saint-Laurent ne voyait pas tout cela d'un bon œil; aussi lorsque Victor-Amédée addiqua en faveur de son fils Charles-Emmanuel, le comte se hâta-t-il de profiter de son influence à la nouvelle cour pour desservir madame de Warens et obtenir la suppression de sa rente. Celle-ci l'apprit, et elle résolut de dompter son ennemi. Savez-vous comment? C'est là qu'éclate la rare intelligence aux

affaires de cette femme, qui aurait fait de grandes choses dans un autre siècle ou dans un autre pays. Elle alla loger chez le comte de Saint-Laurent! c'est-à-dire qu'elle quitta Annecy pour venir louer à Chambéry cette affreuse maison dont je vous parle dans ma première lettre, laquelle maison appartient au comte et n'avait pu être louée depuis dix ans. Vous comprenez que le comte fut doublement enchanté; il espéra avec le temps gagner les bonnes grâce de sa locataire, et il avait sa maison louée à un bon prix! En conséquence, il fut le premier à veiller sur le maintien de la pension de madame de Warens, car la pension supprimée c'était la viduité de son immeuble. Et voilà pourquoi madame de Warens habite une maison si peu en harmonie avec sa beauté et son caractère.

Ce M. de Tavel, que je vous ai nommé un peu plus haut, eut une influence immense sur sa maîtresse. Quelques-uns prétendent que cette influence remonte au temps où madame de Warens habitait encore avec son mari. Je n'ai pu éclaircir ce fait jusqu'à présent; mais il est certain que c'est à lui qu'elle doit la plus grande partie de son imprévoyance, de sa facilité, ou plutôt de son manque de sens en amour, et ce caractère faussement phi-

losophique qui la met à chaque moment en contradiction avec ses croyances religieuses.

Ce M. de Tavel était un homme de bonne compagnie, disert, aimable, éloquent quelquefois. Il eut un assez long commerce d'amitié avec madame de Warens, puis il finit par lui persuader que le meilleur moyen de conserver ses amis était de se donner. Il lui prouva, je ne sais comment, que le commerce des sens était la chose du monde la plus indifférente aux yeux de la raison et de la religion, mais que c'était tout pour la plupart des hommes. Bref, il endoctrina si bien son élève, que non-seulement elle se donna à lui sans croire outrager son mari, qu'elle se livra à beaucoup d'autres sans croire que lui-même, de Tavel, pût le moindrement s'en préoccuper. Le sophiste fut puni par où il avait péché.

Maintenant voici le portrait de madame de Warens, que je vous ai promis, et que je vous entends me réclamer avec impatience; mais je sens que mes crayons sont brisés.

Avec ses quarante-cinq ans, car elle a quarante-cinq ans bien sonnés, madame de Warens ne paraît pas en avoir plus de trente-cinq. C'est un beau fruit à peine mûr. Elle est petite, un peu grasse,

mais cet embonpoint ne nuit pas à sa vivacité. Figurez-vous une mignonne tête de séraphin, avec des yeux bleus dont le regard est d'une douceur à désarmer un Attila, avec des cheveux cendrés qu'elle porte négligemment déroulés sur le cou, ce qui lui donne un air des plus piquants. Ajoutez à cela une bouche entr'ouverte, un nez qui bat des ailes comme s'il n'avait que quinze ans, un sein admirable, dont on peut deviner la beauté malgré le fichu qu'elle porte constamment, mais qu'elle oublie souvent de fermer, et des bras ronds et blancs qui ont des fossettes comme ceux de mademoiselle Thérèse. Madame de Warens a des mains comme une reine de France qui aurait de belles mains; son teint est blanc sans artifice, ses yeux brillent de gaieté et de malice comme les yeux d'une élève de Saint-Cyr, et sa petite personne, replète et blanche, trotte menu à travers ses appartements en accompagnant chacun de ses petits pas d'un joli mot ou d'un rire joyeux.

Malgré les inquiétudes de sa position, ses tracas domestiques, ses terreurs du lendemain, je n'ai jamais vu personne d'une humeur aussi constamment gaie. Quelquefois elle se souvient qu'elle a été protestante et qu'elle est devenue catholique; alors

elle fait de sérieux petits discours remplis d'onction et de morale sévère. Mais çà et là un mot plaisant se présente à sa bouche, et elle n'a pas le courage de le chasser. Souvent elle s'arrête court pour rêver à quelque idée qui lui passe par la tête; c'est le moment que choisissait ce sournois de Jean-Jacques pour lui baiser les mains, et je vous avoue que j'ai déjà été sournois de cette façon. C'est la femme la plus charmante et la plus incompréhensible que j'aie encore vue, bien qu'il ne manque pas à Madrid, à Venise, à Paris, de femmes charmantes et bizarres.

J'ai vu M. de Courtilles; il est revenu hier d'un petit voyage à Genève ou à Annecy. Je veux attendre à demain pour vous en parler. Nous avons projeté une partie aux Charmettes, madame de Warens et moi; elle veut me montrer les améliorations et les agrandissements qui s'y sont faits depuis le départ de *Petit*. Je vous raconterai bientôt mes impressions, et je vous parlerai de M. de Courtilles. Je ne sais si vous vous amuserez de mes lettres; moi je m'amuse beaucoup à les écrire, et je suis surtout rassuré sur leur conséquence, car je connais votre discrétion. Mais je crains que vous ne me trouviez diffus; je ne sais si je me sers bien

de cette belle langue française que je veux toujours écrire et parler depuis que j'ai lu M. de Voltaire et les tragédies de Corneille et de Racine. Ne vous moquez pas de moi, mon cher compatriote, car vous-même avez la passion du français.

Embrassez tous nos amis; pas un mot à Jean-Jacques, et laissez-moi aller me coucher pour rêver à mon aise aux étrangetés de cette femme étrange dont je suis l'hôte et peut-être l'amoureux.

DE CARRIO.

LETTRE TROISIÈME

Chambéry, mai 1746.

Je sens bien, mon ami, que vous devez vous moquer de mon engouement subit pour madame de Warens, mais que n'êtes-vous là! Vous comprendriez, ou plutôt vous partageriez, comme toujours, mon sentiment.

Nous sommes allés aux Charmettes... Ah! que je m'explique bien maintenant les larmes et les regrets de Rousseau! Louise avait alors dix ans de moins et elle n'était pas plus sage qu'à présent;

quelles douces joies ce petit Jean-Jacques a dû connaître dans le commerce intime de cette femme, encore si *femme* aujourd'hui !

Ce qu'il y a d'incompréhensible pour moi, c'est que madame de Warens a l'air de la femme la plus dédaigneuse des plaisirs, et qu'il s'exhale d'elle néanmoins comme un tourbillon d'amoureux désirs qui vous prennent au cœur. Explique qui pourra cette anomalie, et moquez-vous de moi à votre aise, mais j'avoue que, malgré ses quarante-cinq ans et malgré mes trente ans, j'ai été amoureux d'elle aujourd'hui toute la journée.

Les Charmettes sont une terre de M. de Conzié. Cette terre est à la porte de Chambéry, mais elle est retirée et solitaire comme si l'on était dans la sierra Novada.

Madame de Warens a loué, il y a une dizaine d'années, une maison appartenant à un M. Noirret, un petit hobereau qui était alors au service et qui maintenant est le voisin de sa fermière. Quand je dis fermière, je pourrais dire tout aussi bien châtelaine, vigneronne, ou jardinière-herboriste.

On arrive aux Charmettes par un délicieux sentier un peu sauvage, qui m'a rappelé certains sentiers de nos sierras. La maison de madame de

Warens est bâtie sur une espèce de terrasse située à mi-côte. La terrasse forme jardin, au-dessous est un verger, au-dessus, derrière la maison, est une belle vigne. On domine un petit vallon qui court du nord au sud, entre deux petites montagnes le plus joliment du monde peuplées de maisonnettes et de jardins. Au fond du vallon murmure et clapote un ruisseau qu'on devine à travers le feuillage des arbres qui l'ombragent. Une fontaine coule dans le verger; en face est un petit bois de châtaigniers; et au sommet de la montagne on trouve un grand pré quasi dans la neige. Nous avons parcouru tout cela ensemble, en causant et en devisant, par un beau soleil de mai et un ciel bleu sans nuages, comme je croyais qu'on n'en pouvait voir qu'en Italie.

—Tenez, me disait-elle, voilà mon jardin : comme vous le voyez, je n'y cultive pas seulement les plantes utiles, les plantes qui me servent pour mes teintures, mes baumes et mes élixirs, mais j'y entretiens à grands frais des roses de France, des violettes de Parme, des anémones des Alpes, des lis et des genêts de votre Espagne, des tulipes de Hollande, et toutes les belles fleurs qui nous viennent d'Italie. J'ai réussi à faire croître ici,

dans ce lieu sauvage, des orangers et des tamaris, des grenadiers et des myrtes.

—Ce sont vos yeux, madame, qui ont opéré ces miracles d'horticulture.

Je devenais bête, elle en rit beaucoup et moi aussi.

—Voici la vigne où *Petit* n'a jamais su vendanger deux grappes sans m'en manger une par distraction, me dit-elle en m'emmenant dans la vigne. Je l'ai arrachée par endroits, il y a cinq ans, et j'ai fait semer à la place des plantes alpestres qui n'ont jamais voulu y réussir. Mais elles ont pris dans le verger. Je n'ai jamais pu m'expliquer cela.

Puis nous allâmes à la fontaine, dans le verger, dans les prés, partout où elle avait à me faire voir des essais, des tentatives, des améliorations, des changements. Elle paraissait convaincue que *Petit* m'avait décrit tout cela minutieusement, et elle voulait que je reportasse à *Petit* les transformations opérées depuis son départ. Je ne manquerai pas de l'en informer.

Nous déjeunâmes dans la maison des Charmettes. Nous étions seuls, avec un vieux jardinier qui nous avait aidés à préparer les provisions apportées dans la voiture. Je me rappellerai tou-

jours cette matinée. Madame de Warens était gaie, folâtre, étourdie comme si elle n'avait eu que vingt ans; moi, je me sentais amoureux comme si j'étais sorti d'hier des mains de mon régent. Je le lui dis en prenant le café. Cette déclaration amena une discussion philosophique assez bizarre et qui vous peindra bien le caractère de cette aimable femme, qui n'a pas certes étudié la logique de MM. du Port-Royal.

Nous avions d'abord longuement causé de *Petit*, et à ce propos elle m'avait expliqué comment, pour l'arracher aux séductions de ses élèves, elle s'était décidée à amortir la fougue de ses sens en se donnant elle-même. Cette confession était assez étrange, mais ce qui ne le fut pas moins, c'est que je lui répondis avec feu :

—Ah! madame, que j'envie le sort de Jean-Jacques! Aujourd'hui je me sens transporté d'amour auprès de vous, comme il pouvait l'être auprès de ses dangereuses élèves; que je voudrais vous voir prévenir mes dangers comme vous avez prévenu les siens!

Elle éclata de rire sur cette belle phrase, puis sa gaieté apaisée, elle me répondit avec un grand sérieux :

—Vraiment, je n'ai agi comme j'ai fait avec *Petit* que parce que je me considérais comme responsable de son avenir, et que je voulais le préserver de passions imprudentes tout en me conservant son affection.

—Eh ! madame, dis-je en ayant l'air de badiner, que ne me présevez-vous de même ! et pourquoi ne conserveriez-vous pas aussi mon affection ? Je vous assure qu'elle ne vous manquerait jamais.

—Oh ! vous, c'est différent, dit-elle en hochant la tête. Je ne suis pas votre petite maman ; d'ailleurs votre cœur n'a pas besoin des préservatifs qui étaient si nécessaires à cette vacillante nature de Jean-Jacques. Vous êtes son frère aîné, et je sais avec quelle sagesse vous l'avez guidé à Venise.

—Hélas ! madame, devant vos beaux yeux, toute cette sagesse s'en est allée je ne sais où. Je ne vois en vous que la plus gracieuse des femmes et la plus digne d'être aimée ; je ne me sens plus qu'un cœur de seize ans qui brûle dévotement pour le premier objet qui l'a ravi.

—Oh ! arrêtons-nous là, répliqua-t-elle, dévotement est de trop. Vous me rappelez que Dieu a dit : « Aimez-vous les uns les autres, » mais qu'il n'a pas dit : « Donnez-vous les uns aux autres.

—Mais, madame, aimer, n'est-ce pas se donner?

—Hélas! répondit-elle en haussant les épaules, peut-être, quand on a vingt ans!

Et elle tomba dans une de ses rêveries habituelles. J'en profitai pour lui prendre les mains, ces belles mains qui ont conservé toutes leurs grâces enfantines, et je les couvris de baisers.

Cette petite conversation avait eu lieu sur un ton de demi-plaisanterie, ce qui est notre ton ordinaire depuis deux ou trois jours; mais ce qui suivit fut dit plus sérieusement.

Pendant que je lui baisais les mains, les yeux de madame de Warens s'étaient insensiblement mouillés de larmes; puis tout à coup elle retira ses mains et me dit :

—Ah! monsieur de Carrio, vous me traitez bien durement! J'en suis d'autant plus affligée que, d'après ce que *Petit* m'avait mandé de vous, je vous croyais un esprit sérieux et un cœur honnête.

Le reproche m'alla droit au cœur.

—Mais, madame, répondis-je, il me semble que c'est d'un cœur honnête et d'un esprit sérieux que d'oser avouer hautement ses sentiments, même quand ils peuvent blesser la personne pour laquelle

on donnerait tout sans hésiter, excepté le droit de lui dire qu'on l'aime

Ce n'était pas très-clair, mais madame de Warens comprit ce que je voulais dire. Elle me répondit :

—Il y a certains cas où dire à une personne qu'on l'aime, c'est lui dire qu'on n'a pour elle aucun respect, ni aucune considération.

C'était à mon tour de deviner ce qu'elle voulait dire : je devinai très-bien qu'elle entendait par là que je la traitais un peu trop en femme perdue, sans doute parce que je savais qu'elle avait été facile, non-seulement pour Jean-Jacques, mais pour bien d'autres depuis.

Je lui répondis avec vivacité :

—Lorsqu'un honnête homme dit sérieusement à une femme, comme je vous le dis en ce moment, madame, qu'il aime et qu'il donnerait tout au monde pour que l'on crût à son amour, il faut que cette femme, quel que soit son passé, ou sa croyance, où son âge, ou sa position, prenne garde de désespérer l'honnête homme par une défiance qu'on ne doit avoir qu'envers les chevaliers d'aventure. Se défier mal à propos d'un honnête homme, madame, c'est donner un soufflet à sa

propre loyauté. Ne pas croire à sa parole, c'est presque s'en avouer indigne. Il est toujours facile à une femme de cœur et d'esprit de se laisser aimer, et de croire qu'on l'aime. Cela ne l'engage à rien, sinon qu'à se croire digne d'être aimée. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'on vous aime, puisque vous êtes la femme du monde la plus digne de l'être? et pourquoi ne voulez-vous pas qu'on vous le dise, puisque vous devez être habituée à vous l'entendre dire?

Je débitai cette longue tirade avec feu; j'avais repris les mains de madame de Warens, et mes yeux ne quittaient pas les siens. Ses larmes s'étaient séchées, elle souriait, et elle me dit en riant :

—Vous voilà comme *Petit*, quand il me faisait un sermon sur la nécessité de régler nos dépenses et de compter avec nos revenus. Mais je crois qu'au fond vous n'êtes pas plus convaincu de ce que vous dites qu'il ne l'était da la nécessité de se restreindre. Allons voir les plants d'asperges que j'ai fait préparer.

Je vous ai promis le portrait de M. de Courtilles, le voici, mon ami, ainsi que son histoire. Vous parler de ce gredin, c'est encore vous parler d'elle; aussi ne vais-je pas me gêner pour être prolixe : je

voudrais pouvoir vous entretenir de lui, ou plutôt d'elle, pendant toute la nuit. Prenez donc ma description en patience, car elle sera longue si j'écoute tous les mouvements de mon cœur.

Un beau matin (Jean-Jacques était encore chez sa petite maman, mais il était atteint déjà de ses maladies imaginaires), on vit arriver chez madame de Warens, dans la foule des mendiants et des vagabonds, un jeune homme du pays de Vaud, c'est-à-dire un compatriote de madame de Warens. Ce jeune homme, c'était M. Vintzenried, fils d'un concierge du château de Chillon. Comme compatriote, madame de Warens le reçut encore mieux que tous les autres vagabonds qui affluaient chez elle. On le logea, on le nourrit, on s'occupa de lui trouver de l'emploi. Ce M. Vintzenried était garçon perruquier, il courait le monde, il avait entendu parler de l'hospitalité de madame de Warens, sa compatriote, et sa bonne étoile lui avait inspiré l'idée de mettre cette hospitalité à contribution.

Pendant qu'on s'occupait de lui, lui s'occupait de la maison. Pendant que *Petit* demeurait dans sa chambre, étudiant ses livres, cherchant un remède aux mauvaises affaires de sa protectrice,

de sa petite maman, ce garçon perruquier s'entremit dans les affaires du ménage. Il fendit du bois, il rentra les foins, il fit les courses, il gourmanda les domestiques, il reçut les visites et les expédia, il cria, il remua, il fit gros dos à ceux-ci, plat ventre à ceux-là, il remplit la maison de bruit et de mouvement, si bien que, lui absent, la maison ne paraissait plus qu'un désert. Dans ce même temps, notre ami *Petit* (car je m'habitue à appeler ainsi notre musicien Jean-Jacques Rousseau), notre ami s'en allait à Montpellier, espérant y trouver la guérison de je ne sais quoi. Quand il revint, il trouva M. Vintzenried établi à sa place, non-seulement comme l'ami, mais aussi comme l'amant de madame de Warens. Ce Vintzenried est un grand imbécile, un sot endimanché, une espèce d'animal tenant du singe, du perroquet, de l'âne et du bœuf. Quand il parle, il parle tantôt du gosier, tantôt du nez, tantôt du ventre, tantôt de la tête. C'est une espèce de baladin et de fat, qui raconte toute la journée ses exploits de perruquier. A l'entendre, il a couché avec il ne sait plus combien de duchesses, de marquises et de comtesses; on le poursuivait si vivement qu'il s'est vu réduit à quitter son état par dignité pour sa personne, et

par pitié des pauvres femmes mariées. Il n'est pas de jour où il ne trouve moyen de soupirer et de regretter tout haut sa jeunesse, sa liberté et ses belles aventures. Il me prend des rages de le jeter par les fenêtres quand je le vois. Où diable madame de Warens avait-elle l'esprit, le jour qu'elle a fait attention à ce grand fat, assez beau, d'ailleurs? Il est bête comme un paon, mais c'est une bêtise ornée qui sent l'esprit de province. Il paraît que la pauvre femme s'est laissé séduire par son jargon, par le bruit dont il remplissait la maison, par les services qu'il prétendait pouvoir rendre, par le récit peut-être de ses bonnes fortunes, car les femmes, même les femmes philosophes comme Louise, se laissent toujours prendre à ce verbiage des sots et des faquins. Toujours est-il que, pour s'attacher un personnage aussi nécessaire, qui devait rétablir l'ordre dans ses affaires domestiques, elle jugea indispensable de se donner à lui. La pauvre femme! elle alla jusqu'à proposer à Rousseau, à son retour de Montpellier, de partager avec ce Vintzenried ses faveurs et l'administration de ses affaires! Vous connaissez la délicatesse, la susceptibilité de notre ami? Il laissa la place au garçon perruquier, refusa de partager

quoique ce fût avec lui, même les précieuses faveurs de sa petite maman, se renferma dans sa chambre avec ses livres, et enfin un beau jour fatigué du bruit que faisait l'autre, malheureux de voir sa chère Louise se refroidir d'autant plus envers lui qu'elle s'engouait davantage du coiffeur, il quitta tout et vint à Lyon chez M. de Mably. Madame de Warens le laissa partir sans trop de regrets; elle ne lui pardonnait pas de n'avoir point voulu partager ses faveurs avec le nouveau favori. N'est-ce pas là quelque chose d'incompréhensible? Comprenez-vous cette femme, qui est réellement froide de sens, malgré les apparences, qui est dévote, un peu à sa manière il est vrai, mais qui veut se partager sans scrupule, sans remords, sans terreurs, entre deux hommes? Déjà elle l'avait fait sans que sa conscience lui adressât le moindre reproche. Quand Rousseau entra chez elle, elle avait pour serviteur un botaniste distingué, un paysan de Montru, nommé Claude Anet. Il était le maître et le serviteur tout à la fois, car d'après son système, pour se l'attacher plus étroitement, madame de Warens en avait fait son amant.

C'était un homme grave, dont le bon sens en imposait à sa maîtresse. Il l'avait servie longtemps

et lui avait toujours prouvé un attachement sans bornes et une fidélité inviolable. Elle le prévint du partage qu'elle voulait faire d'elle-même entre lui et Jean-Jacques. Non-seulement il y consentit, mais il donna à *Petit* des leçons que sa sagesse et son expérience rendaient utiles. On eut alors ce spectacle presque unique d'une femme appartenant ouvertement à deux amants amis. Claude Anet s'empoisonna un jour qu'il eut la conviction de n'être pas aimé. Lui seul avait véritablement aimé dans ce ménage à trois. Madame de Warens se donnait comme on donne sa bourse aux pauvres : par charité, par commisération, par une erreur de raisonnement, et non pas par une erreur des sens.

Quand il s'agit de renouveler ce ménage à trois avec Vintzenried, Rousseau n'en voulut pas entendre parler ; notre ami eut la pudeur, sinon de son amour, au moins de son attachement pour sa bienfaitrice. Le perruquier, qu'il essaya en vain d'endoctriner comme Claude Anet avait fait pour lui, resta donc maître absolu de la place. Depuis, il y a eu plus d'un rival heureux, mais il est demeuré toujours le seigneur en titre. N'est-ce pas extraordinaire, que cet abandon d'une femme,

amené par les mêmes motifs de religion et de philosophie qui font qu'ordinairement les femmes se conservent immaculées, ou ne se donnent qu'à un seul? Je me perds dans ce dédale, mais je me jure qu'elle sera à moi aussi, par charité si je ne l'ai par amour!

Je vous entends, mon ami, traiter ma folie comme il convient qu'elle le soit. Vous avez raison, mais avouez aussi qu'il serait niais à moi de désirer inutilement une femme qui se donne si facilement, et par des motifs si peu ordinaires, à tant de gens qui sont indignes d'elle.

Je reviens au Vintzenried. Une fois maître tout seul de l'esprit de sa maîtresse, il changea peu à peu le train de la maison. Il eut un cheval, puis une voiture, puis une livrée; il entraîna madame de Warens dans mille spéculations absurdes, insensées, ruineuses. Mais c'est là le malheur! le plus grand malheur de cette pauvre femme, c'est d'avoir le génie des affaires sans avoir la fortune, ni la position qui seraient indispensables pour soutenir les efforts, les avances, les frais de la mise en exploitation de ses idées. Cette femme est née pour gouverner tout le monde, hormis elle-même. Son esprit est agité, remuant, mobile; jamais je ne

l'ai vue se préoccuper des petites intrigues ordinaires aux femmes, et vous avouerez que connaître une femme depuis quatre ou cinq jours sans lui avoir entendu parler de modes, de galanteries ou des défauts de ses amies, vous avouerez, mon sage Altuna, que c'est là une espèce de miracle.

Le Vintzenried, mécontent de son nom, fier d'être à la tête d'une maison et l'amant d'une femme honorée d'une pension de la cour, a changé son nom vaudois pour le nom noble et joli de M. de Courtilles. On en a ri d'abord à Chambéry, on en rit encore quelquefois, mais on y est habitué. On parle de lui donner une femme et une dot à Maurienne; il quittera la maison de sa bienfaitrice comme il y est entré, en aventurier.

Il a été question plus d'une fois, à Turin, de supprimer la pension de madame de Warens; mais le comte de Saint-Laurent a toujours efficacement protégé sa locataire. Cependant les affaires de la pauvre femme vont de mal en pis; la rente est toujours aux trois quarts mangée d'avance, et je crois qu'on va quitter bientôt les Charmettes, dont on ne peut plus payer le loyer et qui ne rapportent que des frais d'exploitation.

Bonsoir, mon cher ami, il est tard; je viens

d'entendre un petit concert charmant où il y avait une assez jolie société, composée surtout d'originaux. Demain je vous conterai tout cela; je dors la plume à la main, et il me reste à peine la force de vous envoyer mes meilleurs souhaits.

Je n'ai pas oublié Bonnefond; son affaire ira bien.

De Carrio.

LETTRE QUATRIÈME

Chambéry, mai 1746.

Voilà deux jours que je ne vous ai écrit, et demain je pars pour Venise. Hélas! mon ami, je voudrais retarder ce départ, et je voudrais n'être jamais allé aux Charmettes! ou plutôt que ne puis-je y passer ma vie!

« Vous êtes donc fou, ou heureux dans vos amours? » allez-vous me demander. Ni l'un ni l'autre, cher Altuna, et je ne sais de quoi je dois plus me plaindre, ou de n'être pas fou, ou de n'être pas heureux. Écoutez plutôt le récit des événements de ces deux jours passés. Mais je

vous ai promis un concert, il faut d'abord vous le donner.

Il y a une dizaine d'années, madame de Warens avait de la voix et chantait bien en s'accompagnant au clavecin. Aujourd'hui la voix est un peu perdue; mais le talent de la musicienne a grandi. Par amour pour *Petit*, l'inventeur actuel de la musique chiffrée, on organisa chez elle, il y a dix ans, un petit concert chaque soir. *Petit* n'avait encore rien inventé, et sa passion pour la musique était plus grande que sa science; mais les petits concerts n'en étaient pas moins charmants. Depuis, on a dû les réduire à deux par semaine; les pauvres concertants se font vieux, la plupart suivent la fortune de madame de Warens, laquelle, comme je vous l'ai dit, ne va plus qu'en décroissant. Mais malgré leur vieillesse, leur misère, leur isolement dans le monde de Chambéry, tous les membres de cette petite société sont animés de cette gaieté, de cette bonne humeur invincible, de cette sérénité des cœurs honnêtes, dont madame de Warens leur donne l'exemple depuis tant d'années. Qu'il y a loin, mon ami, de ce petit cercle d'inoffensifs musiciens amateurs à ces pompeuses réunions qui font tant de bruit à Paris, et où l'on se trouve si isolé!

Ici, au bout de dix minutes d'entretien, on se sent l'ami de toutes ces bonnes gens, et ce qu'il y a de plus doux, on s'en sent aimé.

Hier, j'ai assisté pour la deuxième fois à cette petite réunion; je connais maintenant sur le doigt tous ceux qui font partie de ces concerts, que les profanes de Chambéry accablent de brocards, et je puis vous en parler avec quelque connaissance. Rien de plus facile à pénétrer du premier coup que ces aimables caractères, qui ne sont que bonhomie, naïveté et sensibilité.

Je remarquai d'abord une petite flûte qui est bien la plus amusante figure de tout le cercle. Cette petite flûte se nomme M. le juge-mage Simon. Il y a bien douze ans qu'elle vient invariablement faire sa partie dans le concert institué par notre ami Rousseau.

M. Simon est un homme de trois pieds trois pouces, avec une tête de Goliath. Ce qu'il y a de plus plaisant en lui, c'est qu'il possède deux voix : la voix de sa tête, qui est grosse, et la voix de sa poitrine, qui est taillée sur le modèle des marionnettes de la foire. Quand M. le juge-mage vous dit bonjour, vous entendez une voix de tonnerre qui vous trouble; mais s'il entame une conversation un

peu animée, vous êtes tout ahuri d'entendre l'une après l'autre, et quelquefois ensemble, la voix d'un Stentor et la voix d'un pantin. Quand il s'échauffe par trop, la voix de pantin seule continue de crier en fausset, ce qui forme le contraste le plus risible avec ses gros yeux et ses grosses bajoues. On a toujours envie de le démonter pour voir comment sont fabriqués les deux instruments dont il joue. Au reste, galant, chevaleresque avec les dames, beau parleur, la bouche toujours pleine de petits vers à Chloris, M. le juge-mage est le joujou favori du beau sexe. On prétend qu'il réussit toujours auprès des femmes; mais on se dit tout bas que la plus grande faveur qu'il recherche est de baiser le genou de ses déesses.

J'ai retrouvé ici le père Caton, que nous avons entrevu à Paris, chez le marquis d'Antremont, quand il était ambassadeur de Sardaigne. C'était le temps où nous commencions la diplomatie. Vous vous rappelez ce grand cordelier, dont les beaux cheveux noirs faisaient si galamment le crochet sur les tempes? Hélas! le beau bachelier de Sorbonne est bien changé. Il est venu ici; c'était, si vous vous en souvenez, un galant homme, aimable, parlant bien, se tenant comme un vrai gentilhomme,

cultivant de préférence tous ces petits talents qui rendent un homme, même un moine, aimable dans le monde. Il a fait d'abord rapidement son chemin à Chambéry. Bien reçu à l'évêché, chez madame de Warens et chez deux ou trois personnes d'esprit et de distinction, il fut nommé définiteur de sa province; mais toute la gent crasseuse des moines ne lui pardonna jamais ni ses succès, ni sa belle tenue, ni ses talents, qui étaient pour eux de vivants reproches de leur ignorance et de leur crapule. Les chefs de l'ordre eux-mêmes furent jaloux de lui; on l'a persécuté, on lui a retiré son titre, on le tracasse sur ses goûts et ses fréquentations mondaines. Bref, le beau père Caton m'a paru vieilli, grisonnant, amaigri, le spectre de ce fringant cordelier qui débitait si galamment ses sonnets et ses épigrammes. Cependant quand il vient souper chez madame de Warens, car il y soupe tous les soirs de concert, il retrouve encore sa gaieté, sa malice, sa vivacité, son bel entrain d'autrefois. Vous savez qu'il joue du clavecin comme Rameau.

Parmi les autres concertants, je citerai en première ligne un vieux maître à danser, qu'on appelle M. Roche, et son fils, qui jouent tous deux du

violon. Le maître à danser me rappelle toujours la figure étonnée et prétentieuse de M. Jourdain. Il parle par paraboles et par aphorismes; il a un luxe inouï de comparaisons prises à l'art du danseur et à l'art du musicien; il vous dit sans sourciller: « Cette dame a la physionomie austère du menuet, mais ses yeux lancent des si bémols qui disent bien des choses;—il n'y a pire eau que celle qui dort!—le ton d'une physionomie ne peut être connu si on n'a pas la clef de la personne; » — et mille autres balivernes de cette force.

Son fils est musicien à la chapelle de l'évêque; il deviendra maître de chapelle, mais il n'ira jamais au delà des portes de l'évêché. Son père l'a rendu idiot. On dirait qu'il va danser quand il prend son violon, et qu'il va faire un sermon quand il s'assoit au clavecin; mais il a une belle voix, et possède l'art de parler peu et de chanter souvent. Tout le monde, et lui tout le premier, y gagne beaucoup.

Il y a ensuite l'abbé Palais, un brave homme d'abbé qui rit comme un taureau, qui boit comme chantre à jeun, toujours gai, servant souvent de plastron, ne se fâchant jamais, ayant quelquefois de fines répliques, et qui se jetterait au feu pour

le père Caton, dont il est le plus intime confident.

Je passe sous silence deux jeunes violoncellistes, dont l'un est un fils de famille, et l'autre un employé de je ne sais plus quelle administration. Il faut la prudence et l'autorité de madame de Warens pour les faire jouer juste ensemble, car ils se détestent cordialement, tous deux ont des vues sur Louise, et ils ont à peine à eux deux l'âge de leur Hélène. Du reste, bons enfants, vifs, alertes, gais, railleurs, sachant la bonne compagnie, et finissant par rire les premiers de leurs bouderies, de leurs rébellions, ou de leurs querelles.

Il est inutile, mon ami, de vous dire que, les jours de concert, madame de Warens est souvent la seule femme qui soit dans son salon. Merceret, qui est encore un joli brin de fille de trente-huit ans, et la vieille servante qui m'a introduit dans la salle des conférences, viennent quelquefois montrer le bout de leurs oreilles. Elles ont une manière d'applaudir qui excite invariablement l'hilarité générale. Aussi, quand la conversation tourne par hasard à la mélancolie, ce qui arrive quand on parle du

temps passé ou des dettes présentes, madame de Warens se lève, va au clavecin et dit au père Caton :

« Chantons un duo pour faire venir les grimaces « de Merceret et la moue de Perrine. »

On chante le duo : le père Caton et madame de Warens chantent ensemble comme deux séraphins, dont la voix serait un peu fatiguée. Bientôt on voit la porte du salon s'ouvrir : Merceret arrive sur la pointe des pieds, en roulant ses yeux et en se pinçant les lèvres pour ne pas crier d'admiration; Perrine la suit, allongeant les lèvres comme un vieux renard qui flaire un fromage. Quand le duo des deux musiciens finit, commence alors un autre duo entre les deux servantes. Merceret trépigne et crie avec des sanglots : ah ! madame!... ah ! monsieur le définiteur!...(Elle appelle toujours ainsi le père Caton, pour le flatter.) De son côté Perrine larmoie et grogne en basse-contre : ah! monsieur!... ah ! madame! On éclate de rire , et la gaieté renaît dans le petit cercle, troublé un moment auparavant par les plus sérieuses causes de tristesse. Les deux servantes se consolent de l'effet qu'elles produisent, et auquel elles sont habituées, en buvant une tasse de café que leur verse madame

de Warens en les gourmandant doucement sur leur indiscrétion.

Je suis sûr, mon cher Altuna, que vous souriez à la description de ce petit intérieur, si calme, si doux, si sage, mais je vous entends me demander ce que fait pendant les concerts M. de Courtilles, le maître occulte de la maison. Mon Dieu! M. de Courtilles n'oublie pas toujours de paraître au salon pendant ces soirées-là. Le plus souvent, il s'occupe au laboratoire à manipuler quelques drogues. Il ne dédaigne pas de scier du bois. Qnand il s'arme de sa scie, on dirait, à voir son geste fier et assuré, Jupiter Tonnant s'armant de ses foudres. Le bois est rare et cher ici. On coupe pour lui complaire de pauvres arbres qui voudraient pousser plus haut et plus bas. On a touché au petit bois de châtaigniers, un vrai sacrilége, je suis convaincu qu'il fera abattre les platanes pour se donner le plaisir de les scier. Après le sciage, sa plus grande passion est de fabriquer des pommades; en cela je reconnais l'ancien perruquier; mais, pour Dieu, dites-moi où il a pris sa manie de scier du bois!

On se lève ici de bonne heure; aussitôt après le lever, madame de Warens se rend à son labora-

toire : c'est une petite pièce attenante à sa chambre à coucher ; on en ferait, à Paris, un cabinet de toilette ou une chambre d'enfant. Louise n'ayant pas d'enfant, et ne donnant aux soins de la toilette qu'une légère attention, elle a fait de cette pièce la plus importante, après le salon, des chambres de sa maison. Là sont des fourneaux, des cornues, des alambics, des monceaux d'herbes sèches et vertes, des files de sacs étiquetés où sont renfermées mille précieuses graines. Là se trouve une armée de petites fioles, de pots à pommades et à confitures, de bouteilles à liqueurs fines et de topettes à sirops. C'est toute une pharmacie, toute une boutique de parfumerie, d'épicerie, de droguerie et de liqueurs.

Après avoir passé quelques heures dans ces chères occupations de distillerie et d'alchimie, à chercher des panacées, des baumes, des teintures, des cérats, des opiats, que sais-je ? peut-être la panacée universelle ! madame de Warens se rend à la salle basse, où l'attendent chaque jour sept ou huit personnes. Là, c'est une abondante distribution, sinon d'argent, de médicaments, de conseils et de consolations. Là viennent aussi les gens à secrets, les inventeurs de remèdes héroïques, les

guérisseurs de la rage, de la goutte, de la lèpre, de toutes les maladies réputées incurables. Ce ne sont pas ceux-là qui puisent le moins dans la bourse de la pauvre femme. Il vient aussi des inventeurs de machines pour labourer, pour semer, herser, faucher, faner; des possesseurs de recettes pour avoir du blé en semant de l'ivraie, de l'œillette en semant du chènevis, ou des carottes en semant des navets. Tout le monde connaît madame de Warens pour la plus entreprenante et la plus crédule des femmes; on sait ses visées en médecine, en agriculture, en commerce même, et tous les bons larrons qui trouvent une idée ayant quelque apparence de nouveauté et d'exploitation productive, se hâtent de venir l'escroquer et lui soutirer le meilleur et plus clair de son bien, c'est-à-dire de sa pauvre pension qui n'en peut mais.

La chère dame est persuadée que l'on n'est au monde que pour faire le bien, et comme le bien ne peut se faire grandement sans fortune, elle en conclut que la recherche industrieuse d'une fortune honnêtement gagnée est le premier des devoirs qu'on ait à remplir.

Il faut dire encore que ce n'est pas seulement le raisonnement qui la pousse à cette recherche infa-

tigable, mais bien aussi le tempérament et la nécessité. — La nécessité d'abord, car elle aime à donner, elle donne sans compter, et comme ses moyens sont des plus minces, elle est sans cesse endettée. Ces dettes sont le plus grand tourment de son cœur; elle vendrait son corps au diable, si elle pouvait ainsi payer ses dettes et ne pas perdre son âme. Son tempérament enfin l'a jetée au plus profond de ses combinaisons de fortune, car elle est sensuelle et ne veut pas l'être. Elle n'est ni vaine, ni sotte, ni curieuse, ni coquette, ni envieuse comme la plupart des femmes. Ce ne sont pas les plaisirs des sens qu'elle recherche, pas plus qu'elle n'attache d'importance à la toilette, à la beauté, au luxe. Toutes les petites choses pour lesquelles vivent nos Parisiennes lui sont à peine connues de nom. Elle se soucie bien d'être plus parée que son amie! ou mieux logée que cette autre, ou d'écraser par son équipage doré la carriole d'osier de celle-ci, ou de donner des bals qui fassent mourir d'envie celle-là! madame de Warens est un homme au-dessus de toutes ces petitesses. Elle veut être riche pour payer ses dettes, pour faire des heureux en donnant tout. Elle court après la richesse, parce que son esprit actif, entreprenant,

veut des entreprises à diriger, des affaires et de grandes affaires à gouverner. Si elle avait eu un grain de coquetterie, ou d'ambition, elle serait devenue la maîtresse de Victor-Amédée et elle aurait gouverné le Piémont ! C'est une Catherine qui a la sensibilité d'un ange, l'imprévoyance d'un enfant, et qui a trop de dédain pour les vanités du monde. Aussi restera-t-elle toujours la pauvre madame de Warens, et mourra-t-elle misérable à force d'illogisme, d'imprévoyance, de candeur, de rêveries creuses et de volontés mal dirigées.

Je reviens à l'emploi de sa journée. Après la séance de la salle basse, vient le déjeuner, qui dure une bonne heure, à cause de cette difficulté qu'elle a de se mettre à manger, dont je vous ai déjà entretenu. Puis elle retourne à son laboratoire et reste bravement au feu jusqu'à l'heure du dîner. Après le dîner, elle brode, fait de la tapisserie, s'occupe des affaires du ménage, lit ou se met à son clavecin. Puis viennent les visites du soir, le souper, et le concert quand c'est jour de concert. Vers onze heures du soir elle rentre dans sa chambre, s'entretient avec de Courtilles, ou avec quelques amis, comme le père Caton, le père Hémet, jésuite,

qui est son confesseur, ou M. Salomon, son médecin. Elle discute théologie avec les premiers, ou du système cartésien avec le dernier. Elle se couche rarement avant une heure ou deux, et elle se lève à l'heure où nos petites maîtresses parisiennes reviennent des bals de l'Opéra. Si cette femme avait eu, pour la diriger, un esprit bien trempé, avec une pareille activité et l'intelligence qu'elle dépense en menue monnaie, n'est-il pas évident qu'elle eût fait de grandes choses?

2 heures du matin.

Mon cher Altuna, je sors de la chambre de madame de Warens; je me suis assez longuement complu à vous dire le caractère et les habitudes de cette femme, si peu semblable aux autres femmes, mais je m'aperçois en relisant ma lettre que je n'ai pas réussi à vous la présenter telle qu'elle est. Je viens de passer quatre heures auprès d'elle. C'est là troisième fois que cela m'arrive. Nous causons de tout avec la franchise de deux hommes qui veulent apprendre à se connaître. Nous avons discuté les mérites de Puffendorf; nous avons critiqué Saint-Évremond, qu'elle aime beaucoup, et Bayle qui est

son prophète. Nous avons loué la *Henriade* et chicané sur Descartes. Elle cause de ces matières sans emphase, sans pédanterie, et toujours avec ce petit ton d'amicale gaieté qui donne à sa conversation un charme des plus vifs. Puis, je ne sais comment, je l'ai entreprise sur ses illogismes : j'ai placé sa vie de philosophe en regard de sa vie de catholique fervente. Il est impossible de vous répéter les choses incroyables qu'elle m'a dites, pour m'expliquer pourquoi elle allait à la messe le dimanche, sans croire que ce soit un mal de n'y pas aller; pourquoi elle se confessait sans avoir la résolution de changer sa vie. Elle en est venue à m'expliquer comment pour elle l'amour n'existait pas, et pourquoi elle croyait quelquefois utile de jouer à l'amour. J'en suis encore atterré.

Comme elle était vêtue pour l'amour de Dieu, c'est-à-dire d'une cornette posée un peu de travers et d'une robe de nuit légèrement entr'ouverte, comme elle était plus fraîche, plus féminine, plus provocante que jamais, je suis tombé à ses genoux :

—Louise, lui ai-je dit en lui prenant les mains, et en les baisant jusqu'au milieu des bras, je vous en conjure, faites semblant de m'aimer, ne fût-ce que ce soir!

Elle parut très-troublée de mon action.

—Non, dit-elle en me repoussant avec force, je ne veux pas d'un amour sans lendemain.

—Mais demain, m'écriais-je en reprenant ses mains, je vous aimerai plus encore qu'aujourd'hui.

J'ajoutai mille tendres propos qu'elle n'écouta pas.

—Je vous en prie, me disait-elle, cessez ce jeu qui ne convient pas à l'ami de Jean-Jacques.

Je persistai, elle fut inexorable; je viens de rentrer chez moi tout désorienté. Cette femme, qui paraît si facile, a des moments de vertu qui feraient rougir une Lucrèce. Je me perds en réflexions, et ne puis plus tenir la plume.

J'ai baisé son cou et ses cheveux; ah! comme elle sent bon! mais j'ai respiré du feu, je brûle et je suis ivre.

De Carrio.

LETTRE CINQUIÈME

Si vous voulez, mon cher Altuna, connaître *son* orthographe, lisez ce petit billet que Merceret me remit ce matin, à mon réveil.

« Il vous est bien aizé de badiner, mon cher
« Baron parce que Dieu mercy il ne vous manque
« de rien. Pour moi je ne dézire que d'être déba-
« rassée de toutes sorte d'affaire pour emploier
« uniquement le peu de temps quy me reste à
« vivre à louvrage de mon salut. Soyez en je vous
« prie bien persuadé, et je vous demende avec
« une part dans vos bonnes prieres pour que Dieu,
« veullies macorder la grâce de persévérer dans
« les bonnes résolutions que j'ay prises. Je vous
« prie de me garder un bon souvenir. Je dézire
« ardentment de pouvoir mériter votre amitié que
« je cultiveray toute ma vie, vous prient de vou-
« loir conter sur moy dans tout ce quy sera en
« mon pouvoir. Prenez l'esprit et laissez la
« femme.

« Je vous attens aux Charmettes, venez avec
« Merceret. Je prie Dieu pour votre guérison, si
« votre maladie d'hier nétoit pas finte......

« *La Barone de Warens de la Tour.* »

Le cachet armorié de la famille de la Tour de Peilz revêtait l'enveloppe de ce billet. C'est, comme je l'ai appris depuis, le cachet des lettres sérieuses:

d'*azur à la tour d'or, accompagnée de trois étoiles à cinq rais du même.*

Je me hâtai de suivre Merceret. Je voulus faire causer un peu la bonne servante ; mais elle se tenait sur ses gardes, et je n'en tirai que quelques courtes réponses. Je trouvai Louise sur la terrasse. Je ne vous referai pas, mon ami, la description des Charmettes ; je pense que vous les connaissez maintenant presque aussi bien que moi. Mais je voudrais vous dire tout ce que j'ai éprouvé dans cette journée. Nous avons parcouru ensemble la vigne en fleur, nous nous sommes arrêtés à la petite fontaine du verger. Nous avions cueilli des fraises en jouant comme deux écoliers, et nous les avons mangées au bord de la fontaine. Mais dans nos jeux, pendant le goûter et pendant le déjeuner, Merceret, comme une sage confidente, ne nous a pas quittés d'une seconde. Nous avons eu la plus belle journée de mai qui se pût voir. Jamais Louise ne m'avait paru aussi adorable. Elle était vêtue d'une robe de mousseline blanche à raies lilas, un peu décolletée ; ses beaux cheveux cendrés n'avaient pour coiffure qu'une petite fontange. Elle se garantissait du soleil avec un parasol d'étoffe de Perse, qui envoyait sur sa figure de

jolis petits tons roses s'alliant à ravir avec son teint blanc et ses yeux bleus pleins de flamme. J'étais dans le ravissement. Jamais je ne l'avais vue si gaie, si folle, si rieuse, si enfant. Nous dîmes et nous fîmes mille folies innocentes; mais je n'osai pas reparler d'amour. La présence de Merceret, qui riait et qui jasait à belles dents, m'importunait et me retirait toute audace. D'ailleurs je sentis que si je reprenais ma conversation de la nuit précédente, toute cette belle gaieté, cet abandon, ces rires, ces mutineries, tout cela serait perdu pour moi. Je remis la poursuite amoureuse au soir, et je me contentai d'être heureux comme un écolier en vacances pendant toute la journée.

Mais aussitôt que nous fûmes rentrés à Chambéry, madame de Warens se renferma dans son laboratoire avec une provision d'herbes que nous avions cueillies ensemble. Je lui fis demander un entretien, elle refusa; je lui écrivis une lettre des plus éloquentes, et j'allai moi-même la glisser sous la porte du laboratoire.

Deux heures après, Merceret est entrée dans ma chambre, m'a fait une profonde révérence, et m'a remis une lettre. Je l'ai regardée avec étonnement, et j'ai vu « qu'elle tenait son sérieux à

deux mains, » comme disent les bourgeoises de Paris. J'ai voulu lui parler, mais la rusée commère m'a refait une révérence plus profonde encore que la première; puis elle a pris la porte et elle s'est enfuie en courant. Je l'ai entendue rire dans l'escalier. J'ai bien tourné et retourné la lettre avant de l'ouvrir. Le cachet a été changé; au lieu des armoiries de sa maison, Louise a fermé cette lettre avec un cachet représentant un petit amour le doigt sur la bouche. Autour je lis : *muto non sieco,* muet, mais toujours tendre.

Voici ce qu'elle répond à ma déclaration écrite :

« Monsieur,

« Je prends la résolution de vous envoier un « embasadeur qui vous expliquera tout ce que « jay à vous dire. Ma plume n'est pas du tout « féminine et ne sait pas jouer sur les sentimants. « Ne riés pas de ma vertu : quand on n'a plus la « vraye, on s'en faist une à sa mode et on y tient « comme à l'autre. Je vous suis atachée pour le « reste de ma vie et vous en verrez des preuves, « lorsque mon embasadeur aura lhoneur de vous « faire sa reverance. Prenez un moment de pa-

« tience, je vous prie, et conservez-moy votre « chère *amitié*, ne doutez jamais de la sincerité de « la miene, et veuillez bien me croire avec un « entier dévouement,

« Votre amie,

« La Barone de Warens de La Tour. »

Dans deux heures je prends la poste pour Venise. J'admire l'orthographe de Louise; mais vous, mon sage ami, vous admirez sa sagesse. Je couperais bien les oreilles à M. de Courtilles! Je ne vous écrirai plus que de là-bas, quand la mer m'aura fait oublier la montagne. Soyez heureux et amoureux à Paris. Pas un mot à Rousseau! *Muto non sieco.*

Adieu. Plaignez et enviez votre ami, vous qui ne connaissez pas la dame.

De Carrio.

Ainsi est peinte madame de Warens par un autre amoureux. Mais devons-nous ajouter foi au manuscrit de M. de Carrio, lequel, il me semble,

avait un peu trop lu les *Confessions?* C'est peut-être tout simplement le portrait de madame de Warens vu par l'imagination d'un curieux qui prend un masque pour écrire. Je m'en lave les mains : entre la vérité prise sur le vif ou la vérité étudiée par l'histoire ou la tradition, il n'y a pas plus loin que d'un tableau de Leys à un tableau de Cranach. Voilà pourquoi j'ai imprimé ces lettres.

VII

LA PROPRIÉTÉ DES CHARMETTES

Pour l'histoire intime de l'art et de la littérature, on n'a pas assez consulté les archives notariales. Les romanciers eux-mêmes ne se doutent pas des trésors ensevelis dans les feuilles de papier timbré. Que de traits de lumière ! que d'échappées! que d'horizons vers le passé ! La vie privée est là. Les murailles qui la protégeaient tombent devant vous. Le secret des affaires, qui est souvent le secret du cœur, a brisé son cachet. Le notaire à qui l'on confessait sa maison, comme un prêtre son cœur, n'a rien dévoilé pendant qu'il vivait. Mais tous ces parchemins vieillis appartiennent à l'histoire après deux ou trois générations.

N'est-il pas curieux aujourd'hui d'entrer dans l'étude d'un notaire de Chambéry pour y rechercher Jean-Jacques et madame de Warens? Nous allons les trouver, non pas dans un contrat de mariage, — ce qui eût peut-être fait leur bonheur, mais ce qui eût privé la France d'un homme de génie, — nous allons les trouver dans le bail des Charmettes.

Madame de Warens comme fermière, Jean-Jacques comme témoin.

Je m'imaginais que les Charmettes avaient appartenu à madame de Warens, qui n'en a jamais été que la fermière ; bien mieux, comme vous allez voir en lisant le bail, les bêtes : bœufs, vaches, porcs, chèvres et jusqu'aux poules, toute la république de la basse-cour, étaient à M. Noerey.

Mais ce qui était bien la propriété de Jean-Jacques et de madame de Warens, c'étaient les abeilles et les pigeons, c'était l'admirable paysage qui se déployait en mille tableaux variés sous les fenêtres des Charmettes ; c'étaient ces merveilleux levers du soleil que le futur philosophe, poëte sans le savoir, voyait du haut des vignes ; c'étaient les moissons d'or et les vendanges de pourpre qui mûrissaient sous leur travail; c'était tout d'ailleurs,

puisque moyennant 220 livres, ils étaient maîtres absolus dans toute l'étendue de leur royaume, trois fois grand comme celui de Platon à Colonne.

Voici le bail passé par noble Claude Noerey à dame Louise-Éléonore De la Tour, baronne de Warens :

« L'an mil sept cent trente huit et le sixième
« jour du mois de juillet à Chambéry dans la mai-
« son du seigneur comte de St Laurent où habite
« dame Françoise Louise Eléonore de Latour, ba-
« ronne de Warens, par devant moy notaire col-
« légié soussigné et en présence des témoins sous-
« nommés s'est étably et constitué noble Claude
« François fils de feu noble Célius Noerey capitaine
« grenadier dans le régiment de Tharantaise natif
« et habitant de cette ville lequel de gré pour luy
« et les siens a ascensé ainsy que par le présent il
« ascense à laditte dame Françoise Louise Eléonore
« de Latour baronne de Warens native de Vevay
« habitante en la présente ville cy présente et
« acceptante, les biens appartenant audit noble
« Claude François Noerey situés aux Charmettes
« et à Montagnole consistant en maison, granges,
« prés, verger, terres, vignes et généralement en

« quoy qu'ils consistent et puissent consister sans
« s'y rien réserver et tels que les a tenu cy devant
« Me Pierre Renaud procureur au sénat par contrat
« d'ascensement du huict may mil sept cent trente
« sept reçu par Me Falquet notaire, dont les confins
« sont icy tenus pour exprimés et c'est pendant le
« terme de neuf années neuf prises entières perceüs
« et recüeillies à commencer par prise de la pré-
« sente année qui a été remise toute entière à
« laditte dame, et à finir au dernier juin de l'année
« révolue du dit ascensement sous la cense annuelle
« de deux cent vingt livres, payables aux festes de
« Noël de chaque année dont le premier paye-
« ment commencera aux festes de Noël prochaines
« et ainsy à continuer d'année en année pendant la
« durée du présent, ledit ascensement passé sous
« les conditions cy après, sçavoir qu'il sera pris
« acte d'état de la maison et autres batiments en
« dépendant, après quoy sera tenue laditte dame
« d'entretenir lesdits batiments en bon père de fa-
« mille, d'avoir soin de faire cultiver lesdits biens
« aussy en bon père de famille sans y laisser intro-
« duire aucune servitude, que laditte dame payera
« les servis desdits biens au seigneur des fiefs de qui
« les biens dépendent, et en rapportera quittance

« audit sieur ascensateur à la fin de chaque année;
« étant convenu en outre que si pendant la durée
« du présent lesdits biens ou quelqu'uns d'iceux
« dépendant dudit ascensement viennent à être mis
« à la taille ensuite de la péréquation générale, les-
« dites tailles seront à la charge dudit sieur ascen-
« sateur, ayant aussy été convenu que si laditte
« dame de Warens fait quelques réparations et
« améliorations dans lesdits biens elles resteront
« acquises audit sieur ascensateur. Sera tenue la-
« ditte dame de Warens de rendre à la fin du pré-
« sent la somme de cent septante quatre livres onze
« sols huict deniers pour le chadal de deux bœufs
« et des vaches qui lui ont été remis par ledit
« Me Renaud, outre dix brebis ou moutons, sept
« poules et un coq qui lui ont été de même remis
« par ledit Me Renaud et de laisser cinq veisseaux
« de froment, cinq de seigle, cinq d'orge et trois
« quartans de fèves à la fin du présent ensemencés
« dans lesdits biens attendu que la même quantité
« de bled lui a été remis ensemencé; bien entendu
« cependant que le droit colonique soit la moitié
« des grains qui proviendront desdits grains qui
« doivent être laissés à la fin du présent apparticn-
« dra à laditte dame de Warens soit à ceux qui

« aurons le droit d'elle laditte quantité de se-
« menses cy dessus préalablement prélevée, et c'est
« en achevant par laditte dame la culture desdits
« biens. Sera aussy tenue laditte dame de laisser
« les vignes dépendantes desdits biens, deüment
« cultivées comm'elles les a trouvées au mois de
« juin dernier; sera aussy tenue laditte dame de
« rendre à la fin du présent un chariot estimé
« vingt livres, une charrue, une herse, et un ber-
« roton, le tout fort usé et presque hors de service,
« et rendra aussy à la fin du présent six quartans
« de bled noir qui luy ont été remis. Et concernant
« les meubles qui sont dans la maison dudit sieur
« ascensateur il en sera pris un mémoire entre les-
« dites parties par elles signé qui fera corps du pré-
« sent. Et au moyen de tout ce que dessus laditte
« dame de Warens promet bien payer laditte cense
« de deux cent vingt livres annuellement au terme
« cy devant exprimé, à peine de tous dépens,
« dommages intérêts à l'obligation de tous ses
« biens présens et à venirs qu'elle se constitue
« tenir et ledit sieur Noerey promet faire jouir
« laditte dame desdits biens ascensés pendant la
« durée du présent aux mêmes peines et obliga-
« tions de biens que cy devant. Ainsy convenu

« entre les parties qui ont promis observer le con-
« tenu au présent chacune en ce qui la concerne
« et de ne venir au contraire directement ni indi-
« rectement en jugement ny dehors aux mêmes
« peines et obligations que cy devant. Passé sous
« et avec toutes autres deües promissions, soumis-
« sions, renonciations et clauses requises. Fait et
« prononcé au lieu que dessus en présence du sieur
« Philibert Falquet, secrétaire de l'intendance gé-
« nérale de Savoye bourgeois de Chambéry et du
« sieur Jean Jacques Rousseau habitant en la pré-
« sente ville, témoins requis qui ont signé avec
« ledit noble Noerey et laditte dame de Warens,
« sur la minute qui contient quatre pages et trois
« quarts d'autre sur trois feuillets.

« Insinué au bureau du tabellion de Chambéry
« au fol. 583 du 2e livre de 1738 suivant quittance
« du sieur Charroct insinuateur du 8 juillet 1738.

« Rivoire, notaire. »

220 livres pour toute une maison meublée, pour toute une petite ferme avec bœufs, vaches, moutons, poules et coq, pour une grande vigne où l'on récolte encore aujourd'hui deux à trois mille bou-

teilles d'un vin digne de renommée. Je ne parle pas par ouï-dire : j'en ai bu presque une bouteille à mon déjeuner.

Le bail résout-il une question souvent posée? Comment, disent les sceptiques, voulez-vous voir les meubles de madame de Warens aux Charmettes, puisqu'elle a quitté les Charmettes treize ans avant sa mort? Les meubles n'étant pas à madame de Warens, elle les a tout naturellement laissés à la maison, n'emportant que ses hardes un peu frippées et ses rares bijoux.

VIII

LES RELIQUES. LA RÉVOLUTION

AUX CHARMETTES.

La jardinière trouva que je m'attardais trop aux papiers. Ses vaches mugissaient à l'étable, son coq la suivait avec inquiétude. Elle m'appela dans le salon, en me criant : « Voici la montre de M. Rousseau! » Et elle me présenta une grosse machine du temps de Louis XIV, qui ne marquait plus l'heure depuis plus d'un siècle. Il y a *Jean Rousseau* sur le cadran; c'est sans doute un objet d'art travaillé par un des aïeux de Jean-Jacques et apporté depuis au musée des Charmettes où j'imagine que Jean-Jacques n'avait pas laissé sa montre. Quoi qu'il en soit, une lettre est là de sir William*** qui offre cent livres sterling de ce bijou.

Jean-Jacques n'avait pas une passion pour les montres. Il n'en portait jamais et on n'eut pas, comme à Beaumarchais, l'occasion de lui demander : « Monsieur, le bijou que vous portez là est-il de M. votre père? »

Rousseau juge de Jean-Jacques parle ainsi de sa dernière montre. :

« Le travail ne lui coûte rien, pourvu qu'il le fasse à son heure, et non pas à celle d'autrui. Il porte sans gêne le joug de la nécessité des choses, mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double en prenant son temps qu'une simple au moment prescrit. A-t-il une affaire, une visite, un voyage á faire, il ira sur-le-champ, si rien ne le presse; s'il faut aller à l'instant, il regimbera. Le moment où, renonçant à tout projet de fortune pour vivre au jour la journée, il se défit de sa montre, fut un des plus doux de sa vie. « Grâces au ciel, s'écria-t-il dans un « transport de joie, je n'aurai plus besoin de savoir « l'heure qu'il est ! »

Le clavecin que j'avais aperçu en entrant m'attirait plus que la montre. Pour celui-là, il est authentique. Il a bien sa date, son caractère, sa physionomie. J'y voyais Rousseau « en pet-en-

l'air ouaté, » cherchant la musique de l'avenir et ne trouvant que le *Devin du Village*.

Je me suis approché, et pour plus d'illusion, j'ai voulu jouer: *Je l'ai planté, je l'ai vu naître,* mais, hélas! je suis tombé dans la cacophonie familière à Jean-Jacques. Les morts réveillés à la trompette du jugement dernier n'auront pas, j'imagine, ces voix de l'autre monde. D'ailleurs, outre les touches enrouées, quatre n'existent plus du tout. Des Anglaises sentimentales, qui avaient lu la *Nouvelle Héloïse,* ont emporté tous les *fa* dièze. Aussi, la jardinière, habituée aux larcins, me suivait des yeux avec inquiétude. Elle m'expliqua que les visiteurs lui donnaient beaucoup de fil à retordre. Elle me raconta toutes leurs malices pour emporter les reliques du grand homme.

—Figurez-vous, monsieur, me dit-elle avec indignation, que ces enragés-là ont emporté le lit de M. Rousseau.

—Dans leur poche?

—Oui, monsieur.

—Le lit ?

—C'est-à-dire que c'était une chaise longue; ils l'ont démolie et déchiquetée. Il n'en reste plus un morceau.

Un moraliste ne manquerait pas de remarquer ici que l'esprit du démon a tout perverti. Les pèlerins qui pleurent d'attendrissement à la lecture des *Confessions* trouvent trop simple d'emporter une fleur des Charmettes, « ce séjour du bonheur et de l'innocence, » c'est au lit qu'ils s'attaquent.

Et pourtant, combien de fleurs dans toutes les saisons ! L'aubépine et la violette, le perce-neige et la pervenche ! Et la rose des jardins ! et la rose des sentiers ! et ces branches d'arbres ou d'arbustes toutes chargées de neiges et de pourpre ! et les véroniques, ces fleurs aimées de la Savoie ! Le dernier propriétaire des Charmettes, un savant professeur de mathématiques, qui fut le conservateur honoraire de ce *musée d'un souverain*, s'écriait poétiquement : « Quel dommage que madame de Warens, dans son premier voyage aux Charmettes, n'ait pas arrêté ses regards non loin de la fameuse *pervenche*, sur les charmantes véroniques dont le bord du chemin est émaillé. Elles enchantent l'œil par leur forme ténue et élégante, mais surtout par le bleu tendre et fin de leurs pétales symétriques. Ces véroniques sont une merveilleuse harmonie dans l'épaisse verdure à côté de la corolle purpurine du petit géranium des bois. »

Mais madame de Warens, qui s'était arrêtée pour une pervenche :

La pervenche, œil des bois, que le buisson protége !

ne s'était pas arrêtée pour une véronique.

Si on retrouve Rousseau au rez-de-chaussée, on ne le retrouve guère au premier. Quand on arrive sur le palier, à la vue de la porte de sa chambre qui a encore la chattière, la serrurerie et la peinture du temps, le cœur va battre; mais dès qu'on entre, on sent « que les oiseaux sont envolés et que le vent a emporté le nid. » D'autres existences ont passé par là qui, peu à peu, ont chassé pour jamais les ombres solitaires qui aimaient tant à y revenir.

Mais ne les retrouve-t-on pas à chaque pas, dans le jardin, dans le verger, dans la vigne, ici devant ce rosier, là devant cette vieille quenouille, plus loin sous ce berceau où le chèvrefeuille et la clématite s'enlacent aux ceps capricieux? Quelle moisson de souvenirs à travers ces champs où l'éternelle Nature, surprise un jour par le poëte, continue son poëme des fleurs et des fruits!

Oui, ils sont bien là tous les deux. Je revenais de Venise, où j'avais vu peindre encore Titien et

Véronèse, tant Venise est toujours Venise. Le temps, qui détruit tout si vite, qui depuis un siècle a presque détruit tout le passé, a oublié Venise et les Charmettes. On dirait des deux côtés le château de la Belle au Bois Dormant.

IX

LES BEAUX ESPRITS AUX CHARMETTES

Sur une petite table à jeu en noyer, dont les incrustations en ébène et en bois de rose représentent un damier,—une table qui est encore un des précieux restes du mobilier de madame de Warens,—un registre est étalé pour témoigner de l'esprit des visiteurs. C'est tout un chapitre de la bêtise humaine, que je voudrais renvoyer à la satire de Jules Noriac. Mais, puisqu'il n'est pas là, je vais donner une idée du style des bons pèlerins qui vont aux Charmettes.

. . . .

. . . .

« *Contre-signé :* JUD. »

« Tu étais si bien ici, ô Jean-Jacques! pourquoi n'y es-tu pas resté?

« MARIUS, sergent-major décoré. »

« Tu y serais encore et bien heureux; mais, comme Napoléon, tu as voulu avoir ton Saint-Hélène.

« UN CAPITAINE. »

« O Rousseau! tu as aimé sur la terre comme on aime dans le ciel.

« MADAME ***. »

« Plus heureux que moi, ô Rousseau, tu as trouvé un heureux asile où tu as passé des jours agréables.

« ***. »

« Étant venu à Chambéry pour y faire procéder à une rectification de nom à propos de mon mariage avec mademoiselle Croquefer (Caroline), je n'ai pas voulu quitter cette charmante ville sans avoir vu l'heure à la montre de Jean-Jacques.

« LÉONARD. »

« Quel bonheur, ô Jean-Jacques! de ressentir

dans son sein les premiers tressaillements d'un fils que j'élèverai dans tes principes!

« MADAME VILMORE. »

« Venu de Washington, le pays de la liberté, pour visiter les Charmettes.

« UN COUSIN DE FRANKLIN. »

« Simple bourgeois de Paris, je suis venu avec mon épouse pour visiter les Charmettes, et, joignant l'utile à l'agréable, faire de cette promenade une leçon sur les égarements d'un cœur trop tendre.

« ARTHUR DUBOSC. »

Je ne commente pas.

Je pourrais donner cent autres exemples de l'esprit français; mais je dois citer aussi ce cri éloquent, ce cri d'un enfant trouvé :

« O Jean-Jacques, si j'étais ton fils!

« J. »

Il n'avait signé que par une seule initiale, l'ini-

tiale du nom de baptême, puisqu'il n'avait pas de nom.

Dusaulx voulait persuader que Rousseau ne s'était pas repenti d'avoir mis ses enfants à l'hôpital, qu'il s'en applaudissait et qu'il aurait été très-fâché d'en retrouver un. Comme le dit très-bien son historien, « l'expression du repentir est souvent retracée dans ses ouvrages. Jean-Jacques a parlé du mauvais exemple que ces enfants auraient eu sous leurs yeux; la famille de Thérèse n'était composée que de détestables sujets, avait-il le moyen de les élever, lui qui, pour vivre, copiait de la musique du matin au soir, et qui n'a recueilli de tous ses travaux que 1,450 livres de rente viagère, seule fortune qu'il eût à sa mort! Enfin, comme il pensait que, dans quelque condition que ce soit, l'homme devait apprendre un métier pour trouver dans son industrie des moyens d'existence indépendants du sort et des événements (opinion dont il a mis le précepte en exemple dans *Émile*), croyait-il manquer à ses principes en plaçant ses enfants dans une maison où la seule éducation qu'on reçût alors était d'apprendre un métier? »

Selon madame d'Houdetot, ce fut Thérèse qui voulut donner « cette destination à ses enfants. »

La conduite de Thérèse dans les dernières années de la vie de Rousseau, et surtout après sa mort, prouve que cette femme « n'avait aucune sensibilité. » Selon M. de Barruel, « Jean-Jacques n'était pas le père des enfants de Thérèse Le Vasseur, et ne l'ignorait pas. Rousseau convient lui-même qu'il avait eu un prédécesseur, et nous savons que son indigne femme lui a donné, à l'âge de cinquante-sept ans, un palefrenier pour successeur. Madame d'Houdetot eut *tous les secrets* de Jean-Jacques, comme il le dit lui-même. « Pourquoi celui-ci peint-il la répugnance de Thérèse ? Il est difficile de répondre à cette question autrement qu'en supposant que Jean-Jacques a senti combien il rendait Thérèse odieuse en disant la vérité. »

J'aime mieux écouter Jean-Jacques lui-même : « La crainte d'une destinée, pour eux mille fois pire que la mienne, et presque inévitable par toute autre voie, m'a le plus déterminé dans cette démarche. *Hors d'état de les élever moi-même*, il aurait fallu, dans ma situation, les laisser élever par leur mère qui les aurait gâtés, et par sa famille qui en aurait fait des monstres. » Et dans sa lettre à madame B., datée de Monquin, le 17 janvier 1770, il s'exprime en ces termes : « Mais

moi, qui parle d'enfants... Madame, plaignez ceux qu'un sort de fer prive d'un pareil bonheur; plaignez-les s'ils ne sont que malheureux, plaignez-les beaucoup plus s'ils sont coupables. Pour moi, jamais on ne me verra prévaricateur de la vérité, plier dans mes égarements mes maximes à ma conduite; jamais on ne me verra falsifier les saintes lois de la nature et du devoir pour atténuer mes fautes. J'aime mieux les expier que les excuser : quand ma raison me dit que j'ai fait, dans ma situation, ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon cœur qui gémit et qui la dément. »

Nous assisterons plus loin à ce procès du XVIIIe siècle devant la cour d'appel du XIXe. Je reviens aux beaux esprits qui donnent la marque de leur style aux Charmettes; mais je ne veux pas feuilleter plus longtemps ce chef-d'œuvre à la portée de tout le monde.

J'allais oublier la dernière remarque, toute fraîche encore :

« Jean-Jacques Rousseau avait annexé la Savoie à la France un siècle avant Napoléon III. »

Jean-Jacques avait annexé les Charmettes, sinon

la Savoie. On assure que l'Empereur a parlé d'acheter la maison de Rousseau,—une vraie page d'histoire littéraire qui vaut bien la peine d'être conservée.—Ce n'est pas là un beau spécimen d'architecture, avec sa forme carrée et ses *contrevents verts*. J'aimerais mieux une chaumière pittoresque ou une riune qui, en tombant, montre encore un souvenir d'art; mais enfin, avec son toit bleu, ses berceaux de vignes, sa façade tapissée de plantes et de fleurs, elle a aussi son caractère, et l'architecte qui la signe s'est appelé : *le Bonheur*.

X

LE VERGER DES CHARMETTES

Tout en me promenant dans le verger, je vais lire pour la première fois *le Verger des Charmettes.*

Jean-Jacques est trop mauvais poëte pour ne pas dire du mal des vers en général et des siens en particulier. Quand je dis trop mauvais poëte, je me trompe : c'était le poëte de la prose. Sa pensée ne pouvait s'assujettir à l'hémistiche et à la rime. Il ne comprenait pas qu'on pût marteler ses sentiments, le marteau fût-il d'or pur. Il était comme ces belles paysannes des campagnes de Rome ou d'Arles, qui doivent tout à la nature et qui perdent à la parure du dimanche tout leur charme et toute leur grâce.

Mais je le laisse parler sur ses vers. « J'ai eu le malheur autrefois de refuser des vers à des personnes que j'honorais et que je respectais infiniment, parce que je m'étais désormais interdit d'en faire. J'ose espérer cependant que ceux que je publie aujourd'hui ne les offenseront point ; et je crois pouvoir dire, sans trop de raffinement, qu'ils sont l'ouvrage de mon cœur et non de mon esprit. Il est même aisé de s'apercevoir que c'est un enthousiasme impromptu, si je puis parler ainsi, dans lequel je n'ai guère songé à briller. De fréquentes répétitions dans les pensées, et même dans les tours, et beaucoup de négligence dans la diction, n'annoncent pas un homme fort empressé de la gloire d'être un bon poëte. Je déclare de plus que si l'on me trouve jamais à faire des vers galants, ou de ces sortes de belles choses qu'on appelle des jeux d'esprit, je m'abandonne volontiers à toute l'indignation que j'aurai méritée. »

Et il s'enorgueillit des éloges qu'il donne à madame de Warens : « Il faudrait m'excuser auprès de certaines gens d'avoir loué ma bienfaitrice, et auprès des personnes de mérite, de n'en avoir pas assez dit de bien. Il est vrai qu'en félicitant madame de Warens sur son penchant à faire du bien, je

pouvais m'étendre sur beaucoup d'autres vérités non moins honorables pour elle. Je n'ai point prétendu être un panégyriste, mais simplement un homme sensible et reconnaissant, qui s'amuse à décrire ses plaisirs. »

Et se croyant malade selon sa coutume : « On ne manquera pas de s'écrier : un malade faire des vers ! un homme à deux doigts du tombeau ! C'est précisément pour cela que j'ai fait des vers. Si je me portais moins mal, je me croirais comptable de mes occupations au bien de la société ; l'état où je suis ne me permet de travailler qu'à ma propre satisfaction. Combien de gens qui regorgent de biens et de santé ne passent pas autrement leur vie entière ? Il faudrait aussi savoir si ceux qui me feront ce reproche sont disposés à m'employer à quelque chose de mieux. »

Mais lisons les vers de ce mauvais poëte... en vers :

LE VERGER DES CHARMETTES

Rara domus tenuem non aspernatur amicum :
Raraque non humilem calcat fastosa clientem.

Verger cher à mon cœur, séjour de l'innocence,
Honneur des plus beaux jours que le ciel me dispense,

Solitude charmante, asile de la paix,
Puissé-je, heureux verger, ne vous quitter jamais.
O jour délicieux, coulez sous vos ombrages!
De Philomèle en pleurs les languissants ramages,
D'un ruisseau fugitif le murmure flatteur,
Excitent dans mon âme un charme séducteur.
J'apprends sur votre émail à jouir de la vie :
J'apprends à méditer sans regret, sans envie,
Sur les frivoles goûts des mortels insensés;
Leurs jours tumultueux, l'un par l'autre poussés,
N'enflamment point mon cœur du désir de les suivre.
A de plus grands plaisirs je mets le prix de vivre;
Plaisirs toujours charmants, toujours doux, toujours purs,
A mon cœur enchanté vous êtes toujours sûrs.
Soit qu'au premier aspect d'un beau jour près d'éclore,
J'aille voir ces coteaux qu'un soleil levant dore,
Soit que vers le midi, chassé par son ardeur,
Sous un arbre touffu je cherche la fraîcheur;
Là, portant avec moi Montagne ou la Bruyère,
Je ris tranquillement de l'humaine misère;
Ou bien avec Socrate et le divin Platon,
Je m'exerce à marcher sur les pas de Caton :
Soit qu'une nuit brillante, en étendant ses voiles,
Découvre à mes regards la lune et les étoiles,
Alors suivant de loin La Hire et Cassini,
Je calcule, j'observe, et près de l'infini,
Sur ces mondes divers que l'éther nous recèle,
Je pousse, en raisonnant, Huyghens et Fontenelle :
Soit enfin que, surpris d'un orage imprévu,
Je rassure, en courant, le berger éperdu,
Qu'épouvantent les vents qui sifflent sur sa tête,
Les tourbillons, l'éclair, la foudre, la tempête;
Toujours également heureux et satisfait,
Je ne désire point un bonheur plus parfait.

O vous, sage Warens, élève de Minerve,
Pardonnez ces transports d'une indiscrète verve;
Quoique j'eusse promis de ne rimer jamais,
J'ose chanter ici les fruits de vos bienfaits.
Oui, si mon cœur jouit du sort le plus tranquille,
Si je suis la vertu dans un chemin facile,
Si je goûte en ces lieux un repos innocent,
Je ne dois qu'à vous seule un si rare présent.
Vainement des cœurs bas, des âmes mercenaires,
Par des avis cruels plutôt que salutaires,
Cent fois ont essayé de m'ôter vos bontés.
Ils ne connaissent pas le bien que vous goûtez
En faisant des heureux, en essuyant des larmes;
Ces plaisirs délicats pour eux n'ont point de charmes.
De Tite et de Trajan les libérales mains
N'excitent dans leurs cœurs que des ris inhumains.
Pourquoi faire du bien dans le siècle où nous sommes?
Se trouve-t-il quelqu'un dans la race des hommes
Digne d'être tiré du rang des indigents?
Peut-il, dans la misère, être d'honnêtes gens?
Et ne vaut-il pas mieux employer ses richesses
A jouir des plaisirs qu'à faire des largesses?
Qu'ils suivent à leur gré ces sentiments affreux,
Je me garderai bien de rien exiger d'eux.
Je n'irai pas ramper ni chercher à leur plaire;
Mon cœur sait, s'il le faut, affronter la misère,
Et plus délicat qu'eux, plus sensible à l'honneur,
Regarde de plus près au choix d'un bienfaiteur.
Oui, j'en donne aujourd'hui l'assurance publique,
Cet écrit en sera le témoin authentique,
Que si jamais ce sort m'arrache à vos bienfaits,
Mes besoins jusqu'aux leurs ne recourront jamais.

Laissez des envieux la troupe méprisable
Attaquer des vertus dont l'éclat les accable;

Dédaignez leurs complots, leur haine, leur fureur,
La paix n'en est pas moins au fond de votre cœur,
Tandis que, vils jouets de leurs propres furies,
Aliment des serpents dont elles sont nourries,
Le crime et les remords portent au fond des leurs
Le triste châtiment de leurs noires horreurs;
Semblables en leur rage à la guêpe maligne,
De travail incapable et de secours indigne,
Qui ne vit que de vols, et dont enfin le sort
Est de faire du mal en se donnant la mort:
Qu'ils exhalent en vain leur colère impuissante,
Leurs menaces n'ont rien pour vous qui m'épouvante.
Ils voudront d'un grand roi vous ôter les bienfaits;
Mais de plus nobles soins illustrent ses projets.
Leur basse jalousie et leur fureur injuste,
N'arriveront jamais jusqu'à son trône auguste,
Et le monstre qui règne en leurs cœurs abattus
N'est pas fait pour braver l'éclat de ses vertus.
C'est ainsi qu'un bon roi rend son empire aimable;
Il soutient la vertu que l'infortune accable :
Quand il doit menacer, la foudre est en ses mains.
Tout roi, sans s'élever au-dessus des humains,
Contre les criminels peut lancer le tonnerre;
Mais s'il fait des heureux, c'est un Dieu sur la terre.
Charles, on reconnaît ton empire à ces traits;
Ta main porte en tous lieux la joie et les bienfaits,
Tes sujets égalés éprouvent ta justice;
On ne réclame plus, par un honteux caprice,
Un principe odieux, proscrit par l'équité,
Qui, blessant tous les droits de la société,
Brise les nœuds sacrés dont elle était unie,
Refuse à ses besoins la meilleure patrie,
Et prétend affranchir de ses plus justes lois
Ceux qu'elle fait jouir de ses plus riches droits.
Ah! s'il t'avait suffi pour te rendre terrible,

Quel autre, plus que toi, pouvait être invincible,
Quand l'Europe t'a vu, guidant tes étendarts,
Seul entre tous ses rois briller aux champs de Mars !
Mais ce n'est pas assez d'épouvanter la terre;
Il est d'autres devoirs que les soins de la guerre;
Et c'est par eux, grand roi, que ton peuple aujourd'hui,
Trouve en toi son vengeur, son père et son appui.
Et vous, sage Warens, que ce héros protége,
En vain la calomnie en secret vous assiége,
Craignez peu ses effets, bravez son vain courroux,
La vertu vous défend, et c'est assez pour vous :
Ce grand roi vous estime, il connaît votre zèle,
Toujours à sa parole il sait être fidèle,
Et pour tout dire, enfin, garant de ses bontés,
Votre cœur vous répond que vous les méritez.

On me connaît assez, et ma muse sévère
Ne sait point dispenser un encens mercenaire ;
Jamais d'un vil flatteur le langage affecté
N'a souillé dans mes vers l'auguste vérité,
Vous méprisez vous-même un éloge insipide,
Vos sincères vertus n'ont point l'orgueil pour guide.
Avec nos ennemis convenons s'il le faut,
Que la sagesse en vous n'exclut point tout défaut.
Sur cette terre, hélas ! telle est notre misère,
Que la perfection n'est qu'erreur et chimère !
Connaître mes travers est mon premier souhait,
Et je fais peu de cas de tout homme parfait,
La haine quelquefois donne un avis utile :
Blâmez cette bonté trop douce et trop facile,
Qui souvent à leurs yeux a causé vos malheurs.
Reconnaissez en vous les faibles des bons cœurs :
Mais sachez qu'en secret l'éternelle sagesse
Hait leurs fausses vertus plus que votre faiblesse;
Et qu'il vaut mieux cent fois se montrer à ses yeux
Imparfait comme vous que vertueux comme eux.

Vous donc, dès mon enfance attachée à m'instruire,
A travers ma misère, hélas ! qui crûtes lire
Que de quelques talents le ciel m'avait pourvu,
Qui daignâtes former mon cœur à la vertu,
Vous, que j'ose appeler du tendre nom de mère,
Acceptez aujourd'hui cet hommage sincère,
Le tribut légitime et trop bien mérité,
Que ma reconnaissance offre à la vérité.
Oui, si quelques douceurs assaisonnent ma vie.
Si j'ai pu jusqu'ici me soustraire à l'envie,
Si le cœur plus sensible, et l'esprit moins grossier,
Au-dessus du vulgaire on m'a vu m'élever,
Enfin, si chaque jour je jouis de moi-même,
Tantôt en m'élançant jusqu'à l'Être suprême,
Tantôt en méditant dans un profond repos
Les erreurs des humains, et leurs biens, et leurs maux;
Tantôt, philosophant sur les lois naturelles,
J'entre dans le secret des causes éternelles,
Je cherche à pénétrer tous les ressorts divers,
Les principes cachés qui meuvent l'univers;
Si, dis-je, en mon pouvoir j'ai tous ces avantages,
Je le répète encor, ce sont là vos ouvrages,
Vertueuse Warens, c'est de vous que je tiens
Le vrai bonheur de l'homme et les solides biens.

Sans craintes, sans désirs, dans cette solitude,
Je laisse aller mes jours exempts d'inquiétude :
O que mon cœur touché ne peut-il à son gré,
Peindre sur ce papier, dans un juste degré
Des plaisirs qu'il ressent la volupté parfaite !
Présent dont je jouis, passé que je regrette,
Temps précieux, hélas ! je ne vous perdrai plus
En bizarres projets, en soucis superflus.
Dans ce verger charmant j'en partage l'espace.
Sous un ombrage frais tantôt je me délasse;

Tantôt avec Leibnitz, Malebranche et Newton,
Je monte ma raison sur un sublime ton,
J'examine les lois des corps et des pensées.
Avec Locke je fais l'histoire des idées;
Avec Kepler, Wallis, Barrow, Rainaud, Pascal,
Je devance Archimède, et je suis l'Hôpital *.
Tantôt à la physique appliquant mes problèmes,
Je me laisse entraîner à l'esprit des systèmes :
Je tâtonne Descartes et ses égarements,
Sublimes, il est vrai, mais frivoles romans.
J'abandonne bientôt l'hypothèse infidèle,
Content d'étudier l'histoire naturelle;
Là, Pline et Niuwentyt m'aidant de leur savoir,
M'apprennent à penser, ouvrir les yeux et voir.
Quelquefois, descendant de ces vastes lumières,
Des différents mortels je suis les caractères.
Quelquefois, m'amusant jusqu'à la fiction
Télémaque et Séthos me donnent leur leçon,
Ou bien dans Cléveland j'observe la nature,
Qui se montre à mes yeux touchante et toujours pure.
Tantôt aussi de Spon parcourant les cahiers,
De ma patrie en pleurs je relis les dangers.
Genève, jadis si sage, ô ma chère patrie!
Quel démon dans ton sein produit la frénésie?
Souviens-toi qu'autrefois tu donnas des héros,
Dont le sang t'acheta les douceurs du repos.
Transportés aujourd'hui d'une soudaine rage,
Aveugles citoyens, cherchez-vous l'esclavage?
Trop tôt peut-être, hélas! pourrez-vous le trouver
Mais, s'il est encore temps, c'est à vous d'y songer.
Jouissez des bienfaits que Louis vous accorde,
Rappelez dans vos murs cette antique concorde.

* Le marquis de l'Hôpital, auteur de l'*Analyse des infiniment petits*.

Heureux ! si, reprenant la foi de vos aïeux,
Vous n'oubliez jamais d'être libres comme eux.
O vous, tendre Racine, ô vous, aimable Horace !
Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place :
Claville, Saint-Aubin, Plutarque, Mézerai,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclai,
Et vous, trop doux La Mothe, et toi, touchant Voltaire,
Ta lecture à mon cœur restera toujours chère.

Mais mon goût se refuse à tout frivole écrit,
Dont l'auteur n'a pour but que d'amuser l'esprit.
Il a beau prodiguer la brillante antithèse,
Semer partout des fleurs, chercher un tour qui plaise,
Le cœur, plus que l'esprit, a chez moi des besoins,
Et s'il n'est attendri, rebute tous ses soins.

C'est ainsi que mes jours s'écoulent sans alarmes.
Mes yeux sur mes malheurs ne versent point de larmes.
Si des pleurs quelquefois altèrent mon repos,
C'est pour d'autres sujets que pour mes propres maux.
Vainement la douleur, les craintes, la misère,
Veulent décourager la fin de ma carrière ;
D'Épictète asservi la stoïque fierté
M'apprend à supporter les maux, la pauvreté ;
Je vois, sans m'affliger, la langueur qui m'accable :
L'approche du trépas ne m'est point effroyable,
Et le mal dont mon corps se sent presque abattu
N'est pour moi qu'un sujet d'affermir ma vertu.

Que nous voilà dans les nuages des rimeurs : madame de Warens métamorphosée en Minerve! Que de grands noms, que de noms obscurs évoqués pour la peinture du *séjour de l'innocence!* Jusqu'à

Voltaire, qui vient là sous la figure d'un *poëte touchant* dont la lecture sera *toujours chère au cœur de Rousseau!*

Non, Jean-Jacques n'était pas un poëte en vers, puisque ce paradis retrouvé des Charmettes ne lui inspire que des sottises ornées. Pas un beau vers dans tous ces vers, lui qui voyait la nature par *l'œil simple*, il ne voit alors aux Charmettes *que Philomèle en pleurs* et *le ruisseau fugitif.* Et tout cela pour finir par parler de ses misères et de ses maladies, lui qui est riche par sa jeunesse et robuste par sa stature.

C'était là le tort de Jean-Jacques aux yeux de madame de Warens de lui paraître toujours malade. Il fut le vrai malade imaginaire. Madame de Warens eût trouvé Jean-Jacques meilleur panégyriste si, au lieu de lui dédier de mauvais vers, il l'eût aimée plus efficacement. Mais le mauvais poëte n'avait pas de meilleures rimes en amour. Quand madame de Warens l'appelait à la douce chanson qu'on chante à deux, il cherchait son dictionnaire de rimes.

XI

HISTOIRE DE MADAME DE WARENS

PAR M. DE CONZIÉ, DES CHARMETTES.

Pour ceux qui voudront voir madame de Warens dans un autre miroir que dans celui de Jean-Jacques, je donnerai ce curieux portrait peint par un mauvais peintre, qui charme par ses airs naïfs et qui saisissait la ressemblance comme autrefois les barbouilleurs du Pont-au-Change, — quand le Pont-au-Change était tout un atelier. — C'est un portrait à la plume par M. de Conzié, un voisin de campagne dont il est parlé dans les *Confessions.* Ce portrait est criant de vérité. M. de Conzié l'avait écrit pour le comte de Mellarede *, un curieux qui

* Publication de la *Société savoisienne*, avec annotations de M. Guillermin, avocat de Chambéry.

avait peut-être aimé de loin madame de Warens. M. de Conzié nous montre madame de Warens avec Rousseau, avant Rousseau et depuis Rousseau. On verra que la baronne, avant les jours de misère profonde, « eut l'heureuse ressource de plaire à un vieux seigneur de la première distinction. » C'était le marquis d'Alinges, qui la prit aux Charmettes et la logea chez lui au Reclus. Voici le mémoire de M. de Conzié :

« Vous voudriez, monsieur le comte, que je vous instruisisse de quelques anecdotes touchant la feue baronne de Warens. Je puis effectivement vous en apprendre quelques-unes, l'ayant vue d'abord à son arrivée à Évian en 1726, si je ne me trompe, et ensuite durant longues années, à Chambéry. Voici son premier début en Savoie, où j'étais pour lors à la suite du feu roi Victor, qui buvait les eaux d'Amphion à Évian.

« Ce prince allait à la messe de l'église paroissiale accompagné simplement de quelques seigneurs de sa cour, du nombre desquels était feu M. de Bernex, évêque d'Annecy. A peine le roi était-il entré dans l'église, que madame de Warens arrêta le prélat par sa soutane, se jeta à ses genoux, en

lui disant les larmes aux yeux : *In manus tuas, domine, commendo spiritum meum.* Cet évêque s'arrêta en la relevant, et il parla cinq à six minutes avec cette jeune pénitente, qui, de là, se rendit directement au logis de ce prélat, lequel, la messe finie, alla la joindre, et après une conversation assez longue avec elle, revint à la cour, sans doute pour en rendre compte au roi. Cette fugue, comme vous le pensez bien, monsieur le comte, fit un éclat subit dans cette petite ville ; et, dès ce moment, les uns disaient que c'était une scène d'une Magdeleine véritablement repentante, d'autres, et surtout les Suisses, qui étaient venus à Évian, partie pour boire les eaux, et partie pour y voir le roi, soutenaient que ce repentir n'était que simulé, et que le vrai motif de la fuite de cette baronne, était le dérangement qu'elle avait mis dans les affaires d'intérêt de son mari par une prodigalité inconsidérée. Exemple qui n'est pas le premier à citer de jeunes et aimables femmes, qui, moyennant leur esprit et figure, savent captiver leurs maris au point de les maîtriser.

« D'autres Suisses arrivèrent en bateau, après dîner. A peine eurent-ils débarqué que le bruit se répandit dans toute la ville que ces nouveaux ve-

nus, parents, disait-on, de madame de Warens, venaient pour l'enlever. Ce bruit, tout mal fondé qu'il était, prit, à ce que je pense, quelque crédit à la cour, puisque le lendemain matin on fit partir avant le jour cette dame dans la litière du roi, escortée de quatre de ses gardes du corps, qui la conduisirent en droiture, accompagnée d'une bourgeoise, à Annecy, dans le couvent du premier monastère de la Visitation, pour l'y faire instruire de notre religion. Cette baronne me parut alors âgée de vingt-quatre à vingt-six années. Depuis cette époque, je la perdis de vue par mon retour en Piémont, où je restai jusqu'en 1733, que je revins à Chambéry pour m'y fixer. Ce fut l'hiver de cette même année que j'eus l'occasion de lier société avec elle; car, au sortir de la Visitation, elle avait pris une petite maison à Annecy après son abjuration; d'ailleurs elle y était pour ainsi dire forcée, ne jouissant pour lors que de quinze cents livres de pension que notre roi lui faisait donner, comme nouvelle convertie. Mais monseigneur de Mazim, évêque pour lors de Maurienne, l'ayant connue, la gratifia d'une somme annuelle de quinze cents livres, et monseigneur de Bernex lui en donna autant; alors cette baronne trouvant sans doute

la ville d'Annecy trop petite pour l'étendue de ses projets et de ses vues, vint s'établir à Chambéry, non pour se soustraire à la vigilance des pieuses institutrices, car sa conduite jusque-là avait été exempte de tous soupçons et à l'abri même de la calomnie qui communément poursuit les nouvelles venues, dès qu'elles ont de l'esprit et de la figure.

« A propos de figure, je veux vous donner ici une esquisse de la sienne. Sa taille était moyenne, mais point avantageuse, eu égard qu'elle avait beaucoup et beaucoup d'embonpoint, ce qui lui avait arrondi un peu les épaules et rendu sa gorge d'albâtre aussi trop volumineuse; mais elle faisait aisément oublier ces défauts par une physionomie de franchise et de gaieté intéressante. Son ris était charmant, son teint de lis et de rose, joint à la vivacité de ses yeux, annonçaient celle de son esprit et donnaient une énergie peu commune à tout ce qu'elle disait. Sans le plus petit air de prétention, tant s'en faut, car tout en elle respirait la sincérité, l'humanité, la bienfaisance, sans donner le plus petit soupçon de vouloir séduire par son esprit non plus que par sa figure, car elle négligeait par trop cette dernière, sans néanmoins l'affecter, comme quelques prétendues savantes de son sexe.

« Je ne veux pas vous laisser ignorer, monsieur le comte, une anecdote de cette baronne, crainte de l'oublier; quoi qu'il en soit, la voici : m'entretenant un jour avec elle tête à tête de son changement de religion et d'état, elle me dit : « Croiriez-vous, mon ami, qu'après mon abjuration je ne me suis jamais mise au lit, durant deux ans environ, sans prendre comme on dit la peau de poule sur tout mon corps, par la perplexité dans laquelle mes réflexions me plongeaient, sur ce changement de religion qui m'avait fait secouer les préjugés de mon éducation, de ma religion, et abjurer celle de mes pères. Cette longue incertitude était terrible pour moi qui ai toujours cru à un avenir éternellement heureux ou malheureux. Cette indécision m'a bien longtemps *bourreaudée*, — ce fut là son expression; mais rassurée à présent, continua-t-elle, mon âme et mon cœur sont tranquilles et mes espérances ranimées. » Je ne vous rends, monsieur le comte, que fort imparfaitement et en précis les expressions vives et animées dont elle se servit à cette occasion; elles firent en moi une sensation qui ne s'en est point encore effacée, quoique à la veille de remplir mon seizième lustre.

« Les grâces de son parler, son esprit déjà en-

richi de différentes lectures, la rendaient extrêmement séduisante et agréable dans la conversation, et m'attachaient intimement à sa maison, où j'allais journellement, et y mangeais fréquemment avec Jean-Jacques, dont elle avait déjà commencé l'éducation, usant toujours d'un ton de maman tendre et bienfaisante, y mêlant de temps à autre celui de bienfaitrice, auquel Jean-Jacques répondait toujours avec docilité et même soumission.

« Après quelques années de séjour à Chambéry, elle prit une campagne à portée de la mienne, ce qui continuait à me mettre à même de lui faire plus fréquemment ma cour et Jean-Jacques de me voir journellement. Son goût décidé pour la lecture faisait que madame de Warens le sollicitait vivement pour qu'il se livrât tout entier à l'étude de la médecine, ce à quoi il ne voulut jamais consentir. Comme je le voyais tous les jours et qu'il me parlait avec confiance, je ne pouvais douter de son goût décidé pour la solitude et je puis dire un mépris inné pour les hommes, un penchant déterminé à blâmer leurs défauts, leurs faibles ; il nourrissait en lui une défiance constante en leur probité. Ce fut dans cette maison de campagne qu'il commença à barbouiller du papier, soit en vers, soit en

prose, sur différents sujets dont il me faisait lecture plutôt, je crois, comme à son voisin que pour se décider par mes lumières, en quoi il pensait très-juste. Étant arrivé à Paris, il fit imprimer, pour son coup d'essai, une méthode qu'il avait forgée aux Charmettes pour apprendre parfaitement la musique en moins de trois mois; heureusement pour Jean-Jacques, cette brochure tomba entre les mains du savant Aristarque de ce temps-là, je veux dire du fameux abbé Desfontaines. Quand je vous dis heureusement, monsieur le comte, je ne parle que d'après Jean-Jacques, qui me dit qu'ayant été pulvérisé en tout sens et en tout genre et avec toutes raisons par ledit docte abbé, il lui avait prouvé qu'il ne savait encore rien, pas même écrire français, et qu'il fallait lire et apprendre à lire avant que de vouloir écrire, et, dès lors, je m'appliquai à profiter de cette juste leçon, et je quittai la plume.

« Revenons à cette aimable femme. Malheureusement pour elle, n'ayant nul goût pour les ouvrages auxquels l'éducation accoutume son sexe, la ressource de la lecture dont son esprit est déjà orné ne suffisait pas à la vivacité de son imagination, et, pour s'occuper, elle entreprit de former

une compagnie pour faire exploiter une minière dans la province de Maurienne, dont ses associés et elle furent les dupes. Son esprit toujours entreprenant la fit encore succomber dans d'autres entreprises, dont le succès ne fut pas plus heureux. Ce fut dans cette maison attenante à la mienne qu'elle forma ses ruineux projets; heureuse si le goût de l'agriculture avait remplacé ces premiers, il aurait décidé la tranquillité et la douceur de sa vie, et aurait suffi, joint aux pensions qui lui restaient, au bien-être modeste de ce qu'il lui fallait, car je lui dois la justice de vous dire que ses entreprises de richesse ne lui étaient point inspirées par la cupidité d'en jouir, mais bien plus sûrement pour en procurer à ses associés, car la générosité et la libéralité étaient au nombre des autres qualités de son cœur.

« Après le départ de Jean-Jacques, je continuai de la voir, et souvent j'allais lui porter de ses nouvelles quand je soupçonnais qu'elle en manquait.

« Enfin, cette charmante et digne femme, sans argent, et, j'ose quasi le dire, sans crédit et accablée de dettes, eut l'heureuse ressource de plaire à un vieux seigneur de la première distinction, qui

fournit, durant qu'il vécut, aux journaliers nécessaires de la subsistance de cette malheureuse baronne; mais le noble désintéressement dont son âme avait toujours été pénétrée ne lui suggéra jamais de confier à ce vieux seigneur le triste et inévitable avenir qui la menaçait. Aussi, après cette perte, se vit-elle forcée de mendier un recoin de chaumière dans un des faubourgs, où elle n'a végété que par les secours et soins charitables de ses voisins, qui n'étaient, tant s'en faut, dans l'aisance.

« Finalement, accablée de différents maux qui la retenaient au lit depuis plus de deux années, elle succomba avec tous les sentiments d'une femme forte et bonne chrétienne.

« J'ai toujours condamné Jean-Jacques, qu'elle avait décoré du nom de son fils adoptif, en premier lieu d'avoir préféré les intérêts de Levasseur à ceux d'une maman aussi respectable pour lui, en tous sens, que l'était peu sa blanchisseuse Levasseur; il aurait bien dû suspendre son orgueil de temps à autre et ne travailler que pour gagner son indispensable nécessaire, pour restituer, tout au moins en partie, ce qu'il avait coûté à sa généreuse bienfaitrice.

« Voici, monsieur le comte, un brouillard, ou pour mieux dire un bavardage que je n'ai pu vous communiquer plus tôt par la répugnance que j'avais d'hasarder ce petit détail que je vous avais offert imprudemment en ne songeant qu'à l'envie que vous aviez d'en avoir un ; je ne vous l'envoie que dans l'intime persuasion que vous le rectifierez. J'aurais pu lui donner plus d'étendue, bien que vous l'auriez rendu plus précis et orné de ce charmant style que je vous connais ; mais je vous le répète, monsieur le comte, ma répugnance à rapporter des faits flétrissants, et d'ailleurs me sentant si peu propre à narrer, je ne suis pas allé plus loin.

« CONZIÉ, des Charmettes. »

Je finirai ce chapitre par le récit d'un contemporain, — quelque voisin de madame de Warens. — On ne sait pourquoi ce récit a été mis au compte de Claude Anet, mort depuis longtemps.

« Pendant les derniers temps de sa vie, elle a vécu oubliée dans la maison de M. Flandin, qui, touché de sa triste situation, n'exigeait aucun loyer. Comme dans sa jeunesse elle avait reçu une très-

bonne éducation, et qu'elle savait la musique, l'arithmétique, qu'elle possédait le dessin, la broderie, elle s'occupait à élever de jeunes filles; elle brodait des mousselines, faisait la tapisserie, et ne s'est jamais plaint de sa malheureuse destinée. *Tout est décidé dans la nature*, disait-elle, et pour comble d'héroïsme, quoique durant sa vie elle eût été fort peu occupée de sa parure, elle avait des nippes superbes : elle voulut s'en dépouiller avant que de mourir, et en orner les autels du Dieu dont elle avait embrassé la religion. Elle les avait brodées pour en faire des ornements; c'est ainsi qu'avant de fermer l'œil à la lumière elle a tout quitté, pour ne s'occuper que de l'éternité.

« Sans donner dans le bigotisme, elle avait une ferme croyance ; dès sa conversion elle n'a jamais témoigné le moindre remords; elle a toujours été fidèle observatrice de la religion qu'elle avait embrassée à Annecy. Elle aimait les pauvres, elle les consolait dans leur affliction, elle les servait lorsqu'ils étaient malades.

« Dans la chambre qu'elle habitait, on n'y voyait qu'un lit, une table et quelques chaises ; on y lisait beaucoup d'inscriptions, on voyait sur le devant de sa cheminée : *Garde-toi, qui que tu sois, de faire*

à autrui le mal que tu ne voudrais pas souffrir qu'on te fît. Elle s'occupait chaque jour à faire des lectures. Elle avait *Montaigne, la Bruyère, les Maximes de la Rochefoucauld, Massillon, les Lettres de madame de Sévigné, les Œuvres de madame Deshoulières,* et *un Nouveau Testament en français,* dont il fallait toutes les nuits, avant qu'elle se couchât, qu'on lui lût un chapitre. Voici la sublime prière qu'elle faisait une fois par jour : cette prière avait été composée par J.-J. Rousseau, et écrite de sa main sur un parchemin :

« Souveraine puissance de l'univers, Être des « êtres, sois-moi propice, jette sur moi un œil de « commisération ; vois mon cœur : il est sans cri« me. Je mets toute ma confiance en ta bonté in« finie, tous mes soins à m'occuper de ton immen« sité, de ta grandeur et de ton éternité. J'attends « sans crainte l'arrêt qui me séparera des humains : « prononce, termine ma vie, et je suis prête à « paraître aux marches de ton trône, pour rece« voir la destinée que tu m'as promise en me don« nant la vie, et que je veux mériter en faisant le « bien. »

« Madame de Warens mourut presque subite-

ment. Les cloches annoncèrent par leur son funèbre qu'il fallait qu'elle quittât la maison : je l'accompagnai en mouillant de mes larmes le lieu qu'on lui faisait traverser pour arriver au cimetière de Saint-Pierre de Lemenc, où sa tombe fut creusée au pied d'un immense tilleul, qui était proche d'une grande porte ouverte sur le chemin public. »

J'irai tout à l'heure chercher la tombe de madame de Warens dans le cimetière de Lemenc.

XII

LA MORT DE MADAME DE WARENS

J'ai voulu voir la maison où est morte madame de Warens, faubourg Nézin, n° 58. C'est le tombeau avant la lettre, c'est la préface de la mort *. La pauvre femme ! C'est donc là qu'elle est tombée du haut des Charmettes, tombée du haut de ses rêves, tombée du haut de son esprit et de sa beauté. Là, dans une sombre chambre, sur un grabat qui sent le suaire, loin de Jean-Jacques, loin de tout le monde, loin d'elle-même, dans la misère la plus désolée, se cachant, — mais oubliée,

* Et pourtant on y vit avec gaieté, mais de la vie active : le travail chante presque toujours. Une gracieuse jeune femme habite cette chambre des ténèbres et l'éclaire doucement de son sourire en parlant de madame de Warens.

même si elle n'eût pas voulu l'être, — c'est là qu'elle mourut mille fois avant sa dernière heure. Quelle lente et sombre agonie, dans cette maison emprisonnée par les toits voisins, sans air, sans soleil, sans un bouquet d'arbre, sans une fleur, pas même une fleur des prés pour réjouir les yeux et rappeler l'âme à la vie! Elle ne voyait plus le toit bleu des Charmettes, ni les vignes qui montent plus haut, ni ces bêtes qui pâturaient plus haut encore, à qui, tant de fois, avec Jean-Jacques, elle donnait une poignée d'herbe toute fraîche dans sa blanche main. Héroïque et résignée, elle a souffert les mille morts de la misère. Et à la fin, on l'a couchée dans le cercueil et on l'a portée dans le petit cimetière de Lemenc *, où les Saint-Preux et les Werther de l'avenir chercheront vainement son épitaphe.

* On lit au registre mortuaire de la paroisse de Saint-Pierre de Lémenc :

« Le trente juillet mil sept cent et soixante-deux a été ensevelie au cimetière de Lemenc dame Louise-Françoise-Eléonore de la Tour, veuve du seigneur baron de Warens, native de Vevay, dans le canton de Berne, en Suisse, morte hier sur les dix heures du soir, en bonne chrétienne, et munie des sacrements de l'Église, âgée d'environ soixante-trois ans. Il y avait environ trente-six ans qu'elle fit abjuration de la religion protestante, et a vécu depuis dans la nôtre, et dès lors a fini ses jours dans le faubourg de Nézin, où elle habitait depuis environ huit ans, dans la maison du sieur Crépine ; elle a habité ci-

Jean-Jacques, qui lui a pardonné, n'a pas été lui demander pardon sur sa tombe.

Eût-il reconnu la place? Oui, sans doute : il y pousse des pervenches.

Quand Rousseau apprit la mort de son amie, il se consola en espérant la retrouver au ciel : « La meilleure des femmes et des mères, déjà chargée d'ans et surchargée d'infirmités et de misères, quitta cette vallée de larmes pour passer dans le séjour des bons, où le souvenir du bien qu'on a fait ici-bas en fait l'éternelle récompense. Allez, âme douce et bienfaisante, auprès des Fénelon, des Bernex, des Catinat, et de ceux qui, dans un état plus humble, ont ouvert, comme eux, leurs cœurs à la charité véritable; allez goûter le fruit de la

devant au Reclus pendant environ quatre ans, dans la maison du seigneur marquis d'Alinges; elle a passé le surplus de sa vie, depuis son abjuration, dans cette ville. »

J'ai vu l'église de Lemenc. C'est sur ce rocher, l'ancien Lemnicum des Romains, qu'on a retrouvé cet admirable caducée en bronze, encore tenu par la main de Mercure, recueilli au petit musée d'antiquités de Chambéry. L'église est la plus ancienne du pays. On devine encore quelques sculptures sur sa façade. A l'intérieur, le pavé n'a été pour ainsi dire qu'une dalle mortuaire, tant il y avait de tombeaux. C'est là que, dans un encadrement gothique, est la statue de M. de Boigne, à demi-couchée sur un cénotaphe.

L'église renferme une chapelle souterraine, où les antiquaires vont étudier les restes mutilés d'une descente de croix sculptée en pierre.

vôtre et préparer à votre élève la place qu'il espère occuper un jour près de vous : heureuse dans vos infortunes que le ciel, en les terminant, vous ait épargné le cruel spectacle des siennes. Si je ne croyais pas la revoir dans l'autre vie, ma faible imagination se refuserait à l'idée du bonheur parfait que je m'y promets. »

C'est une belle oraison funèbre, mais je voudrais voir Jean-Jacques se frapper trois fois le cœur pour n'avoir pas adouci cette horrible fin de madame de Warens. Il croyait que la vie humaine n'est que l'ébauche de la vie future; il espérait bien continuer là-haut les rêves commencés aux Charmettes. Il croyait à l'immortalité de l'âme, à la perpétuité du *moi*, ne s'inquiétant pas de ce profond symbole des anciens : le Léthé, où les morts oublient avant de passer dans l'autre monde.

XIII

LETTRES DE MADAME DE WARENS

On m'avait remis, le matin, une copie des lettres de madame de Warens. Plus j'allais vers le passé, plus je prenais d'intérêt à cette pauvre femme, plus les ténèbres se dissipaient autour d'elle. Ces lettres déclamatoires d'une nouvelle Héloïse, moins l'éloquence, je n'eusse pas voulu les lire ailleurs, je les lus deux fois aux Charmettes.

La première est écrite par madame de Warens avant son mariage ; la seconde à son abjuration ; la troisième est datée de Paris et la quatrième des Charmettes *.

* On n'a pas suivi les fantaisies de l'orthographe et on laisse de côté quelques billets comme celui-ci, qui prouve

I

A MADEMOISELLE DE F.., A VILLENEUVE

« Tu m'as souvent répété, chère amie, que l'amour ferait tous mes malheurs, que les nuits entières que je donnais aux lectures romanesques préparaient mon cœur à la tendresse, que la musique et les concerts seraient funestes à mon repos ; je riais, je folâtrais quand tu cherchais à m'instruire ; maintenant qu'il n'est plus temps, je voudrais t'avoir écoutée. Tu me disais encore, s'il t'en souvient, que les hommes n'étaient que faux et cruels ; tu me disais vrai, et si je t'avais crue, je vivrais

une fois de plus la folie de madame de Warens pour les simples :

« Cy Monsieur le Baron vouloit ce donner la peine de livrer une copie de ce manuscrit pendant un jour que M. Danel aura l'honneur de rester au près de luy; et de sinformer a Annecy combien il en couterois pour en faire imprimer deux cent exemplaire en bon caractère de saint-ogustin et bon papie, je lui serois fort oblige de mendoner réponse; je trouve que cela conviendrois bien mieu d'être donez aux public que les orviétan et il y aurois plus d'honneur et de profit à ce remède, que je recommande à la protection de mon sieur le baron Daneville et il obligeras sa très humble servante,

« La baronne DE WARENS DE LA TOUR. »

en paix, au lieu que je ne vois plus, dans les murs que j'habite, que des vautours acharnés pour me ravir à la félicité.

« Mon père même est de ce nombre : le cruel vient de m'annoncer qu'il faut que j'aille aux marches de l'autel consacrer ma perfidie, m'avouer parjure aux yeux de l'Éternel, démentir du cœur ce que ma bouche pourrait proférer. Hélas ! ma chère amie, tu m'entends, tu connais mon cœur, tu sais mes inclinations, eh bien ! l'on veut m'enchaîner par les liens sacrés du mariage à un homme que je déteste autant que j'adore l'amant qui m'a fui. L'époux qu'on veut me donner est M. de Warens, fils de M. Villardin de Lausanne. On m'assure chaque jour qu'il a de la fortune ; c'est à mon âge ce qui m'inquiète le moins ; ce n'est pas là où gît le bonheur; il gît dans la satisfaction du cœur : je ne vois donc d'autres moyens pour me soustraire aux entraves que l'intérêt et l'ambition de mon père veulent me forger, que celui de fuir la maison paternelle; je suis décidée à le faire, j'irai seule chercher celui qui m'a perdue...

« Pour exécuter mon dessein, il ne faut que du courage de mon côté, et de la complaisance de ta part. Promets-moi de me recevoir chez toi, je sui-

vrai de près le messager qui te porte cette lettre, je n'en dirai pas un mot à ma gouvernante ; elle est à mes côtés dans le moment que je t'écris, elle me demande à chaque ligne ce que je trace ; je lui assure que c'est pour te faire part de mon mariage auquel la cruelle m'engage, malgré l'amour dont elle sait que je suis éprise. Tout le monde semble d'accord pour me tromper et me trahir...

« Tout ce qui me fâchera en fuyant, c'est le chagrin que je vais répandre dans le cœur d'un père qui me tourmente innocemment, et s'est imaginé assurer mon bonheur en me choisissant un époux. Je m'abuse... Que les pères sont cruels ! s'ils aimaient leurs enfants, ne consulteraient-ils pas leur cœur? Ils n'écoutent au contraire que l'ambition...; ils les sacrifient...

« O mon père ! que de larmes vous allez verser sur ma fuite ! Mais mon parti est pris. J'attends ta réponse.

« Ton amie,

« LOUISE. »

II

A MADEMOISELLE DE F...

« Reconnais le caractère de celle que tu appelais ton amie : de quelque extravagance qu'on l'accuse dans le monde, de quelque étourderie qu'elle paraisse coupable à tes yeux, elle espère toujours être digne de ton attachement.

« Tu te rappelles le contenu de la lettre que je t'envoyai par l'exprès choisi au hameau où je fus boire du lait avec ma gouvernante; tu te rappelles mes plaintes; tu sais que c'est l'amour qui en était l'objet; que c'est à un mariage que mon père cherchait à me faire faire avec M. de Warens que je devais le dessein de m'enfuir de la maison; que c'était pour aller chercher celui qui m'avait ravi le repos, et à qui on voulait m'enlever, en me forçant d'être parjure solennellement à la face de tout mon pays. Eh bien! tu me fis des représentations, tu m'annonças que j'allais me déshonorer, porter le trouble dans ma famille, me perdre même aux yeux de mon amant : tu me disais d'un ton

absolu que je devais me soumettre aveuglément aux volontés de mon père : j'ai suivi tes conseils, et voici quel en est le résultat affreux.

« Je suis loin de t'en vouloir le moindre mal; je ne prétends pas même t'en faire des reproches : on n'en fait qu'aux coupables; tu ne l'es pas, et je la suis seule. Tu ne pouvais pas pénétrer dans l'avenir, ni deviner les désordres que cette union fatale allait entraîner : je sais que je ne devais écouter que mon cœur, parce qu'alors l'égarement où je me serais livrée m'aurait rendue moins criminelle, au lieu que, par ma fuite tardive et mes irrésolutions, je me suis rendue coupable de plusieurs crimes..... Esclave de mon amour, je n'aurais eu qu'un seul tort à me reprocher en fuyant la maison de mon père; mais aujourd'hui qu'ai-je fait? Je ne me suis pas seulement rendue criminelle à ses yeux, mais je lui ai encore attiré les graves reproches qu'il va essuyer de la famille de Warens. Je vois M. de Warens, qui m'aimait, et dont j'ai abandonné les foyers (quand je n'étais plus ma maîtresse et quand je lui appartenais selon les lois); je le vois, dis-je, verser des larmes, devenir furieux, donner des ordres pour me faire arrêter... je le vois confus aux yeux de ses amis, déshonoré,

flétri dans l'opinion publique... O funeste ascendant des préjugés! pourquoi faut-il qu'un époux soit la victime des égarements d'une femme qui fuit pour éviter ses embrassements? n'est-il pas assez puni d'être détesté?

« J'aurais suivi tes conseils, chère amie, même après mon mariage, si la calomnie n'eût réveillé la mauvaise humeur de M. de Warens, et allumé sa jalousie au point que je ne pouvais plus regarder personne sans que ce ne fût un amant. Hélas! qu'il jugeait mal de mon cœur! je n'aimais que celui qui m'avait fui; et, tout ingrat qu'il me paraissait, rien ne pouvait l'arracher de mon cœur..... Oui..... je l'avoue, dans les bras de M. de Warens, qui me chérissait, je brûlais d'une flamme criminelle, je n'y voyais que mon amant; l'Éternel en est témoin; mais cette flamme lui garantissait que je n'aurais pas profané le lit nuptial en recevant les baisers d'un autre. Le mariage m'avait livrée à M. de Warens; il possédait tout malgré moi : mon cœur seul me restait..... Hélas! qu'on me pardonne si je me livrai aux égarements de mon imagination. Ah! mon amie, ne me crois pas si coupable... Ce qui me détermina absolument à m'enfuir, j'en fais la confession, c'est que je n'ai

jamais pu être fausse impunément, et que j'ai voulu éviter les fureurs de M. de Warens.

« Enfin, obsédée par le remords d'être parjure à mon amant, persécutée par mon mari, il n'en fallut pas davantage pour me décider à partir : à la nuit tombante, je me rendis au port ; des bateliers me conduisirent à Évian. C'est ainsi que je me suis soustraite à la jalousie tyrannique de mon époux, m'affranchissant de l'esclavage du mariage. J'arrivai effectivement dans le Chablais : je fus présentée au roi ; je lui demandai sa protection ; je l'obtins ; je vins à Annecy par ses ordres ; j'entrai ensuite à la Visitation, où je suis.....

« Hélas ! mon amie, que j'y ai besoin de tes conseils ! que je voudrais t'avoir auprès de moi ! mais, hélas ! j'ai pris mon parti, je ne reverrai jamais le pays de Vaud ; c'est pour toujours que je l'ai fui..... Écris-moi, je t'en conjure ; écris-moi dans mon ermitage ; écris-moi que tu seras mon amie jusqu'à la mort. Adieu. J'embrasse M. Perret ; tâche de m'excuser à ses yeux. Adieu... »

Voici une curieuse page sur Paris, où madame

de Warens ne voyait que par les yeux de Jean-Jacques :

« Ne pouvant me fixer à Paris, je pris la résolution de tout préparer pour mon départ. Quoique je le quittasse avec regret, j'étais heureuse d'un autre côté, en m'imaginant que je pourrais tirer parti en Savoie des études que j'avais faites dans la capitale.

« J'employai les derniers jours à observer cette grande ville dans un genre de détails que je ne connaissais pas encore. A la vue des théâtres, je substituai celle des marchés. Mon imagination ne pouvait concevoir comment une ville si peuplée, qui consomme tant de denrées, en est toujours aussi bien fournie. A Paris, on trouve tout ce qu'on veut, et à toute heure; tandis qu'en province, les légumes manquent plus d'une fois, et dans la plus belle saison. Je passai une nuit à observer la halle. Ce magasin qui, tous les matins, porte l'abondance dans les quartiers les plus reculés, m'amusa singulièrement. Le bruit des charretiers, le ton des poissardes, beaucoup de disputes et presque jamais de batailles, tout concourait à former le plus plaisant tableau.

« J'ai connu beaucoup de personnes qui se plaignent des aliments de toute espèce qui se débitent à Paris : d'après le temps que j'y ai passé, je pense qu'ils ont un peu de tort. D'abord, les boucheries y sont très-bien dirigées : une bienfaisante police veille toujours sur la qualité de la viande qui s'y distribue; et il y a peu de pays où l'on en mange d'aussi bonne. La volaille ne manque pas à Paris ; elle s'y trouve quelquefois à très-bon compte : de ce côté, on n'a pas de fraude à craindre, car on ne peut pas en changer la qualité. Le pain y est meilleur et plus beau qu'en province. On y mange du poisson excellent, et qui est très-commun en certain temps de l'année. La boisson, soit en vin, soit en liqueur, y est, dit-on, toujours falsifiée. Je ne sais pas si les marchands de ce genre peuvent échapper aux nombreux surveillants qui les puniraient rigoureusement en cas de délit : cela me paraît difficile. Le vin que j'y ai bu ne m'a jamais fait de mal. Ceux qui se délectent à tout ridiculiser s'appuient surtout sur ce qu'on vend l'eau à Paris; j'ai observé, au contraire, qu'on la paye moins qu'en province. Quel est, en effet, le commissionnaire qui voudrait, pour deux sous, porter sa charge d'eau à un huitième étage ? Ce n'est pas

l'eau qui se paye ; on ne donne qu'un petit salaire au malheureux qui a la peine de l'aller chercher fort loin, et de la porter à celui qui, n'étant pas assez riche pour payer un domestique, se trouverait très-embarrassé s'il était obligé de l'aller chercher lui-même. »

IV

A M. FAVRE *.

« Vous trouverez bon, monsieur, que n'attendant plus ni réponse, ni satisfaction de M. et de madame de Sourgel, je prenne le parti de vous écrire à vous-même. Je l'aurais fait plus tôt si j'avais été instruite de votre mérite, et de ce que vous étiez véritablement, et que je n'eusse pas été prévenue par eux que vous étiez leur homme d'affaires. Je ne doute point que galant homme et homme de mérite, comme je vous crois et comme M. Berthier vous représente à moi, vous ne prissiez mes

* Madame de Warens avait recueilli dans la plus tendre hospitalité M. et madame de Sourgel, qui la payèrent en publiant sa manière de vivre avec Jean-Jacques. On connaît la lettre indignée de Jean-Jacques. Voici celle de madame de Warens.

intérêts avec chaleur, si vous étiez instruit de ce qui s'est passé entre eux et moi, et des circonstances dont toute cette affaire a été accompagnée; mais sans entrer dans un long détail, je me contente d'en appeler à leur conscience. Ils savent combien je me suis incommodée pour les tirer de l'embarras le plus pressant, et pour leur éviter bien des affronts; ils savent que l'argent que je leur ai prêté, je l'ai emprunté moi-même à des conditions exorbitantes; ils savent encore la rareté excessive de l'argent en ce pays-ci, qui rend cette petite somme plus précieuse, par rapport à moi, que sept ou huit fois autant ne le saurait être pour eux. En vérité, monsieur, je suis bien embarrassée après tout cela, de savoir quel nom donner à leur indifférence: j'aurai bien de la peine cependant à me mettre en tête qu'ils fassent métier de faire des dupes.

« J'en étais ici quand je viens de recevoir copie de l'impertinente lettre que vous a écrite madame de Sourgel. Il semble qu'elle a affecté d'y entasser toutes les marques d'un méchant caractère. Je n'ai garde, monsieur, de tourner contre elle ses propres armes; je suis peu accoutumée à un semblable style, et je me contenterai de répondre à ses

malignes insinuations par un court exposé des faits.

J'ai vu ici un monsieur et une dame avec leur famille, qui se donnaient pour imprimeurs sous le nom de Thibol, et qui, sur la fin, ont jugé à propos de prendre celui de Sourgel et le rang de gens de qualité, je n'ai jamais su précisément ce qui en était. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que je n'en ai eu de preuve, ni même d'indice que leur parole. Ils ont paru dans un fort triste équipage, chargés de dettes, sans un sou; et comme j'ai fait une espèce de liaison avec la femme, qui venait quelquefois chez moi, et à qui j'avais été assez heureuse pour rendre quelques services, ils se sont présentés à moi pour implorer mon secours, me priant de leur faire quelques avances qui pussent les mettre en état d'acquitter leurs dettes et de se rendre à Paris. Il fallait bien qu'ils n'eussent pas entendu dire alors que je fusse si avidement intéressée, et que je me mêlasse de vendre le faux pour le fin, puisqu'ils se sont adressés à moi, préférablement à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici. En effet, je suis la seule personne qui ai daigné les regarder, et j'ose bien attester que, de la manière qu'ils s'y étaient montrés, ils auraient très-vainement fait

d'autres tentatives. Je crois qu'ils n'ont pas eu lieu d'être mécontents de la façon dont je me suis livrée à eux. Je l'ai fait, j'ose le dire, de bonne grâce et noblement. N'ayant pas comptant l'argent dont ils avaient besoin, je l'ai emprunté, avec la peine qu'ils savent, et à gros intérêts, quoique j'eusse pris un terme très-court, parce qu'ils promettaient de me payer d'abord à leur arrivée à Paris. Vous voyez cependant, monsieur, par toutes mes lettres, que je ne me suis jamais avisée de leur rien demander de cet intérêt; et je réitère encore que je leur en fais présent fort volontiers; très-contente s'ils voulaient bien ne pas me chicaner sur le capital.

« Je me suis donc intéressée pour eux, non-seulement sans les connaître, ni eux, ni personne qui les connût, mais même sans être assurée de leur véritable nom. J'ai sollicité pour eux; j'ai apaisé leurs créanciers; j'ai mis le mari en état de se garantir d'être arrêté, et de se rendre à Lyon avec son fils; j'ai donné à la femme et à la fille asile dans ma maison, je leur ai permis d'y retirer leurs effets, j'ai assigné mes quartiers en trésoriers pour le payement de leurs créanciers, enfin j'ai prêté à la femme et à la fille tout l'argent néces-

saire pour faire leur route honorablement, elles et leur famille. Depuis ce temps, je n'ai cessé d'être accablée de leurs créanciers qu'après l'entier payement : car je respecte trop mes engagements pour manquer à ma parole.

« Quant aux effets qu'ils ont laissés chez moi, je vous ferai quartier du catalogue. Les expressions magnifiques de madame de Sourgel ne leur donneront pas plus de valeur qu'ils n'en avaient, quand elle délibéra si elle ne les abandonnerait pas avec son logement, de quoi je la détournai, espérant qu'elle en pourrait toujours tirer quelque chose : mais bien loin de songer à en faire mon profit, j'en fis un inventaire exact et je lui promis de tâcher de les vendre ; mais ensuite, ayant fait réflexion qu'il n'y aurait pas de l'honneur à moi d'exposer en vente de pareilles bagatelles, je m'étais déterminée à les payer plutôt au delà de leur valeur : car il s'en faudrait bien que je n'eusse retiré du tout les 30 livres que j'en ai offert, et qui certainement vont au delà de tout ce qu'ils peuvent valoir.

« Mais que cette dame ne s'inquiète point. Ses meubles sont tous ici, tels qu'elle les a laissés ; et je cherche si peu à me les approprier à mon profit,

que je proteste hautement que je n'en veux plus en aucune façon, et je ne m'en mêlerai que pour les rendre sous quittance à ceux qui me les demanderont de sa part, après toutefois que j'aurai été payée en entier; faute de quoi je ne manquerai point de les faire vendre à l'enchère publique sous son nom et à ses frais, et l'on connoîtra par les sommes qu'elle en retirera le véritable prix de toutes ces belles choses. Pour le collier, les boucles et les manches, ils sont depuis très-longtems entre les mains de M. Berthier, qui est prêt à les restituer en recevant son dû, comme j'en ai donné avis plus d'une fois à madame de Sourgel.

« Je crois, monsieur, que si je mettois en ligne de compte les menus frais que j'ai faits pour toute cette famille, les intérêts de mon argent, les embarras, la difficulté de faire mes affaires de si loin, les ports de lettres dont la somme n'est pas petite, la reconnoissance que je dois à M. Berthier qui a bien voulu prendre en main mes intérêts, et par-dessus tout cele les mauvais pas où je me trouve engagée par le retard du payement, il y a fort apparence que le prix des meubles seroit assez bien payé; mais ces détails de minutie sont, je vous assure, au-dessous de moi; et puis il est juste qu'il

m'en coûte quelque chose pour le plaisir que j'ai eu d'obliger.

« A l'égard des présens, il seroit à souhaiter pour madame de Sourgel qu'elle m'en eût offert de beaux : car n'étant pas accoutumée d'en recevoir des gens que je ne connois point, et principalement de ceux qui ont besoin des miens et de moi-même, elle auroit aujourd'hui le plaisir de les retrouver avec tous ses meubles. Il est vrai qu'elle eut la politesse de me présenter une petite cave à tabac de noyer, doublée de plomb, laquelle me paroissant de très-petite considération et fort chétive, je crus pouvoir et devoir même l'agréer sans conséquence, d'autant plus que ne faisant nul usage de tabac, on ne pouvoit guère m'accuser d'avarice dans l'acceptation d'un tel présent; elle est aussi dans le garde-meuble. Mais ce qu'elle a oublié, cette dame, c'est une petite croix de bois, incrustée de nacre, que j'ai mise au lieu le plus apparent de ma chambre, pour vérifier la prophétie de mademoiselle de Sourgel, qui me dit en me la présentant, que toutes les fois que j'y jetterois les yeux je ne manquerois point de dire : *voilà ma croix.*

« Au reste, je doute bien fort d'être en arrière de présens avec madame de Sourgel, quoiqu'elle

méprise si fort les miens. Mais ce n'est point à moi de rappeler ces choses-là, ma coutume étant de les oublier dès qu'elles sont faites. Je ne demande pas non plus qu'elle me paye sa pension pour quelques jours qu'elle a demeuré chez moi avec sa belle-fille ; elle en sait assez les motifs et la raison ; je consens cependant volontiers qu'elle jette tout sur le compte de l'amitié, quoique la compassion y eût bonne part.

« Pour le collier de grenats, il est juste de le reprendre s'il n'accommode pas madame de Sourgel; elle auroit pu se servir d'expressions plus décentes à cet égard ; elle sait à merveille que je n'ai point cherché à lui en imposer ; je lui ai vendu ce collier pour ce qu'il étoit et sur le même pied qu'il m'a été vendu par une dame de mérite, laquelle je me garderai bien de régaler d'un compliment semblable à celui de madame de Sourgel. J'ose espérer que ses basses insinuations ne trouveront pas beaucoup de prise, où mon nom a seulement l'honneur d'être connu.

« Madame de Sourgel m'accuse d'en agir mal avec elle. Est-ce en mal agir que d'attendre près de deux ans un argent prêté dans une telle occasion? Ne m'avoit-elle pas promis restitution dès l'in-

stant de son arrivée? Ne l'ai-je pas priée en grâce plusieurs fois de vouloir me payer, du moins par faveur, en considération des embarras où mes avances m'ont jetée? Ne lui ai-je pas écrit nombre de lettres pleines de cordialité et de politesses, que lui peignant l'état des choses au naturel, auroient dû lui faire tirer de l'argent des pierres plutôt que de rester en arrière à cet égard? Ne l'ai-je pas avertie et fait avertir plusieurs fois en dernier lieu, de la nécessité où ses retards m'alloient jeter, de recourir aux protections pour me faire payer? Quel si grand mal lui ai-je donc fait? Personne ne le sait mieux que vous, monsieur; assurément, s'il doit retomber de la honte sur une de nous deux, ce n'est pas à moi de la supporter.

« Voilà, monsieur, ce que j'avois à répondre aux invectives de cette dame. Je ne me pique pas d'accompagner mes phrases de tours malins, ni de fausses accusations, mais je me pique d'avoir pour témoin de ce que j'avance toutes les personnes qui me connoissent, toutes celles qui ont connu ici M. et madame de Sourgel, et même tout Chambéry. Je ne me hâte pas de rassembler des témoignages peu favorables à eux, et de m'exposer par là à la moquerie des plaisans, qui m'ont raillée

de ma sotte crédulité, et des censeurs qui ont blâmé ma conduite peu prudente. Je suis mortifiée, monsieur, qu'on vous donne une fonction aussi indigne de vous, que de servir de correspondant à de si désagréables affaires. Il ne tiendra pas à moi qu'on ne vous débarrasse d'un pareil emploi, et madame de Sourgel peut prendre désormais les choses comme il lui plaira, sans craindre que je me mette en frais de répondre davantage à ses injures. Je crois qu'il ne sera pas douteux, parmi les honnêtes gens, sur qui d'elle ou de moi tombera le déshonneur de toute cette affaire. »

On voit qu'au XVIIIe siècle comme aujourd'hui, en Savoie comme à Paris, l'ingratitude était la menue monnaie du bienfait. On prouvait déjà qu'on cultivait l'indépendance du cœur.

XIV

LES PIGEONS ET LES ABEILLES

Le jardin, le berceau, la treille, la vigne, le verger, la prairie, la ferme, les *rustiques*,—tout a gardé la physionomie d'autrefois. Tout cela semble âgé de plus de cent ans. Sans doute des arbres ont disparu. Cette allée de platanes qui conduit au verger, ces vinaigriers, cette glycine, ces églantiers que je vois devant la maison sont trop jeunes pour me faire illusion, mais ils n'ont rien changé à l'aspect et ils s'harmonisent dans le tableau ancien comme ces nouveaux venus dans la famille qui donnent plus de relief encore aux cheveux blancs des aïeux. Et d'ailleurs les Charmettes ne sont toujours les Charmettes que parce qu'elles re-

prennent tous les ans, pour masquer leur physionomie séculaire, l'éternelle jeunesse du renouveau : la nature sourit sur la mort et parle d'amour aux vivants.

Ce qui manque au tableau, ce sont les pigeons et les abeilles. Je m'obstinais à chercher les pigeons sur le toit ou sur les épaules de Jean-Jacques.

On devrait nourrir des pigeons aux Charmettes en souvenir de ceux de Jean-Jacques, comme on fait à Venise en souvenir de la République. Et les ruches, pourquoi ne pas les rebâtir? « J'avais une petite famille au bout du jardin : c'étaient des abeilles ! Je ne manquais guère, et souvent maman avec moi, d'aller leur rendre visite. Je m'intéressais vivement à leur ouvrage ; je m'amusais infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avaient peine à marcher. Les premiers jours, la curiosité me rendit indiscret, et elles me piquèrent deux ou trois fois; mais, ensuite, nous fîmes si bien connaissance, que, quelque près que je vinsse, elles me laissaient faire, et quelque pleines que fussent les ruches prêtes à jeter leur essaim. J'en étais quelquefois entouré; j'en avais sur les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais. » Vif

et charmant tableau que je voyais çà et là devant moi en traversant le verger.

Les pigeons de Jean-Jacques me rappellent qu'il émiettait le pain amer de M. de Montaigu aux pigeons de Venise.

Les pauvres pigeons de Saint-Marc! Si vous vous trouvez bien aux Charmettes, je vais vous dire leur histoire : il me semble que Jean-Jacques écoutera.

Dans l'ancienne république de Venise, il y avait deux républiques : celle des Vénitiens et celle des pigeons. Ce peuple de navigateurs, qui avait bâti sa capitale en pleine mer, aimait les pigeons, non pas précisément pour les mettre en crapaudine, comme nous les aimons en France, mais parce qu'ils lui rappelaient la colombe de l'Arche. Les pigeons de Venise allaient s'abattre familièrement sur tous les navires qui approchaient du Lido, au retour d'un long voyage. En voyant les pigeons, les Vénitiens saluaient déjà Venise; comme je salue de loin la France quand la *Presse* déploie ses ailes de feu au café Florian.

Quelques Vénitiens, plus poétiques, emportaient des pigeons de Venise comme un souvenir vivant de la patrie absente, mais surtout pour en faire les

messagers de leur amour. Les pigeons étaient souvent lâchés à mille lieues de Venise pour porter la bonne nouvelle à quelque femme ou maîtresse aimée. Le pigeon arrivait bientôt à pleines voiles avec un ruban aux couleurs de Venise. C'était le signe d'amour et de joie. Mais plus d'une fois aussi le pigeon s'en revenait avec une aile blessée, parce qu'il rapportait un signe de deuil. Ce jour-là, on l'avait lâché aux angoisses d'un naufrage ; il avait reçu le dernier baiser et il le donnait au retour; car toutes celles qui attendaient, patriciennes ou filles du peuple, allaient tous les jours interroger les pigeons de la place Saint-Marc et demander à chacun d'eux s'il n'avait pas une lettre pour elles.

Il y a bien des légendes sur les pigeons de Saint-Marc. Chacun conte la sienne ; je ne veux pas les redire toutes ; mais je veux raconter une histoire qui s'est passée hier, qu'on se dit tout bas à Venise et qui m'a arraché des larmes.

Ces pauvres pigeons de Venise ! il vint pourtant un jour où l'on porta sur eux une main sacrilége, Ce fut en 1849. C'était encore la république de Venise, une aurore de feu qui ne vit pas lever le soleil. Ce jour-là, on se jeta sur les pigeons, et on

les dévora. Mais après combien de jours de famine ! Dans l'héroïsme de la défense, car ils défendaient tous leur mère, ces enfants de Venise, on avait oublié que les vivres manquaient partout depuis quelques jours déjà. On fit donc la chasse aux pigeons, et, s'il faut croire les Vénitiens, les pigeons qui pouvaient s'enfuir dans les îles voisines semblèrent venir d'eux-mêmes au sacrifice pour le salut de la république.

Il faut dire aussi, à la gloire des Vénitiens, qu'après la première boucherie ils décidèrent tous qu'ils mourraient sans continuer ce massacre des innocents qui devait porter malheur à Venise.

Depuis 1849, les pigeons, qui ne sont point vindicatifs, ont continué à venir manger dans la main des Vénitiens. Il faut assister à un de leurs festins pour avoir une idée de leur adorable familiarité. Rien ne les effarouche. Tout au plus s'ils se détournent de deux sautillements pour vous laisser passer. Ils se posent sur l'épaule des gondoliers ; ils viennent souhaiter la bonne venue aux étrangers dès qu'on leur ouvre la fenêtre. Pendant que j'écris, en voilà deux qui viennent becqueter sur ma table. Tout à l'heure, la marchande des quatre saisons qui est sous ma fenêtre, place

Saint-Marc, était assaillie pendant son déjeuner. La pauvre femme a eu bientôt fini, grâce à ses hôtes.

Il y a sur les églises et les monuments de Venise des milliers de statues, des licornes, des hippogriffes, des chimères, des lions, des feuilles d'acanthe, toute la variété de la sculpture moresque et gothique, toutes formes du moyen âge et de la Renaissance. Je ne sais si les pigeons de Venise aiment les arts, mais ils se nichent sur tous ces chefs-d'œuvre. S'il y a autant de pigeons que de sculpture, le nombre est d'à peu près trois mille.

Il n'y a pas longtemps, les pigeons ont eu leur jour de sédition. Un matin, à l'heure où Venise vient encore se promener sous les Procuraties, les pigeons s'abattent par centaines sur la place Saint-Marc, portant l'étendard de la révolte, c'est-à-dire ayant chacun au cou un ruban aux couleurs italiennes. Et tous les Vénitiens de battre des mains avec enthousiasme. Qui donc avait ainsi lancé sur la place publique ces pacifiques révolutionnaires? C'était un charmant tableau que ces pigeons bleus, gris, perle, aux pattes roses sautillant, voletant et agitant leurs gaies couleurs. Aussi

vous jugez combien de gâteaux émiettés sur leur chemin!—*Miei cari piccolini!*

On faillit les étouffer sous des caresses et avec des gâteaux. Les pigeons de Saint-Marc ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête.

Mais il n'y a pas que des Italiens à Venise; les mauvaises langues disent qu'il y a des Autrichiens. Voilà que tout à coup l'alarme est au camp, comme si Catilina était aux portes de Rome. Quelques officiers autrichiens, qui déjeunaient au café Florian et aux *Quadri*, viennent sur la place et assistent au spectacle en hommes d'esprit, sans accuser Victor-Emmanuel ou Garibaldi, se disant que, puisque l'empereur d'Autriche permettait aux journaux de l'opposition de pénétrer à Venise, il ne pouvait s'offenser de cette manifestation emplumée.

Malheureusement, ce qui perd les nations, ce sont les royalistes plus royalistes que le roi. Des sous-officiers survinrent qui s'indignèrent et qui crièrent à l'insurrection. On mit à prix, parmi les gondoliers et les oisifs, la tête de tous les pigeons qui avaient conspiré; mais les gondoliers retournèrent à leur gondole, et les oisifs trouvèrent que ce n'était pas la peine de faire quelque chose. On

consigna les troupes Les canons de la place Saint-Marc furent chargés à petit plomb, et les canonniers, mèche allumée, attendirent.

Un peloton de soldats parcourut la place, et après trois sommations, ils firent une décharge qui, comme dans toutes les émeutes, abattit non-seulement les pigeons insurgés, mais les pigeons curieux.

Ce fut un cri de douleur dans Venise tout entière. Assassiner les pigeons de Saint-Marc, c'était frapper saint Marc lui-même. Aussi les Vénitiens qui étaient alors sur la place, hommes, femmes, enfants, coururent aux soldats et les prièrent les larmes aux yeux de cesser le massacre, leur jurant qu'ils allaient dénouer eux-mêmes les cocardes révolutionnaires. Et en effet, durant toute la journée, on rappela les pigeons effarouchés, et on arracha les rubans.

Mais on eut beau faire, quelques pigeons plus patriotes que les autres se retirèrent sous leur tente et gardèrent fièrement les trois couleurs. On les revit quelque temps encore, quand les soldats autrichiens ne passaient pas sur la place, planant majestueusement, mais toujours un peu farouches. On finit par n'en plus voir du tout.

J'arrive enfin à l'histoire que je vous ai promise.

J'ai eu l'honneur d'être présenté à la marquise***, dont le palais se mire au beau milieu du Grand-Canal. J'avais admiré la petite galerie de tableaux, douze chefs-d'œuvre, pas un de plus, ce qui prouve un haut goût, car à Venise plus qu'ailleurs il est si facile d'avoir de mauvais tableaux, il est si difficile d'en avoir de bons !

Tout en admirant ses tableaux, je l'avais beaucoup regardée elle-même, comme j'eusse fait d'un beau portrait de Giorgione ou de Paris Bordone. Cependant, sa beauté, disent les Vénitiens, a perdu beaucoup de son éclat et de son rayonnement depuis qu'elle pleure Venise. Elle a perdu son mari, mais c'est de Venise qu'elle est en deuil.

Nous passâmes sur le balcon, elle pour le soleil, moi pour l'architecture. Quelques pigeons, qui la connaissaient, vinrent de son côté. Elle les caressa avec un amour si expansif que j'en fus touché.

—C'est une passion, lui dis-je.

—Oui, me dit-elle, ces pigeons sont l'âme visible de Venise. Vous voyez bien celui-là, ajouta-t-elle en saisissant un beau pigeon, c'est un de ceux qui ont arboré les couleurs italiennes.

—Ah ! oui, lui dis-je, j'ai appris que vous étiez

allée place Saint-Marc le jour du massacre des innocents, et que vous aviez rougi vos blanches mains pour soigner les blessés.

—Puisqu'on vous a dit cela, répondit-elle, je vais vous faire une confidence, si vous me promettez le secret.

—Je vous promets le secret, comme au conseil des Dix, du temps que les murs parlaient.

Elle rentra dans la galerie et me pria de la suivre.

—J'avais refusé, me dit-elle, de vous montrer mon portrait, parce que je ne laisse entrer personne dans cette petite galerie où mon mari avait sa bibliothèque.

Elle entr'ouvrit la porte et me fit passer en avant.

Dès que j'eus franchi le seuil, je fus quelque peu surpris aux battements d'ailes d'un pigeon.

—N'ayez pas peur, me dit-elle. Il vous prend pour un Autrichien. Mais je vais le rassurer.

C'était un des fameux révolutionnaires de la place Saint-Marc. Il avait encore au cou la cocarde séditieuse. La marquise l'appela, le prit dans sa main, le baisa doucement et se fit becqueter par lui.

—Mais c'est le moineau de Lesbie, lui dis-je.

—Oui, et s'il n'est pas mort, celui-là, c'est que

je l'ai sauvé. *Povero piccolino!* Il était blessé ; il battait de l'aile. Je l'ai caché sous mon châle et je l'ai apporté ici avec un vrai chagrin. Voyez si je soigne bien les malades, le voilà plus vivant que jamais. Mais je n'ose lui rendre la liberté, car on me le tuerait.

—Ne pourriez-vous donc garder le ruban et lâcher le pigeon? car, à tout prendre, il aimerait mieux encore la liberté sur les lagunes que sa prison dorée.

—C'est vrai, mais je ne puis me décider à dénouer ce ruban. Mon pigeon retournant place Saint-Marc sans son ruban, ne serait-ce pas un peu Manin sans son drapeau rentrant dans Venise esclave?

Ainsi parla la marquise.

Quelques jours après, le bruit se répandit sourdement—on voudra bien croire que je n'y étais pour rien—que la marquise cachait un révolutionnaire dans son palais. On alla jusqu'à dire que c'était Mazzini. La police subalterne, en l'absence du gouverneur, fit cerner le palais—sur la terre et sur l'onde—afin que le conspirateur ne pût s'échapper. On avait oublié les fenêtres!

Quand la marquise vit que la chose devenait

sérieuse, elle s'efforça de jouer l'inquiétude et la peur. Elle alla au-devant des inquisiteurs et les supplia de lui épargner cette odieuse visite domiciliaire qui est la honte des révolutions. Mais plus elle paraissait tremblante, et plus ces messieurs de la police comptaient sur une belle capture.

On franchit le seuil, on fouille toute la maison. La marquise s'était réfugiée dans sa petite galerie devant la fenêtre ouverte. Elle tenait dans ses deux mains le cher prisonnier,—que dis-je? l'hôte adoré,—qu'elle couvrait de larmes et de baisers.

Quand les inquisiteurs entrèrent, elle se tourna fièrement vers eux, leur montra le pigeon et leur dit :

—Voilà le révolutionnaire, voilà le conspirateur, voilà le Vénitien.

Les inquisiteurs coururent à elle, furieux de ne trouver qu'un pigeon, mais décidés à assouvir sur lui leur vengeance.

Ils avaient compté sans l'*hôte*.

En effet, quand ils voulurent le saisir, la marquise leva la main et lui donna la liberté.

—*Addio! caro mio!*

Le pigeon, qui ne serait peut-être pas parti si le

palais n'eût pas été en état de siége, s'envola à tire-d'ailes.

—Feu ! s'écria une voix courroucée.

Combien de coups de fusil retentirent? On ne les compta pas; on tira d'en haut, on tira d'en bas, on tira de partout.

La marquise ferma les yeux et se reprocha d'avoir bravé tant de colères, au risque de faire tuer son cher pigeon.

Heureusement, il alla se poser comme pour lui dire un dernier adieu sur le dôme rayonnant *della Salute*, et un instant après il reprit son vol vers l'Adriatique.

—Courez au télégraphe, dit un des plus exaltés parmi les sbires; il faut qu'on donne tout de suite son signalement aux frontières.

La marquise, tout en larmes et tout en joie, battit des mains et fit sa plus belle révérence aux inquisiteurs.

Quand cette histoire est arrivée à Vienne, l'empereur d'Autriche a donné l'ordre de respecter et de nourrir les pigeons de la place Saint-Marc, quelles que soient leurs opinions politiques.

Les petits-fils des pigeons de Jean-Jacques n'ont jamais vu de révolution aux Charmettes.

Ils sont pourtant moins familiers que les pigeons de Venise. J'ai émietté devant eux le pain bis de la fermière, mais la fermière était là et ils me semblaient inquiets. C'est qu'aux Charmettes on aime les pigeons — à la crapaudine.

Je propose d'abolir la peine de mort — pour les pigeons de Jean-Jacques.

XV

LA BASSE-COUR

C'est en pleine nature, les pieds dans l'herbe haute et le front dans l'air vif, que je comprends et que j'aime Jean-Jacques. C'est que la nature, comme elle nous apparaît aujourd'hui, a été découverte par Rousseau; avant lui on ne la voyait que par l'œil de l'antiquité. On n'était ni familié, ni intime avec la forêt et la montagne. La prose avait tout gâté à force de poésie.

Par le verger des Charmettes, Jean-Jacques a prouvé qu'il ne devait pas rimer les *Géorgiques* françaises, mais il est le Théocrite de la prose, soit qu'il se souvienne des printemps de sa jeunesse aux Charmettes, soit qu'il s'égare

17.

dans ses derniers jours en promeneur solitaire.

Avant Lamartine, avant Chateaubriand, avant Bernardin de Saint-Pierre, il avait créé la poésie de la nature, une muse nouvelle en prose ou en vers, qui secoue du pied la rosée du matin et qui étoile son front de bluets et de marguerites.

La poésie se meurt, la poésie est morte! C'est là ce que de très-bonne foi, sans doute, chaque génération proclame à son tour, à l'heure où pour elle, en effet, la poésie cesse d'être.

Le jour qui va s'éteindre ne peut croire à l'aube du lendemain. La poésie est morte, on écrit cela périodiquement; on le dit, et on le pense, avec un désespoir bénévole, souvent facile à consoler.

Comme si le cœur humain pouvait cesser de battre! comme si la jeunesse et la vie n'étaient pas toujours quelque part! comme si l'espérance, l'amour, l'idéal, et toutes les ivresses charmantes, et toutes les chimères adorées, prêtes à nous fuir, hélas! ne se tournaient pas déjà gaiement vers d'autres, vers ceux qui seront jeunes demain, nouveaux élus de la jeunesse, pour qui l'âge mûr, il est vrai, répétera plus tard cette élégie menteuse : La poésie s'en va!

Non, la poésie ne meurt pas. C'est nous qui restons en chemin, c'est nous qu'elle délaisse. C'est nous que la barque féerique où chante le divin concert des illusions, des enchantements et des rêves, c'est nous que la barque de Gleyre abandonne sur une grève aride, pour aller porter bientôt vers d'autres rives fleuries d'autres passagers plus heureux.

La poésie ne meurt pas, elle change; elle change de place, elle change d'objet, elle change de forme. Oui, pour qu'elle soit vivante et féconde, pour qu'elle garde son empire, pour qu'elle ne devienne point comme un intermède incompris au milieu des réelles émotions de la vie, il faut qu'elle soit de son temps; et il faut qu'elle ne s'attarde pas dans le convenu déjà vieilli de la mode d'hier; il faut qu'elle réponde à quelque chose d'actuellement humain; il faut surtout que le poëte soit lui-même : un homme qui se trouve et non un écho perdu.

C'est le malheur de la génération qui vient après un grand mouvement littéraire de vivre trop souvent en parasite sur le terrain conquis par de glorieux aînés. Pastiche, que me veux-tu?—Combien ne vaut-il pas mieux, même avec moins d'éclat, même avec un horizon plus circonscrit, se créer à

soi-même son fief et son domaine, vivre de sa propre moisson et dire avec Musset :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

C'est ce qu'ont su comprendre les premiers ceux qui se sont beaucoup isolés. Ceux-là n'ont pas voulu reprendre les variations éternelles sur le thème si admirablement chanté en strophes émues ou splendides, par les *Méditations* ou les *Feuilles d'automne*.

« Où trouver du nouveau? » semblaient dire les rimeurs à la suite.—Dans le cœur humain toujours, fallait-il répondre, non pour eux, mais pour ceux qui allaient venir après eux. Le nouveau? mais il vit inépuisable encore, dans les douces familiarités du foyer, dans la fête éternellement radieuses des jeunes amours, dans la vérité de la douleur, dans la vérité de la joie, dans le réalisme si profondément pénétré d'idéal, du spectacle des champs.

La poésie, elle est en nous; et notre poésie a surtout, pour les autres, sa valeur et son attrait, par l'émotion véritablement originale de chaque existence et de chaque milieu, par le côté individuel, par la réalité, sans précédent exprimé de chaque destinée.

Le spectacle des champs, la nature et le labeur humain, Dieu et l'homme, voilà une des sources inépuisables, et bientôt de plus en plus fréquentées, de la poésie qu'appelle notre temps.

Les magnificences de la nature ont été puissamment décrites, mais l'homme autre que le poëte, l'homme est resté longtemps en dehors du spectacle. A côté du poëte ému d'admiration, ébloui de merveilles, vibrant comme sa lyre, l'homme n'est pas là. L'homme ne fait pas partie du tableau, ne se meut pas, actif et vivant, dans le cadre splendide.

La poésie descriptive des maîtres est donc une émouvante introduction, comme une ouverture aux larges symphonies du poëme de la nature vivifiée par l'homme ; mais elle n'est pas le poëme humain de la vie rurale.

La poésie rustique semble pourtant, si l'on étudie bien certaines tendances toujours plus manifestes, devoir prendre bientôt une belle part dans les émotions de l'esprit. Les grands paysagistes de l'école moderne : Lamartine, Hugo, de Vigny, ont merveilleusement étendu, enrichi la gamme de la poésie contemporaine. D'autres, Sainte-Beuve et Gautier, lui ont donné l'intimité

familière ; ils ont ainsi formé un public désormais apte à tout comprendre, par un art nouveau habile à tout traduire. La langue, enfin, par eux, a gagné ce qui lui manquait avant eux : la liberté ! Nous leur devons donc de précieuses franchises ; et il reste acquis aujourd'hui que tout ce qui est vrai, juste, senti, peut s'exprimer ; que tout ce qui est incisif, accentué, pittoresque, peut être rendu dans sa réalité.

D'autre part, grâce à de hautes initiatives, grâce aussi à la notion plus répandue des grands devoirs, à la compréhension plus générale des plus sérieux intérêts sociaux, il est évident qu'il se fait en France, vers la vie rurale, un mouvement d'une immense portée. L'heure de la poésie véritablement rustique est donc venue. Pouvait-elle venir plus tôt ? Non.

Le siècle de Louis XIV avait trop consciencieusement méconnu l'œuvre agricole pour que l'agriculture pût se faire littérairement une large part dans les préoccupations des esprits. Les poëtes restèrent plus indifférents que personne à un art dédaigné de tous. Le XVIIIe siècle manifesta philosophiquement plus de sympathie pour l'agriculture ; on en parla beaucoup, malheureusement

sans beaucoup la connaître. Les poëtes qui se crurent bucoliques ou géorgiques, bourgeois ou grands seigneurs, dépaysés dans les champs, les célébrèrent, mais les comprirent peu. La langue, enfin, leur refusait alors le droit d'en agir avec elle comme de fervents adorateurs du vrai. Pour comprendre toute la distance qui nous sépare du siècle dernier, il faut voir, dans le discours de réception à l'Académie française de Voltaire, avec quelle résignation définitive et facile ce briseur de tant d'autres entraves constate l'asservissement étroit qu'il déplore et subit lui-même.

« Nous nous sommes, dit-il, nous nous sommes interdit insensiblement presque tous les objets que les autres nations ont osé peindre ; il n'est rien que le Dante n'exprimât à l'exemple des anciens : il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des *Géorgiques*, qui nomme sans détours tous les instruments de l'agriculture ? A peine les connaissons-nous, et notre noblesse orgueilleuse, dans le sein du repos et du luxe des villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, et au détail de ces arts utiles que les maîtres et les législateurs de la terre cultivaient

de leurs mains victorieuses. » L'abbé Desfontaines surenchérit encore : « Il est impossible, dit-il, de faire en français un bon poëme didactique sur les travaux de la campagne. Les préceptes qui concernent les arts libéraux, notre langue peut les exprimer heureusement et avec élégance. Il n'en est pas de même à l'égard des arts mécaniques et grossiers, tels que l'agriculture. »

Écoutons maintenant un écrivain qui proteste ou croit protester contre ces rigueurs; écoutons l'auteur d'un poëme sur l'agriculture, qui veut plaider sa propre cause et qui plaide ainsi : « Est-il vrai que nous ne puissions pas nommer les instruments de l'agriculture, ni en exprimer les travaux? J'avoue qu'il existe des noms si avilis par le goût et la délicatesse de la nation que notre poésie ne peut les adopter. Ainsi, elle ne peut nommer une *truie*, une *vache*, un *cochon*, une *fourche*, le *fumier*, le *faucheur;* mais on trouve dans Boileau : la *bêche*, le *hoyau*, l'*arrosoir*, la *pelle*, le *râteau*... »

Il résulte évidemment de cet aveu qu'on peut nommer ce qui se trouve nommé dans Boileau : rien au delà. On comprend que le cadre de la poésie rustique soit dès lors fort restreint, et que

Saint-Lambert, par exemple, ait fait avec talent un poëme géorgique où tout se trouve, excepté un seul mot vrai de la vraie vie rurale.

Il serait oiseux et presque puéril de montrer, par des exemples, à quelles périphrases étranges, à quels logogriphes ou rébus ingénieusement grotesques, une telle poétique a condamné tout une école bucolique à qui il était interdit de voir un âne dans un pré quand l'âne paissait au pré, une oie dans la mare quand l'oie barbotait dans la mare.

Nous avons, Dieu merci! désormais, d'autres franchises littéraires. On peut aujourd'hui nommer par leur nom le *faucheur,* le *faneur,* la *fourche* et le *fumier* lui-même, et la *vache,* et le *cochon,* et la *truie* elle-même; et la poésie n'y perd pas, puisqu'elle élève tout jusqu'à elle.

Comme Jean-Jacques, qui fut notre initiateur, nous avons, pour le paysan, pour le laboureur, pour l'ouvrier de la rude besogne des champs, une sympathie, je dirai presque un respect fraternel, que les contemporains de Rousseau n'ont évidemment pas connus.

Enfin, dans notre admiration pour l'œuvre de Dieu, dans la contemplation de la nature, nous apportons un spiritualisme élevé, un sentiment de

religiosité profonde, qui fait de notre amour un culte, et donne comme un reflet de la grandeur divine à la nature entière.

Ce que Jean-Jacques disait en belle prose, un poëte contemporain l'a dit en beaux vers. Je veux, sous le sourire de Rousseau, montrer ces vifs tableaux rustiques *.

Sérénité des champs, fécond recueillement!
Rien n'est à négliger en ce repos charmant.
La caille, au bord du nid, caquette dans les trèfles;
Le gai pinson babille en picotant des nèfles;
L'hirondelle, rasant le lac couvert de joncs,
Pousse son petit cri sauvage;—les pigeons
Deux à deux, roucoulant, s'abreuvent à la source;
Le ruisseau voyageur chante et poursuit sa course.
Les saules, sur le bord, abritent l'or des lis;
Les glauques nénufars baignent leurs fronts pâlis;
Au revers de la haie où mûrit la groseille,
Court une âcre senteur de cresson et d'oseille;
Et la mouche qui vole au plus riche butin,
Epuise de baisers la lavande ou le thym.
Ailleurs, un linot jase, un merle rieur siffle;
Un grand taureau repu boit, rumine, renifle,
Et passe gravement sa langue à ses naseaux.
La génisse, à l'œil bleu, broute, le long des eaux,
Dédaigneuse de l'herbe et du sainfoin des crèches,
Les jeunes peupliers couverts de pousses fraîches.
Une chèvre barbue, au sommet d'un roc noir,

* M. C. de Lafayette a, dans son *poëme des champs*, retrouvé ces bonnes fortunes des grands paysagistes qui voient par *l'œil simple.*

Regarde sous ses pieds se répandre le soir.
Tout au loin, les brebis, se groupant sur la côte,
Font tinter leur clochette et bêlent côte à côte ;
Le vieux pâtre fredonne une vieille chanson
En écho des bouviers qui rentrent la moisson,
Et, mêlant leurs appels à tout ce qui murmure,
Les tout petits bergers, pieds nus, cueillent la mûre
Ou l'airelle abritée à l'ombre des sapins,
Ou le fruit déjà rouge aux branches d'aubépins.

Certes, c'est là un tableau d'une fraîcheur exquise et d'une poésie charmante ; mais la poésie n'exclut pas l'esprit, témoin ce savoureux et gai croquis.

D'abord, la basse-cour, en son joyeux vacarme,
Pour un œil réaliste est-ce un tableau sans charme ?
Plus d'un pinceau sincère y fut souvent séduit.
Quel fouillis de couleur, de mouvements, de bruit !
Gloussements et caquets, cris aigus, chant sonore,
Donnant la bienvenue à la précoce aurore.
Hors des groupes criards, où vont se confondant
La timide pintade et le coq impudent,
J'admire la couveuse inquiète, effarée,
Au plus obscur recoin cherchant la picorée,
Et, pour un vol d'oiseau qui passe dans les cieux,
Ralliant les poussins sur son cœur anxieux.
Non loin, au plus haut pic du tas d'engrais qui fume,
Un poulet gros d'orgueil bat les airs de sa plume,
Fait poudroyer le sol sous son jeune éperon,
Et jette, comme un preux sonnant d'un fier clairon,
En son petit fausset qui piaulait naguère,
De suprêmes défis ou d'amour ou de guerre.

Tandis que ce vainqueur qui n'a pas combattu
Exalte à grand fracas sa force et sa vertu,
Et faisant mal ses frais de gloire et de conquête,
N'a pu capter l'aveu de la moindre coquette,
Sans perdre ainsi leur temps, deux pigeons amoureux
Font la dînette et vont se becquetant entre eux,
Et du jeune orgueilleux que personne n'écoute,
Riraient bien—s'ils n'avaient mieux à faire sans doute.
Plus loin, hors de la grille où ce monde vivant,
Grouillant, criant, gloussant, va toujours se mouvant,
Vers la mare où le saule éploré pend ses branches,
Flottille de forbans âpres à tout butin,
Qui dans les fonds vaseux déciment le fretin;
Chaque plongeur, effroi de la carpe nacrée,
Revient sa proie au bec, se hâte à la curée,
Et, tout cahin-caha, gagnant le sable d'or,
Met son ventre au soleil, lustre sa plume et dort.
Ailleurs, un bon gros porc anglais, face gourmande,
Blanc et rose, et charmant pour l'école flamande,
De son petit grouin, noyé dans son gros cou,
Flaire si la pâtée arrive vers son trou;
Tandis que dame truie, amorçant de caresse
Ses petits yeux chinois clignotant dans leur graisse,
Des plus doux grognements qu'amour ait inventés
Rappelle ses gorets épars de tous côtés.
Gorets n'écoutent point,—l'un courant en maraude,
Avec concupiscence autour des froments rôde;
Un second, cachant mieux son tragique dessin,
S'essayerait volontiers à croquer un poussin,
Et, certes, n'en ferait qu'une mince bouchée;
Si, d'un bec menaçant, la poule effarouchée
Ne paraissait pouvoir, en ce cas hasardeux,
Au ravisseur sournois, manger un œil ou deux.
Les autres, se faisant un idéal plus sage,
Dans les goûts de leur caste et les jeux de leur âge

Philosophiquement limitent leurs désirs,
Sur un mode amphibie alternent leurs plaisirs,
Et, dans le frais bourbier où se pavane une oie,
Clapotant, barbotant, s'en donnent à cœur joie.

Je ne sais si le poëte a jamais fait le pèlerinage des Charmettes, mais ses tableaux représentent dans tout leur effet rustique les hôtes des Charmettes, du côté de la basse-cour. Voilà bien les manières des coqs et des poules, des chèvres et des cochons, qui, de génération en génération, ont succédé à la petite république, plus regrettée par Jean-Jacques que la république de Genève.

Cette petite république a initié Jean-Jacques aux secrets intimes de la nature. Là aussi fut son école. Comme Saint-Simon, il va retremper la langue française en haine de l'éloquence officielle. Les grands écrivains du XVII[e] siècle parlent comme des livres : Saint-Simon et Jean-Jacques, c'est la nature, c'est l'homme, c'est la passion qui parle. Ceux-là n'ont nul souci des belles choses apprises pour être récitées comme un compliment, un discours d'Académie ou une oraison funèbre. Ils écrivent pour peindre ; tous deux font leurs confessions, mais tous deux font la confession de leur siècle.

Il les faut remercier hautement d'avoir brisé

avec la tradition : au lieu de cette prose pompeuse ou parée qui gardait les grands airs de la cour de Louis XIV, l'un nous a appris à aimer la vérité toute nue, ruisselante encore de l'eau du puits; l'autre a ouvert les fenêtres des académies et des hôtels Rambouillet sur les horizons verts et bleus des Charmettes et de Montmorency. Le premier a meurtri la vérité dans la violence de ses embrassements, le second l'a promenée à travers les ramées chanteuses, les pieds foulant l'herbe humide, les mains pleines d'épis et de pervenches.

XVI

LE TESTAMENT DE JEAN-JACQUES

Ce testament de Jean-Jacques, déjà plus ou moins malade imaginaire, est encore une peinture de son cœur et de son esprit qui manque au tableau des *Confessions :*

L'an 1737 et le 27e de juin, après-midi, dans la maison du seigneur comte de Saint-Laurent, contrôleur général des finances de Sa Majesté, où habite dame Françoise-Louise de la Tour de Warens, par-devant moi, notaire collégié, soussigné, et en présence des témoins sous-nommés, s'est établi le sieur Jean-Jacques, fils du sieur Isaac Rousseau, natif de la ville de Genève, habitant à la présente ville, lequel, détenu dans son lit par un accident qui lui est arrivé cejourd'hui, néanmoins sain de sens, mémoire et entendement, ainsi qu'il a apparu à moi, notaire, et témoins, par la suite et solidité de ses raisonnements, con-

sidérant la certitude de sa mort et l'incertitude de son heure, et qu'il est prêt d'aller rendre compte à Dieu de ses actions, a fait son testament comme ci-après ; premièrement s'est muni du signe de la sainte croix, etc., donne et lègue aux révérends pères capucins, aux révérends pères augustins et dames de Sainte-Claire, à chacun desdits couvents, la somme de seize livres pour célébrer des messes pour le repos de son âme. Il lègue et délaisse à son père sa légitime, telle que de droit dans tous ses biens, le priant de se contenter de ladite légitime, et est obligé de donner le surplus de ses biens, soit par reconnaissance pour ses bienfaiteurs, soit pour payer ses dettes; il donne au sieur Jacques Barillot, de la ville de Genève, outre ce qu'il lui doit, la somme de cent livres; exhorté ledit testateur de faire quelques legs aux hôpitaux de la sacrée religion des saints Maurice et Lazare, aux hôpitaux de la présente ville et province, a répondu que ses facultés ne lui permettaient pas de faire aucun legs, et au surplus il a fait, créé et institué et, de sa propre bouche, nommé pour son héritière, ladite dame Françoise-Louise de La Tour, comtesse de Warens, la priant très-humblement de vouloir accepter son hoirie, comme la seule marque qu'il lui peut donner de la vive reconnaissance qu'il a de ses bontés, voulant que le présent soit son dernier testament, et que, s'il ne peut valoir comme testament, il vaille comme donation, à cause de la mort et par tous autres moyens qu'il pourra mieux valoir, priant les témoins ci-après nommés, connus et appelés par ledit testateur, d'en porter témoignage; et par ces mêmes présentes, s'est établi et constitué ledit sieur Rousseau, lequel, pour la décharge de sa conscience, déclare devoir à ladite dame Françoise-Louise de La Tour de Warens, absente, moi dit notaire pour elle stipulant et acceptant la somme de deux mille livres de Savoie pour sa pension et entretien que ladite dame lui a fournies depuis dix

années, laquelle somme ledit sieur Rousseau promet lui payer, si Dieu lui conserve la vie, dans six mois prochains. Confesse de plus avoir passé une promesse de sept cents livres, en faveur du sieur Jean-Antoine Charbonnel, pour argent prêté et marchandises livrées.

Ce testament fut écrit par Claude Morel, procureur au sénat, assisté d'Antoine Bonne, de Jacques Gros, d'*honorables* Antoine Bonnau, Pierre Catagnole, Pierre George et Antoine Forraz, tous habitants de Chambéry.

Selon je ne sais plus quel philosophe, « c'est un spectacle digne d'attention, de voir Rousseau faire le signe de la croix, recommander son âme à Dieu, donner de quoi faire dire des messes pour le repos de son âme, protester de vivre et mourir dans la religion qu'il avait adoptée en passant, faire des legs à des religieuses, à des capucins, à d'autres moines. Souvent on rencontre chez des hommes de génie des contradictions inexplicables : leurs cerveaux ressemblent à ces machines qui se dérangent d'autant plus facilement qu'elles ont un plus grand degré de perfectibilité. Donc le génie touche à la folie. » Jean-Jacques l'a bien prouvé.

Ce qui me frappe surtout dans ce testament

d'un homme qui n'avait rien *, c'est le profond et religieux amour de Jean-Jacques pour madame de Warens. Croyant mourir, il ne voit plus qu'elle et lui donne son obole comme un dernier battement de cœur.

* Un peu plus tard, il pouvait léguer l'immortalité. « O privilége du génie ! s'écrie M. Frédéric Thomas. Les Charmettes ont appartenu au président Antoine Favre; mais ici le jurisconsulte s'efface devant le philosophe. O privilége du génie! Un vagabond passe dans la rue; il entre sous votre toit, y dresse sa tente ou y fait son nid pour quelques jours à peine. C'est assez. Votre maison n'est plus à vous et ne sera plus désormais à personne. Il vous la confisque en la consacrant; il en fait une relique et un temple. A l'instant, tous les propriétaires antérieurs et tous les propriétaires futurs sont expropriés pour cause d'immortalité publique, si l'on peut ainsi dire; et par qui sont-ils dépossédés? par un pauvre diable qui n'a ni feu ni lieu, et qui pourtant devient le propriétaire éternel et incommutable de leur domicile. Qui ose prétendre encore que les hommes de génie sont pauvres! Dites qu'ils veulent bien le paraître pour ne pas trop nous humilier; mais, au fond, ils sont plus riches que le marquis de Carabas. Tout ce qu'ils voient, ils le comprennent; tout ce qu'ils touchent devient leur propriété; tout ce qu'ils décrivent, ils le créent après Dieu, ils le mettent en lumière, ils le tirent du néant ou de l'oubli. »

XVII

LA RÉVOLUTION AUX CHARMETTES

Contraste des contrastes! Ce fut un chanoine qui vint habiter les Charmettes, quand le marquis d'Alinges, le dernier amant de madame de Warens, l'arracha à son champ, où les créanciers ne semaient plus que l'ivraie.

Quand parurent les *Confessions*, on commençait déjà le pèlerinage aux Charmettes. Le chanoine laissa faire d'abord, mais il ne professait pas tout à fait les opinions de Rousseau en matière de religion. Bientôt, fatigué des hymnes à la philosophie qu'on chantait dans sa maison, il ferma sa porte; bien plus, il exorcisa le démon du philosophe qui revenait toutes les nuits.

Un crêpe de deuil, un linceul de mort s'étaient étendus sur les Charmettes. Adieu panier, les vendanges sont faites! Il y a encore des paniers, il y a encore des vendanges; mais où sont les mains amoureuses et les lèvres brûlantes? Jean-Jacques n'est plus là pour se barbouiller à la grappe mordue avec madame de Warens!

Un jour enfin,—il ne fallut rien moins que la Révolution,—les habitants de Chambéry, qui commençaient à aimer le Jean-Jacques des Charmettes par le philosophe de Genève, mirent le chanoine à la porte pour rendre un culte à la religion du *Contrat social,* mais surtout à la religion de l'amour.

Le poétique Hérault de Séchelles vint rêver là où Jean-Jacques avait aimé. Commissaire de la Convention à Chambéry, il fit inscrire sur une plaque de marbre, scellée sur la façade de la maison, ces vers de madame d'Épinay,—ou de Hérault de Séchelles :

Réduit par Jean-Jacques habité,
Tu me rappelles son génie,
Sa solitude, sa fierté,
Et ses malheurs et sa folie.
A la gloire, à la vérité
Il osa consacrer sa vie,
Et fut toujours persécuté
Ou par lui-même ou par l'envie.

XVIII

LES COMMENTATEURS

DIALOGUE DES MORTS ET DES VIVANTS

Au lieu de tenir registre aux Charmettes pour donner l'hospitalité à l'esprit de tous les imbéciles qui s'imaginent qu'ils savent écrire parce qu'ils ont pris, dans leur enfance, des leçons d'écriture, que n'inscrit-on avec respect tous les jugements de ceux qui, de Mirabeau à George Sand, ont commenté avec leur plume d'or la poésie des Charmetttes.

Je me suis un instant imaginé que j'étais dans le cortége de tous les pèlerins littéraires qui vont cueillir une fleur de rhétorique dans le jardin de madame de Warens. Je reconnus Diderot, Mirabeau, Lamartine, madame de Staël, George

18.

Sand, Byron, Moore, Michelet, Sainte-Beuve, Saint-Marc-Girardin, Chamfort.

Madame de Staël, se penchant à la fenêtre, respira l'air vif de la montagne.

LAMARTINE.

Qui donc parlera dans ce silence éloquent? Je ne veux écouter que la voix d'une femme.

MADAME DE STAEL.

Si le cœur parlait, je serais éloquente. Je serai simple. Quand on voit Jean-Jacques aux prises avec les hommes, on l'aime moins; mais dès qu'on le retrouve avec la nature, tous ses mouvements répondent à notre cœur et son éloquence développe tous les sentiments de notre âme. Comme son séjour aux Charmettes est peint délicieusement! Les jeunes gens désirent ordinairement le mouvement; ils appellent vivacité le besoin qu'ils en ont; mais les âmes vraiment ardentes le redoutent; elles prévoient ce qu'il en coûte pour quitter le repos, elles sentent que le feu qu'on allume peut dévorer. Rousseau, paisible dans sa retraite, n'éprouvait point le désir d'exercer son génie; rêver, aimer, suffisait à ses facultés. Aimer, quel

que fût l'objet de sa tendresse, c'était sur cet objet qu'il plaçait ses chimères ; ce n'était pas à madame de Warens, c'était à l'amour qu'il songeait; ses sentiments ne le tourmentaient pas; il n'étudiait pas dans les regards de sa maîtresse le degré de passion qu'il lui inspirait; c'était une personne à aimer qu'il lui fallait. Madame de Warens, sans s'en mêler, faisait son bonheur. Peut-être est-il vrai qu'un grand homme, dominé par le génie de la pensée, que Rousseau n'a jamais éprouvé une passion qui vînt uniquement du cœur : elle l'aurait distrait, elle n'aurait pas servi son imagination. Il fallait que les facultés de son esprit fussent pour quelque chose dans ses sentiments; il fallait qu'il eût besoin de douer sa maîtresse. Une femme parfaite aurait été sa meilleure amie, mais non l'objet de son amour. Je suis certaine qu'il n'a jamais fait que des choix bizarres; je suis certaine aussi que *Julie* est la personne du monde dont il a été le plus épris; C'était un homme qui ne pouvait se passionner que pour des illusions; heureux si elles n'eussent pas troublé son cœur avec plus de violence que la réalité même!

DIDEROT.

Celui-là a failli être heureux dans son temps. Le bonheur, c'était une femme qu'il aimait, la femme des Charmettes; mais il n'avait pas la science de la vie. Ses *Confessions* prouvent qu'il a été jeune dans sa jeunesse, ce qui est une vertu; mais ses *Confessions* prouvent aussi qu'il a été plus souvent un enfant qu'un homme.

Ce Jean-Jacques est un beau fou, mais c'est quelquefois un sage. Le plus souvent, c'est un comédien qui veut cacher son jeu, mais qui joue trop mal pour cela. Il est prédestiné à faire beaucoup de bruit pour rien. On l'accuse de plagiat, qu'importe si c'est son bien qu'il reprend. Il y a de l'apôtre et du bon apôtre chez cet homme. C'est une machine de guerre qui prêche la paix avec les foudres de l'éloquence. A Genève comme à Paris, il a remué tout le monde. Vous vous rappelez que la République s'est assemblée en tumulte et a déclaré unanimement, au consistoire des ministres, que la *Profession de foi du vicaire savoyard* était la sienne. Eh bien! voilà un petit événement, de rien en lui-même, qui aura fait abjurer en un jour la religion chrétienne à vingt mille âmes. Oh! que

ce monde ci serait une bonne comédie, si l'on n'y jouait pas son rôle. Le beau texte pour philosopher! C'est précisément parce que cette *Profession de foi* est une espèce de galimatias, que les têtes du peuple en sont tournées. La raison, qui ne présente aucune étrangeté, n'étonne pas assez, et la populace veut être étonnée. Je vois Rousseau tourner tout autour d'une capucinière. Rien ne tient dans ses idées; c'est un homme excessif, ballotté de l'athéisme au baptême des cloches. Quand il ne croit pas, il s'agenouille; quand il croit, il relève la tête avec la fierté du génie.

THOMAS MOORE.

Étrange autorité du génie qui peut créer alentour de ses vices, de ses infirmités, de ses faiblesses, une atmosphère de lueurs si magiques, un prisme de teintes si harmonieuses, que les yeux les plus fermes s'y laissent éblouir!

C'est pis qu'une faiblesse, c'est une iniquité, c'est une honte, ce vasselage de l'esprit prosterné devant la gloire, ce fanatisme qui jette sous la roue du char des idoles les plus pures, les plus augustes lois de l'existence, et qui les livre sans retour à la merci du fétiche aveugle!

Réalisez, je le veux bien, les fastueuses ambitions du génie triomphant, adorez les altières énergies qui le couronnent, mais que votre superstition servile n'aille pas sanctifier les instincts avilissants qui le dégradent !

Je suis sans doute un rimeur singulièrement froid et dénué de ces romanesques entraînements que devraient éprouver tous les porteurs de lyre ; qu'y faire ? Cette ferveur enthousiaste qui saisit tant d'âmes sur les voies consacrées par les haltes des pèlerins illustres, cette dévotion, quel que soit son prix, je le crains, je le sens, je ne l'ai pas en moi. Ici tout me le prouve.

C'est l'heure du calme ! Dans ce coin de terre des Charmettes, tout est charme, tout est délice ; je me repose, loin des rumeurs des foules, loin de tout ce que j'aurais plaisir à oublier ; je regarde l'étroite vallée, je note une chanson dans le murmure du ruisselet ; je suis le vol capricieux des oiseaux familiers comme ils étaient dans l'Éden, quand la voix effrayante de l'homme n'avait pas encore troublé leurs pieux cantiques ; je parcours les petits sentiers ombreux qui ondulent au versant de la colline, bordés d'arbres fruitiers, éclairés seulement par les trouées qu'un vent léger

perce dans l'épaisseur des feuillages, par les perspectives que les ramures frissonnantes du saule pleureur découvrent, çà et là, pareilles à ces passagères et lointaines visions d'un monde de lumière que l'espérance aperçoit même à travers les brumes de la mélancolie ! Si je perdais enfin le souvenir de ces liaisons vulgaires dont le céleste pinceau du génie reste impuissant à déguiser les trivialités sordides, autant que le flambeau du soleil à fermer le cloaque du marais sur lequel il se joue, certes ce site évoquerait à la fois, sous mes yeux, tous les emblèmes du bonheur : l'amour où l'amant n'est plus qu'une part de lui-même, un écho des félicités de l'amante ; la solitude inviolable et douce, sanctuaire qui abrite l'essaim béni des vertus, retraite où les sympathies, préservées du souffle desséchant des fatalités terrestres, s'épanchent plus candides et plus vives, comme les eaux sans limon d'une source secrète ; les journées radieuses, partagées entre les loisirs souriants et les labeurs austères ; les nuits clémentes où les songes renouvellent les joies de la journée ; les langueurs du clair de lune avant les ardeurs de l'aurore ! Oui, je trouverais ici l'idéale oasis, si le spectre odieux du passé ne hantait plus ma mémoire, si

les réalités profanatrices n'obstruaient pas le courant enchanté de mes illusions et ne me rejetaient pas en pleine fange, dans le chaos des querelles et des vanités de celui qui fut jadis l'hôte de ces campagnes !

Oh ! si jamais l'auréole de l'imagination brilla réchauffante et splendide, ce fut sur le front de cet homme : mais quel exemple révèle mieux les impostures du génie ? Comme il dépense les ressources de ce talent merveilleux d'histrion, qui est le principe et le ressort de sa vie, à contrefaire toutes les nuances de la pensée, toutes les délicatesses du sentiment, à déchaîner tant d'émotions auxquelles il est inaccessible ! Son œuvre est un diamant dont les facettes sidérales répandent la sérénité sur les sombres chemins des mortels : lui, c'est le ver abject qui rampe sur l'herbe dans les ténèbres ! Les paroles fécondes, les idées bienfaisantes affluent sur ses lèvres menteuses, il se constitue l'oracle de la prospérité universelle ; ses enfants, ses amis, ses parents, son pays, n'y gagneront pas : son égoïsme le met fort au-dessus de tels soucis ! Sa plume est encore humide ; tout à l'heure il achevait un tableau de tendresse et d'extase ; en le lisant les jeunes seins vont battre

plus vite, les jeunes cerveaux vont s'emplir de rêves, et l'échelle des aspirations mystérieuses va conduire bien des vivants au paradis! Où est-il pourtant ce prophète qui révèle les symboles, cet alchimiste qui verse les ivresses, ce travailleur qui opère les prodiges?—Il ne convoite, il ne comprend la béatitude que dans les bras de la *Maman* ou de Thérèse!

MIRABEAU.

Madame de Warens ou Thérèse Levasseur, qu'importe! son rêve planait au-dessus. J'ai connu Jean-Jacques Rousseau : il fut toujours le même, plein de droiture, de franchise et de simplicité, sans aucune espèce de faste, ni de double intention, ni d'art pour cacher ses défauts ou montrer ses vertus. On doit pardonner peut-être à ceux qui l'ont décrié de l'avoir mal connu : tout le monde n'était pas fait pour concevoir la sublimité de cette âme, et l'on n'est bien jugé que par ses pairs.

MICHELET.

Il est l'âme de la jeunesse.

On ne sait d'où cela vient, mais depuis que

cette parole ardente s'est répandue dans les airs, la température a changé; c'est comme si une tiède haleine avait soufflé sur le monde; la terre commence à porter des fruits qu'elle n'eût donnés jamais.

Qu'est-ce que cela? Si vous voulez que je vous le dise, c'est ce qui trouble et fond les cœurs, c'est un souffle de jeunesse: voilà pourquoi nous cédons tous. Vous nous prouveriez en vain que cette parole est trop souvent faible ou forcée, parfois d'un sentiment vulgaire. La jeunesse est telle, telle la passion. Tels nous fûmes, et si parfois nous retrouvons là les faiblesses de notre jeune âge, nous n'y ressentons que mieux le charme doux et amer qui ne reviendra plus.

Chaleur, mélodie pénétrante, voilà la magie de Rousseau. Sa force, comme elle est dans l'*Émile* et le *Contrat social*, peut être discutée, combattue. Mais par ses *Confessions*, ses *Rêveries*, par sa faiblesse, il a vaincu; tous ont pleuré.

Les génies étrangers hostiles ont pu repousser la lumière, mais ils ont subi la chaleur. Ils n'écoutaient pas la parole, la musique les subjuguait. Les dieux de l'harmonie profonde, rivaux de l'orage, qui tonnaient du Rhin aux Alpes, ont eux-mêmes

ressenti l'incantation toute-puissante de la douce mélodie, de la simple voix humaine, du petit chant matinal, chanté la première fois sous la vigne des Charmettes.

Cette jeune et touchante voix, cette mélodie du cœur, on l'entend, quand ce cœur si tendre est depuis longtemps dans la terre. Les *Confessions* qui paraissent après la mort de Rousseau semblent un soupir de la tombe. Il revient, il ressuscite, plus puissant, plus admiré, plus adoré que jamais dans la divine montagne des Charmettes.

LAMARTINE.

Un paysage n'est qu'un homme ou une femme. Qu'est-ce que Vaucluse sans Pétrarque? qu'est-ce que Sorrento sans le Tasse? qu'est-ce que la Sicile sans Théocrite? qu'est-ce que le Paraclet sans Héloïse? qu'est-ce qu'Annecy sans madame de Warens? qu'est-ce que Chambéry sans Jean-Jacques Rousseau? ciel sans rayons, voix sans échos, sites sans âme! L'homme n'anime pas seulement l'homme, il anime toute une nature. Il emporte une immortalité avec lui dans le ciel, il ne laisse une autre dans les lieux qu'il a consa-

crés. En cherchant sa trace, on la retrouve et l'on converse réellement avec lui.

Rousseau fut jeté ici par les premiers naufrages de sa destinée, recueilli dans le sein d'une femme jeune, belle, aventureuse, naufragée comme lui. Cette femme semblait avoir été composée exprès par la nature, de vertus et de faiblesse, de sensibilité et d'inconséquence, de dévotion et d'indépendance d'esprit, pour couver l'adolescence de ce génie étrange dont l'âme contenait à la fois un sage, un amant, un philosophe, un législateur et un fou. Une autre femme eût peut-être fait éclore une autre vie. On retrouve tout entière dans un homme la première femme qu'il a aimée. Heureux celui qui eût rencontré madame de Warens avant sa profanation. C'était une idole adorable, mais cette idole avait été souillée. Elle ravalait elle-même le culte qu'une âme neuve et amoureuse lui rendait. Les amours de ce jeune homme et de cette femme sont une page de *Daphnis et Chloé* arrachée du livre et retrouvée tachée et salie sous les pieds d'une courtisane.

N'importe, c'était le premier amour ou le premier délire de ce beau jeune homme. Le lieu où cet amour naquit, la tonnelle où Rousseau fit ses

premiers aveux, la chambre où il rougit de ses premières émotions, la cour où le disciple se glorifiait de descendre aux plus humbles travaux du corps pour servir son amante dans sa protectrice ; les châtaigniers épars à l'ombre desquels ils s'assayaient ensemble pour parler de Dieu, en entrecoupant de fous rires et de caresses enfantines ces théologies enjouées ; leurs deux figures si bien encadrées dans tout ce paysage, si bien confondues dans cette nature sauvage comme eux ; tout cela a, pour les poëtes, pour les philosophes et pour les amants, un attrait caché, mais profond. On ne s'en rend pas raison, même en y cédant. Pour les poëtes, c'est la première page de cette âme qui fut un poëme; pour les philosophes, c'est le berceau d'une révolution ; pour les amants, c'est le nid d'un premier amour.

J'aime à me rappeler ma première visite aux Charmettes. Nous montions, en discourant de cet amour, le sentier rocailleux au fond du ravin qui mène aux Charmettes. Nous étions seuls. Les chevriers même avaient quitté les pelouses sèches et les haies sans feuilles. Le soleil brillait à travers quelques nuages rapides; ses rayons, plus concentrés, étaient plus chauds dans les flancs abrités du

ravin. Les rouges-gorges sautillaient presque sous nos mains dans les buissons. Nous nous arrêtions de temps en temps et nous nous asseyions sur la douve du sentier, au midi, pour lire une page ou deux des *Confessions* et pour nous identifier avec le site.

Nous revoyions le jeune vagabond presque en haillons, frappant à la porte d'Annecy et remettant, en rougissant, sa lettre de recommandation à la belle recluse, dans le sentier désert qui conduisait de sa maison à l'église. Le jeune homme et la jeune femme nous étaient si présents, qu'il nous semblait qu'ils nous attendaient et que nous allions les voir à la fenêtre où dans les allées du jardin des Charmettes. Nous nous remettions ensuite en chemin pour nous arrêter encore.

Et nous gravissions une pelouse rapidement inclinée, plantée çà et là de quelques vieux noyers. Ces arbres avaient vu jouer les deux amants sur leurs racines. A droite, dans l'endroit où la gorge se resserre comme pour se fermer tout à fait au passant, une terrasse en pierres sauvages et mal jointes porte la maison de madame de Warens. C'est un petit cube de pierres grises percé d'une porte et de deux fenêtres du côté de la terrasse, autant du côté du jardin ; trois chambres basses

au-dessus ; une grande salle au niveau du sol, sans autres meubles qu'un portrait de madame de Warens dans sa jeunesse.

Sa gracieuse figure rayonne, à travers la poussière de la toile enfumée, de beauté et d'enjouement. Pauvre charmante femme ! Si elle n'eût pas rencontré cet enfant errant sur les grands chemins, si elle ne lui avait pas ouvert sa maison et son cœur, ce génie sensible et souffrant se serait éteint dans la boue. Cette rencontre ressemble à un hasard, mais elle fut la prédestination de ce grand homme, sous la figure d'une première amante. Cette femme le sauva. Elle le cultiva. Elle l'exalta dans la solitude, dans la liberté et dans l'amour, comme ces houris d'Orient qui préparaient de jeunes séides au martyre par la volupté. Elle lui fit son imagination rêveuse, son âme féminine, son accent tendre, sa passion pour la nature. En lui communiquant son âme maladive, elle lui donna l'enthousiasme des femmes, des jeunes gens, des amants, des pauvres, des opprimés, des malheureux de son siècle. Elle lui donna le monde, et il fut ingrat !... elle lui donna la gloire et il lui légua l'opprobre !... Mais la postérité doit être reconnaissante pour eux et pardonner à une

faiblesse qui nous valut un si grand poëte. Quand Rousseau écrivit ces pages odieuses sur sa bienfaitrice, il n'était déjà plus Rousseau; il était un pauvre insensé. Qui sait si son imagination malade et troublée, qui lui faisait voir alors l'insulte dans le bienfait, la haine dans l'amitié, ne lui fit pas voir aussi la courtisane dans la femme sensible et le cynisme dans l'amour? J'ai toujours eu ce soupçon. Je défie un homme raisonnable de recomposer avec vraisemblance le caractère que Rousseau donne à son amante, des éléments contradictoires qu'il associe dans cette nature de femme. L'un de ces éléments exclut l'autre. Si elle avait assez d'âme pour adorer Rousseau, elle n'aimait pas en même temps Claude Anet. Si elle pleurait Claude Anet et Rousseau, elle n'aimait pas le garçon perruquier. Si elle était pieuse, elle ne se glorifiait pas de ses faiblesses, elle les déplorait. Si elle était touchante, belle et facile, comme Rousseau nous la dépeint, elle n'était pas réduite à chercher ses adorateurs parmi les vagabonds sur les grands chemins et dans les rues. Si elle affectait la dévotion dans une pareille vie, elle était une femme de calcul et une hypocrite. Si elle était une hypocrite, elle n'était pas la femme ouverte, franche et

abandonnée des *Confessions*. Ce portrait n'est pas vrai. C'est une tête et un cœur de fantaisie. Il y a un mystère là-dessous. Ce mystère est peut-être dans la main égarée du peintre plutôt que dans la nature de la femme dont il reproduit les traits. Il ne faut ni accuser le peintre qui ne possédait plus son jugement, ni croire au portrait qui défigure une adorable création, après l'avoir ébauchée.

Quant à moi, je n'ai jamais cru que madame de Warens se reconnût dans les pages suspectes de la démence de Rousseau. Je l'ai toujours restituée dans mon imagination telle qu'elle apparut à Annecy au jeune poëte, belle, sensible, tendre, un peu légère, quoique réellement pieuse, prodigue de bontés, altérée d'amour et brûlant de confondre les doux noms de mère et d'amante dans son attachement pour cet enfant que lui jetait la Providence et qu'adoptait son besoin d'aimer. Voilà le portrait vrai, tel que des vieillards de Chambéry et d'Annecy m'ont dit l'avoir entendu mille fois rétablir par leurs pères. L'âme de Rousseau lui-même porte témoignage contre ses incriminations. Où donc aurait-il pris cette piété sublime et tendre, cette mélancolie féminine du cœur, ces touches fines et délicates du style, si une femme ne les lui

eût données avec son cœur? Non, la femme qui a créé un tel homme n'est pas une courtisane cynique, c'est une Héloïse tombée. Mais c'est une Héloïse tombée dans l'amour. J'en appelle à Rousseau jeune et amant, de Rousseau vieillard morose, calomniant la nature humaine, et ce que je viens chercher souvent avec rêverie aux Charmettes, c'est madame de Warens, plus touchante et plus séduisante dans mes yeux et dans mon cœur que dans le sien!

CHATEAUBRIAND.

Madame de Warens en sera-t-elle plus femme, si elle a les vapeurs d'Elvire? Sera-t-elle moins aimée parce qu'elle aura moins péché? Rousseau en sera-t-il plus humain, s'il trahit la vérité au profit de la vertu?

SAINT-MARC-GIRARDIN.

Ces amours, que nous voudrions voir plus délicates, l'étaient presque trop auprès des amours de Crébillon fils. Tout dépend du point de départ. A qui part des petites maisons de la régence, les Charmettes sont déjà un lieu de purification, et les bosquets de Clarens sont un sanctuaire.

LE BARON D'HOLBACH.

Ici je comprends Rousseau. A Paris, je ne l'ai compris qu'à moitié. Il n'avait d'esprit que lorsqu'il était contrarié. J'ai à me reprocher d'avoir multiplié ces contrariétés pour multiplier ces moments d'éclat et de verve. J'étais idolâtre de la musique italienne : il ne l'était pas moins. Son *Devin du village*, qui part des Charmettes, ne fut goûté ni prôné par personne autant que par moi : mais le génie musical de l'auteur était sujet aux mêmes disparates que ses autres talents. On l'accusa de plagiat. Je voulus vérifier. Je ne tendis pas de piéges, mais je hasardai des épreuves. Il s'aperçut de mes défiances, et dès ce moment je perdis son amitié. Il venait de se vouer tristement à sa Thérèse; on ne peut imaginer un contraste plus affligeant que celui qu'il présentait avec sa Thérèse et son génie. Diderot, Grimm et moi, nous fîmes une conspiration amicale contre ce bizarre et ridicule assemblage. Il fut blessé de notre zèle, indigné de notre désapprobation, et, dès ce moment, il se tourna avec fureur contre notre philosophie antithérésienne. Plus nous cherchions à le ramener vers ses anciens principes et vers ses anciens amis, plus il s'éloi-

gnait des uns et des autres. J'espérais l'arracher à Thérèse par le souvenir de la baronne de Warens, mais c'en était fait du Rousseau des Charmettes.

GRIMM.[1]

La statue de Rousseau est trop haut placée aujourd'hui. Il va se croire décidément un dieu. Il a eu l'ambition de faire secte. Il avait essayé, pour attirer la foule, de se donner un air de philosophe antique; d'abord en vieille redingote, puis en habit d'Arménien, il se montrait à l'Opéra, dans les cafés, aux promenades; mais ni sa petite perruque sale et son bâton de Diogène, ni son bonnet fourré n'arrêtaient les passants. Il fallait un coup d'éclat pour avertir les ennemis des gens de lettres que Jean-Jacques avait fait divorce avec eux. Cette rupture lui attirerait une foule de partisans, et il avait bien calculé que les prêtres seraient du nombre. Ce fut donc peu pour lui de se séparer de Diderot et de ses amis, il leur dit des injures, et, par un trait de calomnie lancé contre Diderot, il donna le signal de la guerre qu'il leur déclarait en partant. Vanités des vanités, tout est vanité chez les philosophes de Genève.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Rousseau, élevé à la vertu par madame de Warens, et frappé par l'adversité au contact de Thérèse Levasseur, devint supérieur à la fortune. Vous le taxez d'orgueil, mais ce sont les orgueilleux qui taxent d'orgueil. L'orgueilleux est celui qui cherche à subjuguer, et Rousseau, solitaire, sans ambition et sans fortune, ne voulut que vivre libre. Il était fier, mais il l'était également avec tous les hommes, n'y trouvant de différence que la vertu. Partout on le voit oublier ses propres maux, pour ne s'occuper que de ceux du genre humain. Partout il est le défenseur de ses droits et l'avocat des malheureux. Il n'y avait pas d'homme plus conséquent avec ses principes ; mais souvent un homme passe pour inconstant par la raison que tout change autour de lui, et qu'il ne change pas lui-même.

LORD BYRON.

C'est ici que Jean-Jacques Rousseau commença une vie de malheurs, Rousseau, sophiste sauvage, auteur de ses tourments, apôtre de l'amour, qui revêtit la passion d'un charme magique, et puisa dans ses douleurs une irrésistible éloquence. Il sut

embellir jusqu'à la folie, et répandit sur des actes et des pensées coupables un céleste coloris; ses paroles éblouissaient comme les rayons du soleil, et arrachaient des larmes d'attendrissement. Son amour était l'essence de la passion. Comme l'arbre embrasé par la foudre, qui, après avoir brûlé d'une flamme céleste, reste flétri et consumé; ainsi fut son amour. Mais ce n'était pas l'amour des femmes vivantes, ni des mortes qu'évoquent nos songes; c'était l'amour d'une beauté idéale : ce sentiment était devenu sa vie; il déborde dans ses pages brûlantes, quelque insensé qu'il puisse paraître. Cette beauté idéale, c'était Julie, c'était madame de Warens, non telle qu'elle fut, mais telle qu'il la rêvait.

SAINTE-BEUVE.

Ce moment des Charmettes, où il fut donné à ce cœur neuf encore de s'épanouir pour la première fois, est le plus divin des *Confessions*, et il ne se retrouvera plus, même quand Rousseau sera retiré à l'Ermitage. La description de ces années de l'Ermitage et de la passion qui vient l'y chercher, a bien de la séduction encore, et peut-être plus de relief que tout ce qui a précédé;

il aura raison de s'écrier pourtant : *Ce n'est plus là les Charmettes* ! La misanthropie et le soupçon dont il est déjà atteint le poursuivront dans cette période de solitude. Il y pensera continuellement au monde de Paris, à la coterie de d'Holbach ; il jouira de sa retraite en dépit d'eux, mais cette pensée empoisonnera ses plus pures jouissances. Son caractère s'aigrira et contractera durant ces années un mal désormais incurable. Il aura sans doute de délicieux moments alors et depuis jusqu'à la fin ; il retrouvera dans l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne, un intervalle de calme et d'oubli qui lui inspirera quelques-unes de ses plus belles pages, cette cinquième *Promenade* des *Rêveries*, qui, avec la troisième lettre à M. de Malesherbes, ne saurait se séparer des plus divins passages des *Confessions*. Pourtant rien n'égalera comme légèreté, comme fraîcheur et allégresse, la description de la vie aux Charmettes. Le vrai bonheur de Rousseau, celui que personne, pas même lui, ne sut lui ravir, ce fut de pouvoir évoquer ainsi et se retracer, avec la précision et l'éclat qu'il portait dans le souvenir, de tels tableaux de jeunesse jusqu'au sein de ses années les plus troublées et les plus envahies.

GEORGE SAND.

Des générations se sont prosternées durant des siècles devant l'effigie de saints qui furent, pour la plupart, les plus grands pécheurs, les plus douloureux pénitents de l'humanité. La postérité n'a pas contesté l'apothéose des Pères de l'Église, en dépit des égarements et des turpitudes au sein desquels l'éclair de la grâce divine vint les trouver et les transformer. Le temps n'est pas loin où l'opinion ne fera pas plus le procès à saint Rousseau qu'elle ne le fait à saint Augustin.

Elle le verra d'autant plus grand qu'il est parti de plus bas et revenu de plus loin; car Rousseau est un chrétien tout aussi orthodoxe pour l'Église de l'avenir, que le centenier Mathieu et le persécuteur Paul le sont pour l'Eglise du passé. Dans un temps où tout dogme se voile et s'obscurcit sous l'examen de la raison épouvantée, l'âme de Rousseau reste foncièrement chrétienne. Elle rêve l'égalité, la tolérance, la fraternité, l'indépendance des hommes, la soumission devant Dieu, la vie future et la justice divine sous d'autres formes, mais non en vertu d'autres principes que les premiers chrétiens ne l'ont fait. Elle pratique l'humi-

lité, la pauvreté, le renoncement, la retraite, la méditation, comme ils l'ont fait; et elle couronne cette vie fortement empreinte de sentiments, sinon de formules chrétiennes, par un acte éclatant de christianisme primitif, par une confession publique. Cherchez un autre philosophe du dix-huitième siècle qui, en secouant les lois religieuses, conserve une conduite et des aspirations aussi pieusement conformes à l'esprit de la religion éternelle dont le christianisme est une phase et où le scepticisme n'est qu'un accident.

SAINT-MARC-GIRARDIN.

C'est ainsi que madame de Warens avait retranché la pudeur du système de morale qu'elle s'était fait, sans comprendre que cette vertu est dans la femme la garantie de toutes les autres, comme l'honneur dans l'homme. Voilà quelle fut la directrice de Jean-Jacques Rousseau, et en même temps sa maîtresse, deux titres qui se repoussent l'un l'autre, car l'un suppose une force, et l'autre révèle une faiblesse. Rousseau a beau faire, dans ses *Confessions*, pour parer et embellir ses amours des Charmettes, l'amour aux Charmettes est embarrassé et confus;

il n'y a ni la grâce d'un sentiment pur ni l'aisance d'un sentiment fier. Moitié amant et moitié élève, j'allais presque dire moitié domestique, Rousseau n'a pas la dignité qui sied à l'homme qui s'est fait aimer, et il n'a pas non plus la grâce de l'homme qui n'obéit que parce qu'il aime, et à qui la tendresse ôte seule la liberté. Il obéit à madame de Warens comme à la maîtresse de la maison, et non pas seulement comme à la maîtresse de son cœur. Il sied aux amants d'être des esclaves, il ne leur sied pas d'être des valets. Rousseau aux Charmettes n'a pas même le droit d'être jaloux, tant c'est peu le véritable amour qui règne chez madame de Warens; et, chose étrange, ce triste noviciat a si mal instruit et préparé Rousseau à comprendre la fierté de l'amour et ses scrupules d'honneur et de jalousie, que, dans son récit même, écrit quarante ans plus tard, et après d'autres amours, il ne réclame pas contre le joug qu'il a subi. Le vieillard ne proteste pas contre l'abaissement du jeune homme, il l'accepte; bien plus, il le loue, il vante le honteux partage qui était la loi des Charmettes. La voilà donc, cette maison des Charmettes, qui est devenue un des pèlerinages des admirateurs de Rousseau. Oui,

le vallon où elle se cache est gracieux et beau, la solitude y est charmante, la verdure fraîche et vive, grâce à l'air des montagnes, l'ombrage doux aux regards, parce qu'il est épais sans être sombre, ce qui est le charme de l'ombrage des châtaigniers, et la pelouse aussi y est douce au marcher; mais le souvenir gâte le lieu.

Quoique Rousseau ait fait de sa honte des Charmettes une vertu et un bonheur, cependant il a été moins dupe ou moins patient qu'il ne le veut dire. Cet odieux partage, qu'il trouvait beau quand il y gagnait, lui répugne quand il y perd. Tant il est dans le cœur de l'homme de posséder exclusivement. Du partage il n'aime que les commencements, parce que c'est l'usurpation; il en déteste la durée, parce que c'est l'égalité. A partir de ce jour, les Charmettes lui deviennent insupportables, et il quitte madame de Warens « sans laisser ni « presque sentir le moindre regret d'une séparation « dont auparavant la seule idée nous eût donné les « angoisses de la mort. » Voilà les héros et les héroïnes de la sensibilité! ils croient qu'ils sont nés pour vivre et pour mourir ensemble. Viennent le moindre accident, une contrariété, une absence : aussitôt l'oubli et l'indifférence arrivent, inévitable

dénoûment des affections que l'âme prend mal à propos à son compte et qui ne viennent que de l'ardeur de la jeunesse et de l'occasion. Ce moment de la répugnance et de la séparation est un moment que les romans cachent avec soin ; ils font mourir leurs héros plutôt que de les séparer, et ils ont raison : la séparation que fait la mort est moins triste que celle que fait l'indifférence.

CHAMFORT.

Remercions Rousseau, car il nous a appris à nous connaître en nous montrant son cœur.

Cinq hommes célèbres ont voulu se peindre eux-mêmes, et se montrer tels qu'ils étaient : saint Augustin, Montaigne, Cardan, le cardinal de Retz, Rousseau ; mais le sacrifice complet de l'amour-propre, si difficile à consommer, n'a pu l'être que par les deux derniers, Cardan et Jean-Jacques. Saint Augustin, en dégradant l'homme de la nature pour le montrer agrandi par le christianisme, trouvait, dans les dispositions de ses lecteurs, le remède aux blessures que son amour-propre s'était faites à lui-même, et peut-être ses blessures étaient une jouissance de son amour-

propre *. Montaigne, restant toujours aimable au milieu des vices et des défauts qu'il reconnaît en lui, laisse voir trop de vanité dans ses aveux, pour qu'on ne croie pas qu'il s'est permis des réticences; et Jean-Jacques l'accuse nettement de se caresser plus qu'il ne s'égratigne. Le cardinal de Retz étonna ses lecteurs par sa franchise; un archevêque se déclarant factieux, conspirateur, libertin, scandalisa la France : c'était une confession de ses crimes, de ses péchés; mais cette confession était faite par l'orgueil, et par plus d'une espèce d'orgueil, celui de la naissance et celui du génie.

Restent Cardan et Rousseau; dans ceux-ci, le sacrifice paraît complet, en ce qu'ils avouent des fautes avilissantes, et des actions qui semblent dégrader entièrement le caractère, sans laisser à l'amour-propre le plus petit dédommagement. A cet égard, ils peuvent passer pour des phénomènes.

Pauvre voyageur sans feu ni lieu! à partir du jour où il quitta madame de Warens, il suivit son

* Chamfort était un homme d'esprit doublé d'un philosophe : il avait d'abord caché le philosophe, mais plus tard, il retourna son habit et cacha l'homme d'esprit. Alors il fut pris au sérieux et se prit lui-même au sérieux, jusqu'à se tuer dans son désespoir de voir mal finir la Révolution.

chemin sans le connaître et sans l'aimer; c'est que son cœur était, comme il l'a dit, resté aux Charmettes.

Et ainsi, le philosophe et le poëte, le passionniste et le moraliste, ils parlaient tous de Jean-Jacques et de sa blanche maîtresse, celui-ci avec enthousiasme, celui-là avec esprit; l'un voulant donner sa poésie à madame de Warens, l'autre voulant lui donner sa vertu.

Ne corrigeons pas l'œuvre de Dieu. Que celui d'entre nous qui n'a pas aimé ou consolé une pécheresse jette la première pierre à madame de Warens!

XIX

PORTRAITS DE JEAN-JACQUES

La chambre à coucher de Jean-Jacques et celle de madame de Warens, qui sont voisines,—si voisines à ce point qu'ils ont dû l'un et l'autre se tromper de porte,—ont encore le même aspect par les peintures et le papier, sinon par les meubles. L'œil est surpris d'abord par les vives couleurs du papier à fleurs et par les arabesques de peintures à l'italienne. Il y a, si j'ai bonne mémoire, dans l'alcôve, comme au-dessus des portes du salon, des roses toutes fraîches encore quoiqu'elles soient âgées de plus d'un siècle. L'alcôve est là toujours dans la chambre de madame de Warens; mais pourquoi ce lit en acajou qui supprime toute illusion.

Cette petite glace, dans la chambre de Jean-Jacques, a été son miroir. Est-ce là qu'il apprit ce qu'il nous conte plus loin, qu'il était « fort joli garçon? »

J'ai le portrait de Jean-Jacques peint par Greuze, avec la lettre de remerciement du philosophe de Genève au peintre de *la Cruche cassée.* Dans le portrait, Jean-Jacques n'est plus « joli garçon; » mais on voit qu'il le fut. L'œil est vif encore; le masque, qui va devenir anguleux, garde ces ondoiements de lignes qui peignent les belles années; le front renferme un monde, mais la bouche sourit encore aux souvenirs du cœur.

Cet autre portrait de Rousseau, peint à la plume par un peintre de la nature, Bernardin de Saint-Pierre, respire la vraie vie dans la bibliothèque des Charmettes. Dans le vieux philosophe, on retrouve encore quelques faux airs de l'amoureux : « Au mois de juin de 1772, un ami m'ayant proposé de me mener chez Rousseau, il me conduisit dans une maison, rue Plâtrière, à peu près vis-à-vis l'hôtel de la poste; nous montâmes au quatrième étage. Nous frappâmes, et madame Rousseau vint nous ouvrir la porte. Elle nous dit : *Entrez, messieurs, vous allez trouver*

mon mari. Nous traversâmes une fort petite antichambre, où des ustensiles de ménage étaient proprement arrangés; de là nous entrâmes dans une chambre où Jean-Jacques Rousseau était assis en redingote et en bonnet blanc, occupé à copier de la musique. Il se leva d'un air riant, nous présenta des chaises, et se remit à son travail, en se livrant toutefois à la conversation. Il était maigre et d'une taille moyenne. Une de ses épaules paraissait un peu plus élevée que l'autre, soit que ce fût l'effet de l'attitude qu'il prenait dans son travail ou de l'âge qui l'avait voûté, car il avait alors soixante ans. D'ailleurs il était fort bien proportionné. Il avait le teint brun, quelques couleurs aux pommettes des joues, la bouche belle, le nez très-bien fait, le front rond et élevé, les yeux pleins de feu. Les traits obliques qui tombent des narines vers les extrémités de la bouche, et qui caractérisent la physionomie, exprimaient dans la sienne une grande sensibilité et quelque chose même de douloureux. On remarquait dans son visage trois ou quatre caractères de la mélancolie, par l'enfoncement des yeux et par l'affaissement des sourcils; de la tristesse profonde, par les rides du front; une gaieté très-vive et même un peu caustique,

par mille petits plis aux angles extérieurs des yeux, dont les orbites disparaissaient quand il riait. Toutes les passions se peignaient successivement sur son visage, suivant que les sujets de la conversation affectaient son âme ; mais, dans une situation calme, sa figure conservait une empreinte de toutes ces affections, et offrait à la fois je ne sais quoi d'aimable, de fin, de touchant, de digne de pitié et de respect. Près de lui était une épinette sur laquelle il essayait de temps en temps des airs. Deux petits lits de cotonnade rayée de bleu et de blanc comme la tenture de sa chambre ; une commode, une table et quelques chaises faisaient tout son mobilier. Aux murs étaient attachés un plan de la forêt et du parc de Montmorency, où il avait demeuré, et une estampe du roi d'Angleterre, son ancien bienfaiteur. Sa femme était assise, occupée à coudre du linge ; un serin chantait dans sa cage suspendue au plafond ; des moineaux venaient manger du pain sur ses fenêtres ouvertes du côté de la rue, et sur celle de l'antichambre on voyait des caisses et des pots remplis de plantes telles qu'il plaît à la nature de les semer. Il y avait dans l'ensemble de son petit ménage un air de paix et de simplicité qui faisait plaisir. »

N'est-ce pas un vrai portrait avec tous les accessoires, y compris la femme et l'oiseau. C'est là le miracle de la plume, quand c'est un homme de génie qui la tient. Le portrait de Greuze n'est pas plus ressemblant. Les moineaux qui viennent manger sur la fenêtre rappellent poétiquement les pigeons de Venise et les pigeons des Charmettes.

Et maintenant rouvrons par le souvenir le salon de 1753 et écoutons Grimm et Diderot. Il y a encore là du Jean-Jacques des Charmettes. « M. de La Tour, dit Grimm, a poussé l'art des pastels si loin qu'il ne lui suffit pas de peindre parfaitement les ressemblances, il sait encore animer ses portraits et leur donner une vie qu'on n'a jamais connue avant lui. Il y a un grand nombre de portraits de gens illustres, entre autres celui de M. Rousseau, citoyen de Genève, pour qui M. Marmontel a fait ce vers :

Sages, arrêtez-vous, gens du monde, passez! »

Mais les sages ne s'arrêtaient pas, et les gens du monde retrouvaient leur Rousseau romanesque.

Et Diderot disait : « M. de la Tour n'a fait du portrait de M. Rousseau qu'une belle chose,

au lieu d'un chef-d'œuvre qu'il en pouvait faire. J'y cherche le censeur des lettres, le Caton et le Brutus de notre âge. Je m'attendais à voir Épictète en habit négligé, en perruque ébouriffée, effrayant par son air sévère les littérateurs, les grands et les gens du monde; et je n'y vois que l'auteur du *Devin du village*, bien habillé, bien peigné, bien poudré et ridiculement assis sur une chaise de paille; et il faut convenir que le vers de M. Marmontel dit très-bien ce qu'est M. Rousseau, et ce qu'on devrait trouver et ce qu'on cherche en vain dans le tableau de M. de La Tour. »

Le tort de Diderot est de vouloir que le style soit l'homme. La figure de Jean-Jacques douce et souriante, si on n'interroge pas le front, peint l'homme parti des Charmettes, le poëte qui a composé le *Devin du village* et non le philosophe hardi qui a fait son sermon sur la montagne.

Tous les portraits dissemblables du même homme — grand homme — lui ressemblent. C'est qu'il y a en lui plusieurs hommes.

XX

DE L'ESPRIT ET DE LA BÊTISE

DE JEAN-JACQUES

Madame de Warens disait de Jean-Jacques : « On n'est pas plus bête, et on n'a pas plus d'esprit. » C'est toujours la femme qui juge l'homme souverainement. Jean-Jacques passa presque pour une bête ; ses réponses sont à encadrer. Il sait bien qu'il a de l'esprit, mais son esprit n'est pas là. Par exemple, s'il écrit, l'homme d'esprit est toujours présent ; il se cache sous l'éloquence ou sous la naïveté, mais il se trahit en plus d'une page.

Il ne pardonnait pas à Diderot et à Grimm, pas plus qu'à Voltaire, d'avoir raison gaiement avec un éclair d'esprit. Mais, tout bête qu'il soit, il a beaucoup d'esprit lui-même.

Qu'est-ce que l'esprit? L'âme du monde, la lumière sur le chaos, l'éternité sur le néant, Dieu dans l'homme. Devant cette question, Pascal était pris par le vertige. Combien qui seraient pris par la bêtise! Aussi n'est-ce pas de cet esprit-là que je veux parler.

Qu'est-ce que l'esprit? C'est la vérité un jour de fête, la raison endimanchée, la nature travestie en Célimène.

On répondrait longtemps sans tomber juste, car il y a de tous les esprits, depuis Molière, qui a le vol de l'aigle, jusqu'à Boileau, qui marche avec un compas.

La Fontaine était une bête*, et l'abbé Trublet a passé — à l'Académie — pour un homme d'esprit. Voltaire, qui le raillait si bien, n'était pas une bête, ce qui ne l'a pas empêché de travailler beaucoup pour le roi de Prusse. Tout homme a ses heures d'esprit et ses heures de bêtise, parce que l'âme ne peut pas toujours dominer la bête : la bête a ses revanches, — et ses rudes revanches.

L'abbé de Voisenon disait : « Il y a des bêtises

* Fontenelle disait : « Il est bien aisé d'être un homme d'esprit ou une bête, mais être les deux, et dans le plus haut degré, voilà qui est admirable. »

qu'un homme d'esprit achèterait. » Voisenon a manqué de cette bonne marchandise. Il n'a jamais su être bête, et il n'a jamais rien fait. Il avait raison, c'est la bêtise qui donne un corps à l'esprit; la bêtise est la terre ferme où l'esprit revient prendre des forces après tous les naufrages de la traversée; c'est le sol où l'architecte bâtit son monument; c'est la manière brute dont l'artiste fait sa statue. L'esprit est si subtil, qu'il marque à peine son passage; on veut le saisir, que déjà il s'est évanoui. Il faut à l'esprit un fonds de bêtise. Si ce fonds vous manque pour élever une œuvre, vous ne serez jamais qu'un autre Rivarol, ô mon ami Roqueplan, vous qui êtes né dans la maison de Rivarol!

L'esprit, celui-là qui dédaigne presque toujours l'éclair du mot, les cliquetis de la phrase, les jeux de la langue, est l'âme du génie, quand il s'appelle Pascal, Molière, Saint-Simon, La Bruyère, Montesquieu, Diderot, Lesage, Voltaire, Jean-Jacques, Balzac. Cet esprit-là est un grand trait de lumière qui se répand sur l'humanité. Quand un homme de cet ordre apparaît, c'est un soleil qui se lève sur le monde moral. Mais combien de nuages toujours autour d'eux et sur eux! Car les soleils du monde moral ne luisent qu'à travers les orages.

Les philosophes savent découvrir la lumière dans l'orage; mais les autres hommes, mais les femmes et les enfants n'y voient que la poésie de l'arc-en-ciel.

S'il y a l'esprit fécond et humain des hommes de génie, il y a l'esprit éphémère et paradoxal des hommes d'esprit : Beaumarchais a beau vouloir prendre les airs d'un penseur, Champfort d'un philosophe, Rivarol d'un politique, j'arrache leur masque et je leur dis : Vous n'êtes que des Français nés malins, des dilettanti de génie, des désœuvrés de la pensée, vous n'êtes que des hommes d'esprit.

L'esprit gâte le génie, comme la coquetterie gâte la beauté. C'est la grâce étudiée dans la nature, c'est le bon sens qui a peur de parler tout bêtement et qui souvent parle comme Arthénice ou Voiture, plus souvent encore comme M. Prudhomme, ce sot emphatique et majestueux.

L'esprit gâte le génie? c'est peut-être un blasphème. Que dirait Shakspeare, qui a étoilé ses chefs-d'œuvre de concetti?

L'esprit fort est le masque de l'homme qui veut cacher sa faiblesse. Il croit avoir la force de s'élever au-dessus des systèmes des philosophes, mais il n'a

pas la force de s'élever au-dessus de lui-même. Il ne comprend ni Dieu ni son cœur. Il ne croit à rien, parce qu'il n'y a rien en lui.

On a dit que l'esprit et le bel esprit étaient deux frères du même lit qui se détestaient. Je crois plutôt que ce sont des enfants de deux lits. Le frère aîné a abusé singulièrement de son héritage ou de son droit d'aînesse : il n'a laissé à son cadet que le droit de faire des folies avec la menue monnaie qu'il daigne lui donner tous les matins. Pour lui, l'esprit, il garde le lingot d'or et ne le fond que pour frapper un écu sans alliage qui, de siècle en siècle, gardera le beau relief de son effigie. L'esprit voyage beaucoup dans les mondes, le bel esprit voyage dans le monde. Le premier porte d'un air hautain sa guenille humaine ; le second porte avec respect la mode du jour, sans prévoir jamais que son habillement ne sera qu'un chiffon demain.

« Que de bonnes choses vont tous les jours mourir dans l'oreille d'un sot, » disait Fontenelle. Il aurait pu dire dans l'oreille d'un bel esprit. L'oreille d'un bel esprit n'entend plus ni le simple, ni le vrai, ni le beau. A force de vouloir tout traduire dans son idiome, il a perdu le sentiment de sa langue et son oreille est pervertie.

Le bel esprit est né d'Alcibiade et d'Aspasie, de la fatuité de l'homme et de la coquetterie de la femme. Aussi il joue de l'éventail et du parasol; il se barbouille de blanc et de rouge ; il met des mouches, — ces concetti de la beauté. — Le bel esprit n'a jamais qu'une saison : la mode qui l'a consacré le tue en passant sur lui. Il renaît au jour le jour d'un accident, d'une aventure, d'une bêtise, à l'Académie ou au sermon, chez une duchesse ou chez une courtisane. Il a pris les couleurs des robes nouvelles. Comme il va être bien porté pendant six semaines, pendant un jour peut-être! Et la robe nouvelle, déjà vieille de vingt-quatre heures, ira de la grande dame à la marchande à la toilette, de la marchande à la toilette à la petite bourgeoise, de la petite bourgeoise à la cuisinière, de la cuisinière à la hotte du chiffonnier. Ci-gît le bel esprit. Mais le chiffon redeviendra peut-être papier, vélin et enluminure.

Je ne veux pas faire la chronologie de l'esprit ni de la bêtise. Comme disait Ninon : « Une rose fait plaisir, un bouquet de roses entête. » Passons vite sans nous endormir et sans souci des transitions.

Les romantiques sont venus qui ont dédaigné le

bel esprit; pendant qu'ils signaient quelques beaux livres, le bel esprit tout essoufflé courait les almanachs. L'esprit lui-même n'avait pas toujours droit de cité dans les œuvres modernes; la poésie l'étouffait dans les plis ondoyants de sa robe; ce n'était plus la Gaule gauloise, c'était la *Gaule poétique.* Hugo lui-même, un jour d'hérésie, a dit que l'homme tout esprit, Voltaire, était un singe de génie. Lamartine poursuivait la vaporeuse Elvire sur les lacs mélancoliques. Béranger sacrifiait sa malice à la sainte-alliance des peuples. Alexandre Dumas croyait à Antony. Musset avait beau faire la *Ballade à la Lune* et les *Contes d'Espagne*, il confessait les douleurs de l'Enfant du siècle. Alfred de Vigny s'envolait au ciel avec Éloa. Sainte-Beuve cherchait des Consolations au *Miserere* de Joseph Delorme. George Sand remontait avec Lélia toutes les spirales de l'enfer du mariage. Nul ne riait.

Le rire est revenu. C'est en imitant les étrangers que nous avions perdu l'esprit de Voltaire. Par la Providence du rire, c'est de l'étranger que l'esprit nous est revenu. Ce jour-là, il s'appelait Henri Heine : j'ai failli dire Voltaire. On a ri, même de ceux qui ne voulaient pas rire. Dumas, Balzac,

Janin, Gozlan, Gautier, Karr, Méry, prouvèrent, comme Henri Heine, que l'esprit du XIX[e] siècle avait aussi son caractère et sa fantaisie; c'était mieux que le bel esprit, c'est un esprit de terroir, transplanté des jardins d'Aristophane; il puise sa séve dans les vignes de Rabelais, et il empourpre le beau verre de Bohême légué par Ninon à Voltaire.

Mais il semble, hélas! que depuis quelque temps le verre se soit brisé dans nos mains.

On a écrit un livre sur l'esprit des sots et un livre sur l'esprit des bêtes. On en écrira un quelque jour sur l'esprit des beaux esprits, où il y aura beaucoup de bêtises et de sottises, de sottises subtiles et de bêtises raffinées. Depuis la métamorphose des *yeux de Philis en astres*, d'un des Quarante du vieux temps, jusqu'aux merveilles de ceux qui font aujourd'hui la roue dans les gazettes, par quelles métamorphoses, à travers les pointes, le paradoxe, la calomnie, le feu d'artifice, a passé le bel esprit. Il ne peut se sauver que par un air de nouveauté. Il se rattrappe tous les matins à l'histoire du jour; c'est son balancier pour danser sur la corde.

Les Anglais ne nous envient jamais nos hommes

d'esprit. Est-ce parce qu'ils parlent mal l'esprit français? Non. Ils disent que d'un cercle étincelant d'esprit, ainsi que d'un feu d'artifice, on revient toujours avec le spleen.

Les Anglais, quand ils n'ont rien à dire, pensent et fument; les Suisses boivent et fument; les Allemands boivent, songent et fument; les Espagnols se couchent à l'ombre; les Italiens se couchent au soleil. Les Français, quand ils n'ont rien à dire, disent des riens. « Taisez-vous, si vous ne dites rien qui vaille le silence, » s'écrierait Pythagore. Belles paroles traduites par un beau vers :

La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

C'est toujours une sottise de faire la géographie de l'esprit. Et pourtant, il a ses provinces et ses rues de prédilection.

Balzac a dit un jour cette impertinence tourangeaise : « Au nord de Paris, il n'y a plus personne. » Et Saint-Simon, et Camille Desmoulins, et Watteau, et l'abbé Prévost, et Lesage, et Corneille, et Poussin, et Racine, et La Fontaine, et Chateaubriand? sans compter,—si je me fais géographe à la manière de Balzac,—que Molière est

de la rive septentrionale de la Seine, et que Voltaire est né entre les deux rives.

Genève, c'est le nord : Jean-Jacques n'était pas un méridional.

Les méridionaux ont toujours le premier mot, mais les hommes du nord ont souvent le dernier. L'esprit du midi est, comme le Provençal, toujours à la fenêtre ou sur le pas de la porte; mais quelquefois, si on entre dans la maison, on ne trouve personne. Dans le nord, si la porte est fermée, s'il faut frapper jusqu'à trois fois pour se faire ouvrir, le seuil franchi, on est ravi de l'ordre, de l'ameublement, de la richesse de l'intérieur. L'homme est là.

Celui qui écrit ces lignes a l'honneur d'être Champenois, ce qui ferait dire à quelque méridional que cela se voit tout de suite. Chez nous, on est bête comme La Fontaine, moins le génie; mais la vigne fleurit dans toutes les imaginations. Si l'on n'y fait pas de bonnes vendanges, c'est parce que l'on est plus paresseux que vain. On laisse les grives becqueter les raisins mûrs.

L'esprit champenois, tant décrié par les sots, est le plus fin, parce qu'il est le plus simple. C'est la nature qui parle, c'est la malice qui garde le mas-

que de la naïveté, c'est l'ingénue qui triomphe de la grande coquette; aussi combien de sots frottés d'esprit qui disent : *C'est une bête*, parce qu'ils n'entendent pas cette langue-là.

Jean Racine, l'homme le plus spirituel de son temps, était Champenois.

La Normandie, qui a enfanté Corneille et Poussin, est plus savante. Son pommier est l'arbre de la science; mais Ève, l'esprit de l'esprit, n'est pas toujours sous le pommier. Et d'ailleurs, il y manque la feuille de vigne.

Fontenelle était Normand : il appréciait ainsi le Champenois La Fontaine : « Il se croit inférieur aux anciens, c'est par bêtise. » Ce mot peint l'esprit du Normand et du Champenois.

Buffon a dit de l'âne : « C'est le plus sérieux des hommes d'esprit. » (Un esprit plus sérieux encore dira que Buffon a dit « le plus sérieux des animaux ».) J'aime mieux les esprits riants. Ils font bon visage à la vie, comme le soleil à la nature. Les nuées attristent le ciel et ne fécondent la terre qu'après les rayons.

Le baronnet d'Héle, qui avait beaucoup d'esprit, disait, après madame de Warens, qu'il fallait cacher la moitié de son esprit, comme les

femmes doivent cacher la moitié de leur beauté. On sait son impatience, quand on parlait devant lui au café ou à l'Opéra; il piétinait, croisait les jambes, humectait du tabac et disait d'un ton solennel : *C'est imprimé.* Jean-Jacques disait de d'Héle : « C'est le seul critique. »

Il ne faut pas confondre l'esprit fin avec l'esprit mince. Les femmes les plus fines n'ont le plus souvent que de l'esprit mince. Elles aiment la miniature, la gravure anglaise, la musique de romance, la comédie de salon et les mots qui ne mordent pas. Fontenelle, dans son temps, était leur homme, mais surtout parce qu'il savait écouter leurs subtilités.—« O Fontenelle! où donc es-tu? » s'écria une femme qui avait dit un mot si fin que nul n'avait compris.

Combien de beaux esprits minces dont l'horizon manque de profondeur! Ils sont comme la chèvre qui broute toujours dans le même cercle. On les sait d'avance par cœur; on connaît leur manière de jouer aux échecs. L'esprit est aussi un jeu de cartes : les sots apprennent le jeu, mais ne voient jamais le dessous des cartes.

Combien faut-il de sots pour faire un homme d'esprit? C'est le parterre de Beaumarchais. Il y a

bien à dire. Le sot « fait la sieste dans l'air subtil des hommes d'esprit, » et les hommes d'esprit ont beau tourner dans le vide des sots et ne rien moudre, ils veulent tourner pour quelqu'un.

La plupart des gens d'esprit ne réussissent pas. C'est que le plus souvent ils ne font qu'ouvrir la porte aux sots. Ils marquent le chemin et le dédaignent. Et puis la question est de savoir si, pour arriver, il faut plus de jambes que de tête.

Il faut plus d'esprit pour voir le bien que pour voir le mal. Pour le sot, il n'y a pas de bons livres; pour l'homme d'esprit, il n'y a pas de mauvais livres. Le sot ne voit que des sottises quand il lit; il les signale pour se donner les airs d'un homme d'esprit; l'homme d'esprit ne cherche que l'esprit, et il est heureux quand il découvre un mot de nature ou de caractère.

Je ne sais pas si l'esprit court les rues, je ne l'ai guère rencontré. Combien qui s'essoufflent pour l'atteindre et qui ne saisissent que la bêtise, faute de partir à temps!

Il y a l'esprit fort en gueule et l'esprit fort en plume. Rivarol disait, pour peindre Jean-Jacques : « Rien n'est si absent que la présence d'esprit, » ce qui rappelle ce mot d'un philosophe : « Quand

je suis devant mes antagonistes, ils me battent; mais dès que je suis rentré chez moi, je prends ma revanche. » L'esprit n'a pas le droit de rentrer chez soi; comme le soldat, il doit vaincre ou mourir dans l'action. Le fort en gueule est mieux doué que le fort en plume.

A Paris, il y a cent ans, les hommes d'esprit allaient dans le monde, à la cour, à la Bastille. Aux heures perdues, ils fondaient l'*Encyclopédie*. Aujourd'hui, les hommes d'esprit ne fondent rien et ne vont nulle part. Pourquoi a-t-on supprimé la Bastille? Mais s'ils ne fondent rien, c'est sans doute qu'ils ont découvert que le monde a fait son temps! Et pourtant, si on en croit les journaux, combien de chefs-d'œuvre en prose et en vers, depuis le familier jusqu'au sublime! combien de grands hommes, depuis celui qui, comme Voltaire, écrit pour tout le monde, jusqu'à celui qui, comme Pompignan, abandonne à la canaille la simplicité du style!

Si Voltaire a légué l'esprit français à tout le monde, je sais beaucoup de gens qui ne sont pas encore en possession de l'héritage. Je vois partout des hommes d'esprit, mais je me demande souvent : « Où est l'esprit? » Et d'ailleurs, cette

fortune de Voltaire est tant éparpillée, que les plus riches n'ont pas de quoi vivre. De temps en temps, on veut bien me faire dîner avec des hommes d'esprit très-renommés au théâtre, où ils font toujours la même pièce. J'écoute et je dîne, mais je n'entends rien. Sous madame de Maintenon, le rôti manquait; aujourd'hui, le rôti ne manque jamais.

L'homme d'esprit ne sert le plus souvent qu'un mot de la veille, retravaillé le matin.—Vous savez, dit-il au premier silence, ce que j'ai dit hier à ***. Et il conte une repartie qui a des cheveux blancs. —Comme c'est joli, dit la dame de la maison.—Et tout est dit. On m'a parlé d'une femme charmante, quoique l'esprit lui ait mis une tache d'encre au cœur. Elle vous émerveille tout un jour des mots dont elle émaille le tapis vert du jeu de l'amour et du hasard; mais c'est souvent le même répertoire avec des variantes; quelquefois, c'est de l'esprit, et du meilleur; mais quelquefois, c'est l'esprit de la servante de Molière qui joue les *Précieuses.*

L'esprit est sans pitié. Un homme du métier me disait : « Moi, je n'ai pas de préjugés, je sacrifierais mon meilleur ami à un mot. » L'ami n'est pas encore sacrifié. Et pourtant l'esprit du mo-

ment, c'est le mot ; mais le mot est souvent comme ce parasite mal-appris dont on disait : « On le bourre comme un canon et il ne part pas ! »

Je connais des gens d'esprit qui mettent sous leur oreiller Chamfort, Rivarol et autres bréviaires des bavards. Ils se figurent que l'esprit vient en dormant. On disait au foyer du Théâtre-Français : « Mademoiselle *** avait bien de l'esprit aujourd'hui.—C'est qu'elle a couché avec Chamfort, » dit mademoiselle ***, qui couche quelquefois avec Rivarol.

L'esprit qui raille, amer ou gai, est une arme qui tue toujours celui qui la porte. Je veux dire que celui-là n'a plus ni foi en lui, ni volonté, ni force. Vauvenargues a dit : « L'esprit est l'œil de l'âme, non sa force. » L'esprit ne raille pas si bien tout, les hommes et les choses, sans se railler lui-même. Le plus souvent, s'il frappe à tort ou à travers autour de lui, c'est qu'il reconnaît qu'il est blessé mortellement. Il a entendu dire par quelques hommes de génie qui n'arrivent à rien et par quelques hommes de bêtise qui arrivent à tout, *c'est un homme d'esprit*. Ce qui flatterait un sot le désespère. Il sait bien qu'il n'est qu'un homme d'esprit. Les gens sérieux le couronneront de fleurs et le chasse-

ront de leur république. Il a eu la beauté du diable; il a mangé son blé en herbe. C'est la Dame aux camellias. Mais il n'a pas eu le don de mourir à son dernier jour de jeunesse. Qu'est-ce qu'un été sans moisson, un automne sans fruits et un hiver sans feu? La beauté du diable, c'est beau à vingt ans. Si la beauté du diable devient mère de famille, si elle met au monde une nichée d'enfants robustes, on la saluera avec respect sans regarder sa figure; mais si elle s'étiole dans la stérilité, on passera devant elle sans s'incliner. « Cache ta gorge fanée et profanée où jamais ne se sont suspendus les enfants! »

Ninon s'écriait, au couchant de sa jeunesse: « Mon Dieu! donnez-moi la passion et reprenez-moi l'esprit. » Je sais bien des hommes frappés du coup de soleil de l'esprit qui font la même prière. La passion, c'est le vent qui pousse le navire vers l'imprévu; l'esprit, c'est le vaisseau à l'ancre qui partira—toujours demain.

L'homme d'esprit est philosophe, mais n'est jamais un philosophe, parce que l'esprit est un dissolvant qui ne créerait même pas un système. Son système est de n'en avoir aucun. Il rit des Descartes qu'il coudoie; mais demandez à un

philosophe et à un homme d'esprit l'heure qu'il est à l'horloge du siècle, le philosophe répondra par quelque grand mot, qui sera demain la vérité; l'homme d'esprit répondra par quelque sonnerie à musique, qui vous charmera peut-être l'oreille, mais qui ne vous dira rien.

Et la moralité? La moralité, c'est que si, à force d'art, l'art est banni; à force d'esprit, l'esprit meurt étouffé. Voyez plutôt : au théâtre, où l'esprit de mots a remplacé l'esprit de situation, on galvanise la *Vie de Bohème* sous d'autres titres, et tout le monde se fait le petit-cousin de Murger, qui déjà n'était que le petit-cousin d'Alfred de Musset, cet enfant prodigue de Voltaire. Dans les journaux, Voltaire a ses petits-cousins, mais à la mode de Bretagne. Je vois beaucoup de volumes chez les libraires; mais où sont les livres? Et pourtant le papier est hors de prix.

Je vous le dis, c'est l'esprit qui a tué l'avenir, parce que l'esprit a tué la nature.

Quand fut publié le livre d'Helvétius qui a pour titre : *De l'Esprit,* on a dit ou on a dû dire : « Voilà un livre sur l'esprit où il ne manque guère que celui de l'auteur. » Vous direz la même chose de mon chapitre,—monsieur.—C'est que je suis

de bonne compagnie, et que je serais désolé d'avoir autant d'esprit que vous.

Et qu'importe, puisque la bêtise enfante l'esprit comme de la nuée jaillit l'éclair. Par exemple, quand M.*** dit à sa femme, le jour où il la trouve tout éplorée d'avoir été trahie par son amant : « Je t'avais toujours dit que cet homme-là ne nous aimait pas, » M. *** est une bête qui donne de l'esprit à tous ceux qui l'écoutent. Quand l'Académie française nomme M. de Carné, le jour où elle ferme la porte à l'esprit de Jules Janin, l'Académie donne beaucoup d'esprit aux railleurs. Or, c'est souvent l'histoire des hommes de plume, depuis que tout le monde a plus d'esprit que Voltaire.

Quand Jean Jacques fut dans le tourbillon de l'esprit français, il dit qu'il manquait d'air et se réfugia à Montmorency. A tous ceux qui criaient sur les toits : *Je suis l'esprit!* il répondait du haut de sa montagne et du fond de sa forêt : *Je suis la nature!*

C'est que la vieille mère Cybèle l'avait allaité aux Charmettes.

XXI

PENSÉES DE MADAME DE WARENS

Madame de Warens fut la maîtresse d'école de Jean-Jacques. C'est un peu par elle qu'il apprit à lire; car, avant de la voir, il n'avait lu que des romans, et, en lui donnant l'amour, elle lui apprit à lire dans son cœur; c'est un peu par elle qu'il apprit à penser; elle était sentencieuse; elle avait brouillé dans son esprit les sept sages de la Grèce; à toute heure, il tombait de ses belles lèvres, entre un sourire et un baiser, un grain de sagesse antique qui relevait l'âme amollie de Jean-Jacques*.

* Et combien de pensées toutes chrétiennes tombaient de la bouche de madame de Warens! Celle-ci, par exemple :
« L'espoir en Dieu, le seul pain blanc des pauvres! »

Voici le petit recueil des sentences des Charmettes. Je lis dans une lettre du général Doppet *, datée de Chambéry de 1785, qu'il a retrouvé le bréviaire de madame de Warens. Malheureusement, le général l'a corrigé et augmenté. Il est difficile aujourd'hui de reconnaître ce petit monument de madame de Warens sous le badigeon de son éditeur. Toutefois, ceux qui connaissent la femme y retrouveront la femme.

DE L'AMOUR

L'amour et la raison nous mènent à Dieu. La raison sans l'amour nous conduit au néant. L'amour sans la raison nous mène au bonheur.

La femme bien née retrouve sa pudeur en se détachant des bras de son amant comme une robe de lin toujours blanche.

L'amour a cela de beau qu'il fait croire à tout, même au

* J'ai oublié de dire un mot du général Doppet : il naquit à Chambéry en 1763. Il lui tomba, au sortir du collége, les papiers de madame de Warens; cette bonne fortune lui fit croire qu'il allait devenir célèbre comme Rousseau. Il publia les *Mémoires de madame de Warens*, qui ne furent lus de personne, pas même à Chambéry, parce qu'au lieu d'être un historien il ne fut qu'un déclamateur, violant la vérité pour injurier Rousseau. Pour se consoler de cet échec, il se jeta dans le mouvement révolutionnaire. Il vint à Paris, où il fut un des acteurs de la journée du 10 août. Je trouve, sur la première page des *Mém. de madame Warens*, cette note autographe de Lemazurier : « Nommé lieutenant-colonel de la légion des Allobroges, il

mensonge, et qu'il se moque de tout, même de la vérité.

O mortels ! si vous saviez que le cadran de l'amour ne marque l'heure que les jours de soleil, vous n'attendriez pas les jours de pluie pour aimer.

DE L'ÉDUCATION.

Le but de l'éducation est de donner à la société un homme : on doit donc commencer par l'éducation physique, avant que d'entreprendre l'éducation morale : oui, il faut d'abord faire un homme ; on en fait ensuite un savant ou un ouvrier.

Veut-on dégoûter un enfant des sciences, on n'a qu'à le forcer de bonne heure à apprendre par cœur du grec ou du latin. Notre sexe, par bonheur, n'est point exposé à cette méthode scientifique ; cependant, comparez un latiniste de douze ans à une fille de même âge, vous verrez si le garçon est le plus spirituel.

Comme les tempéraments sont différents chez tous les hommes, de même les caractères ne doivent pas être semblables ; par la même raison, l'éducation doit varier chez tous les sujets.

On enseigne tout aux enfants, excepté ce qu'ils doivent savoir.

devint général de brigade dans l'armée du Midi, commandée par Carteaux ; de là, il fut nommé général en chef de l'armée des Alpes, dirigea le siége de Lyon, et fit ce qu'il put pour épargner à cette malheureuse ville les horreurs du pillage et l'effusion du sang. Il fut ensuite commandant de l'armée chargée de reprendre Toulon, puis envoyé à celle des Pyrénées-Orientales, où il se distingua. Ayant plus tard éprouvé des revers, il fut mis de côté, et, après des vicissitudes de rappel et de disgrâce, il mourut presque oublié en 1800. »

Un de ses frères est l'auteur des *Mémoires de Claude Anet*, qui suivirent ceux de madame de Warens chez l'épicier.

DE LA RAISON

Qu'est-ce que la raison? Un peu de folie humaine éclairée par la lumière divine.

La raison doit être le sentiment et l'expression de la vertu.

La raison ne semble pas la même chez tous les peuples; cependant l'homme raisonnable fait partout le bien.

Les fous raisonnent aussi ; mais leur conséquence est toujours fausse, parce qu'elle part de principes chimériques.

Quelquefois la sagesse est outrée au point qu'elle n'est plus la raison. Quelquefois aussi le monde regarde le vrai sage comme un être qui ne devrait habiter que les *petites maisons.*

La raison suit les impressions bonnes ou mauvaises de l'éducation.

L'envie d'acquérir plus de raison que les autres en fait souvent franchir les limites. On ne se contente pas de raisonner ses forces; oubliant quelquefois sa faiblesse, on veut porter la tête au-dessus de sa sphère : l'origine des mondes paraît possible à deviner ; un système supplée aux connaissances, et la punition de celui qui veut tout voir est de finir par déraisonner.

DE L'HOMME

On ne cache aucune science à l'homme; on lui montre tout ce qu'il désire savoir, parce que les grandes places sont faites pour lui ; il arrive cependant que la nature venge plus d'une fois la femme : l'homme apprend tout, et

finit quelquefois par ne rien savoir ; il est alors trop heureux d'arracher sa moitié à son rouet, pour lui aider à conduire ses affaires.

Il y a des pays où l'on renferme les femmes ; il y en a d'autres où elles font quelquefois renfermer les hommes ; mais il n'y en a point où l'homme soit réellement libre. Les grâces dominent la force

DE LA FEMME

Les charmes passent, l'esprit reste. De vraies connaissances rendent une femme plus intéressante. Mais il y a des limites à garder, car les prétentions à l'esprit rendent une femme insupportable. Il n'y a rien de plus ridicule qu'une mère qui oublie les soins de son ménage, par la sotte manie de feuilleter des brochures. Une ignorante est préférable à celle qu'une blâmable prétention jette dans l'enthousiasme philosophique : la fausse savante, dédaignant de plaire par les charmes de la nature, n'est plus de son sexe ; elle déplaît à l'un et ennuie l'autre.

DE LA LECTURE

Beaucoup de personnes lisent, mais il y en a fort peu qui sachent lire.

Il en est de la lecture comme des voyages : si l'on est prévenu en ouvrant le livre, tout ce qu'il contient est inutile ; on fait penser l'auteur soi-même, ou on ne lit que pour se moquer de lui

Il y a de bons et de mauvais livres. Ceux qui renferment des obscénités sont les seuls qu'on doive proscrire ; ils n'ont d'autre but que d'alimenter un libertinage.

Une mauvaise lecture peut donner de mauvaises mœurs; mais l'abeille ne puise-t-elle pas souvent ses trésors dans le sein d'une plante dangereuse?

Beaucoup de livres sont défendus par la seule raison qu'ils amusent; je n'approuve pas les *mortifications* de ce genre. Le meilleur moyen de dégoûter des livres à la mode serait de changer le style des autres : ceux qui défendent la lecture des livres attrayants écrivent si mal, qu'on ne va jamais jusqu'à la fin de leurs insipides remontrances.

Un livre n'a souvent de vogue que parce qu'il est défendu; c'est prêter du talent à un auteur, que de le persécuter. S'il a dit des sottises, il faut le laisser lire, parce qu'il sera bientôt méprisé En brûlant le livre, on fait croire au public qu'on n'étouffe les propositions qu'il contient que parce qu'on ne sait pas y répondre.

DE LA BOTANIQUE

A quoi sert-elle à celui qui ne s'y livre que par curiosité, et qui, sans autre but, court les plaines et les montagnes pour voir les plantes? C'est une manie à laquelle on se livre facilement par l'envie de paraître observateur. C'est courir après le nom de philosophe, le *foin* à la main, quand on devrait s'en tenir à le mettre bonnement dans sa bouche.

Lorsque l'immortel Linné rassemble sous ses savantes mains et classe tout le règne végétal, n'est-ce pas dans l'espoir que la chimie pourra profiter un jour de ses célèbres travaux? Imitons-le, travaillons; mais toujours pour le bien des hommes.

DE L'AGRICULTURE

Ce sont les cultivateurs qui nourrissent l'État. Cependant les campagnes se dépeuplent : le peuple, las de défricher, de peur de mourir de faim, déserte sa chaumière et il accourt dans les villes.

Pourquoi faut-il que celui dont les bras demandent à la terre la nourriture des autres hommes soit le plus misérable? N'est-il pas du devoir de l'homme d'État de l'encourager? Au lieu d'aller chercher au loin des trésors incertains et inutiles, je pense qu'il vaudrait mieux porter ses vues du côté de l'amélioration des terres. En faisant quelques avances à un pauvre paysan, on verrait bientôt que l'agriculture est un des plus sûrs et des meilleurs commerces.

Le laboureur qui est sans avances est forcé de se faire mendiant dès qu'il essuie une mauvaise saison : n'ayant pas le moyen d'attendre une heureuse récolte, il laisse tout; et voilà des bras de moins.

Si le paysan jeûne quelquefois, c'est que notre luxe engloutit tout. Chaque fois qu'une petite-maîtresse se poudre, ne consume-t-elle pas au moins une livre de pain? J'aime mieux les perles de sueur qui parent le front du moissonneur.

DE LA PHILOSOPHIE

Qu'est-ce qu'un philosophe? Est-ce un homme qui met sa gloire à combattre les principes reçus; qui, par sa subtilité, vient attaquer et détruire l'espoir en Dieu, le seul pain blanc des pauvres; qui, par un habit singulier et grotesque, se plaît à tourner sur lui tous les regards? Non.

Le philosophe est celui qui trouve dans sa morale les principes d'honneur et d'humanité; qui s'accommode à tous les usages; qui cherche dans sa religion des motifs de consolation pour l'avenir; qui tend une main charitable à l'infortune; qui n'élève une forte voix que contre l'injustice et l'oppression. Voilà la vraie philosophie. Le fanatisme qui la persécute est horrible, mais la philosophie a ses fanatiques.

DU BONHEUR

Le bonheur! Horace avait raison : nul n'est content de son sort : le soldat voudrait être homme de robe; l'homme de robe envie le sort du laboureur, et le paysan se croit le plus à plaindre. L'avare entasse en cherchant le bonheur: l'homme de lettres l'entrevoit dans les siècles à venir..... Hélas!.. sommes-nous ici-bas pour être heureux? Réfléchissons, regardons autour de nous; n'oublions pas que nous ne sommes que des hommes : après cela, pleurons.

DES GRANDEURS

Je voudrais être reine pour faire le bien; mais je descendrais du trône sans le regretter.

La fortune est aveugle. Le plus vertueux est celui qui laisse tourner la roue sans inquiétude.

L'homme qui vit dans les grandeurs est rarement jugé sans prévention : vu de tout le monde, il a plus d'ennemis qu'un autre; mais qu'il continue à faire le bien, c'est une douceur de faire des ingrats.

DES RICHESSES

La vertu ne se vend pas, il est vrai; mais la bonne réputation s'achète. Un homme riche a bientôt des honneurs; son coffre-fort parle pour lui; et ne fût-il dans le fond qu'un sot, la dépense qu'il fait a plus d'éloquence que la raison.

Le prodigue est coupable; l'avare ne l'est pas moins. La sagesse consiste à n'être ni l'un ni l'autre. Mais, où est la sagesse?

DE L'AUMÔNE

Celui qui donne l'aumône paye sa dette à la nature.

On ne doit pas autoriser la mendicité; le paresseux abuserait bientôt de la compassion : qui sait même si le fourbe n'en ferait pas un état pour bien vivre aux dépens des autres?

Celui qui ne peut pas travailler a des droits à la commisération publique. On doit des bienfaits à ces malheureux qui n'ont pas le courage de venir publiquement exposer leur infortune.

Il ne suffit pas de faire l'aumône; le ton qu'on y met n'est pas moins une vertu : le malheureux est déjà assez humilié de tendre la main, sans l'insulter encore par le bienfait.

Mortels, vous serez toujours humains, si vous ne savez pas oublier que vous êtes des hommes.

DE LA MÉDECINE

Les médecins ne nous donnent ni la science de la vie ni la science de la mort.

On tourne en ridicule les médecins, lorsqu'on est en état de santé : est-on malade, on les consulte comme des oracles, on les invoque comme des divinités.

Les remèdes sont presque aussi à craindre que les maladies : la médecine ne s'en tient pas toujours à ne faire point de bien.

L'*hygiène* devrait entrer dans l'éducation. Savoir vivre intéresse tous les hommes.

DES SOMNAMBULES

Une jeune femme, mariée à un vieux mari, se levait toutes les nuits, et sortait de la chambre où ils couchaient tous deux; après quelques jours, l'époux demanda à sa femme ce qui l'obligeait à se lever la nuit : « Je suis somnambule, dit-elle ; j'ai le malheur de courir en dormant, et je crains même de vous incommoder, car il m'est arrivé, pendant que j'étais fille, de battre cruellement ma sœur ; je n'ai pas osé vous prévenir : si cependant je venais à vous faire quelque mal, n'en soyez pas fâché, parce que c'est une maladie. — Oh ! oh ! dit le bon mari, maladie tant que vous voudrez, peu m'importe ; je ne veux pas me faire assommer, vous coucherez seule. » Il donna dès lors à sa femme une chambre éloignée de la sienne, et il se barricadait tous les soirs, de crainte qu'elle ne vînt encore le visiter dans ses accès.

Elle ne vint pas : il avait un ami.

DES AUGURES

L'art des augures est si ancien, qu'il tombe presque dans l'oubli. Il y a encore de bonnes gens qui y croient et des fripons qui en profitent.

On ajoute foi, même de nos jours, aux hurlements d'un chien, aux cris d'une chouette; comme si ces animaux avaient quelque rapport avec ce qui peut nous arriver.

On se fait dire sa *bonne fortune* par des mendiants qui, malgré la faculté qu'ils ont de lire dans l'avenir, se laissent souvent tomber dans les mains de la justice.

Il y a des *tireurs de cartes* qui promettent de voir dans le jeu ce qu'on a fait et ce qu'on fera. Ces drôles trouvent des imbéciles qui les payent.

La *baguette divinatoire*, le *verre d'eau*, le *marc de café*, le *plomb fondu*, la *salière renversée*, le *vin tombé sur la nappe*, un *moine vu d'abord en se levant*, sont des affaires de conséquence pour certains croyants.

L'avenir est si caché que les *devins* n'ont pour tout bien que ce qu'ils volent.

DES ADVERSITÉS.

Apprendre de bonne heure à savoir se passer du superflu, sans cesse réfléchir à l'inconstance de tout ce qui nous environne, c'est certainement le moyen de braver toutes les adversités. La maladie est la plus grande de toutes, surtout lorsqu'elle est une suite de nos déréglements : car alors le remords se joint à la peine. Cependant le sage sait se consoler : il respecte la main cachée qui le frappe ; et la paix est toujours dans son cœur.

La vie est courte : les heureux du siècle passé ne sont plus : que leur reste-t-il de leur graudeur, de cette aisance où se délectait leur être?

Les adversités sont un bien : l'homme égaré par une fougueuse jeunesse apprend enfin, par elles, à tourner un regard sur lui : elles lui font sentir la faiblesse humaine; et, s'il sait soumettre son cœur au mal qui lui arrive, ce temps de douleur n'est pas perdu; ses égarements passés lui sont pardonnés.

DE LA SOLITUDE

Vivre comme moi dans la solitude n'est pas se soustraire à ses devoirs. On n'a pas besoin, pour être dans la solitude, d'aller s'enterrer dans des grottes, pour y rire des folies humaines.

Celui qui peut s'arracher au luxe des villes est sans doute plus heureux que celui qui y est attaché par ses besoins; mais suivre son devoir est au-dessus de toutes les jouissances. Que vous êtes fortunés, vous que l'harmonie des oiseaux arrache des bras du sommeil, vous qui voyez en vous levant l'astre du jour colorer les campagnes!

Le méchant seul fuit la solitude; ne tremble-t-il pas de se connaître?

DE LA MORT

L'homme qui a bien vécu sait toujours mourir.

La mort n'est qu'un passage : il doit être terrible pour le méchant; mais il est l'espoir du sage.

Le trépas est inévitable : tout le monde le sait; cependant peu de gens y songent. Le moment arrive; on se lamente, on invoque les secours de la médecine, qui pro-

longent quelquefois la vie, mais n'assurent jamais la tranquillité.

La mort effraye, quelque misérable qu'on soit. Si l'on trouve des suicides, c'est que le furieux qui commet ce crime ne voit alors, dans le coup qu'il se porte, que la fin de sa peine. Le suicide se tue pour ne plus souffrir : trop lâche pour supporter la misère, il cherche le néant; mais croit-il le trouver? Comment se justifiera-t-il devant Dieu qui lui demandera compte de sa vie? Comment s'acquittera-t-il envers la société qu'il aura quittée?

En songeant à la mort, ressouvenons-nous qu'une autre vie nous attend.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle :
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin, je sens que tu m'entraînes;
Du monde et de mes sens je vois briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.

L'homme qui ne voit rien au delà de lui doit être bien à plaindre et bien à craindre.

J'aime à promener d'avance mon âme dans l'espace de l'éternité : cette idée consolante flatte mon cœur; et quelles que soient mes adversités, mon âme vole au loin vers le bonheur qui l'attend.

Celui qui ne voit dans notre âme qu'un résultat d'organisation, qui n'est plus rien dès que le corps a perdu le mouvement, déshonore l'humanité. Ce système impie ne laisse à l'infortuné que le désespoir pour ressource : il autoriserait le vicieux à murmurer contre les lois; et l'idée du néant ferait le malheur de la société.

Tout ce qui existe dans la nature nous annonce Dieu : jugeons, par les biens qu'il nous fait, de ceux que nous prépare sa bonté.

DE L'ÉTERNITÉ

Éternité ! quel mot consolant et terrible !
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
Qui suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? et d'où suis-je tirée?

Éternité : ce mot s'entend, mais ne se comprend pas. L'idée d'une chose qui ne peut avoir de fin est au-dessus de la conception des mortels.

Le flambeau de la religion nous éclaire : c'est par elle que nous pouvons d'ici-bas jeter nos regards sur l'espace immense de l'éternité. Elle nous y montre une main céleste qui récompense l'homme vertueux, par un bonheur qui ne finira jamais. Peut-il y avoir sur la terre de situation plus délicieuse que celle d'un homme qui, trouvant dans l'exercice de la vertu un bonheur parfait, voit encore au delà de la mort la perspective d'une félicité parfaite? Mais si l'espérance est pour le sage le sentiment le plus agréable, elle empoisonne les jours de l'homme injuste : le méchant voudrait que la mort pût le plonger dans l'abîme du néant, parce qu'il craint de tomber sous les coups d'un bras vengeur.

Le méchant a créé le néant avant l'athée.

XXII

ÇA ET LA

La fermière m'avait affirmé qu'on avait, pièce à pièce, crin à crin, lambeau à lambeau, emporté la chaise longue. Elle est encore dans la chambre de madame de Warens, mais toute dépouillée et tout en ruine, sous une étoffe rougeâtre qui montre les dents. Le propriétaire l'a enfermée dans sa chambre pour la mettre à l'abri du culte des pèlerins.

Mais une chose qui est restée dans toute sa simple et grande majesté, ce sont les Évangiles dans la petite chapelle qui servait d'oratoire à madame de Warens, où elle s'enfermait les jours de repentir, où Rousseau ne pénétrait jamais, lui qui

déjà s'agenouillait à côté du *vicaire savoyard.*

Sur l'autel de la chapelle, on retrouve aussi un tableau, fort mal peint, représentant Notre-Dame des Ermites.

Et puisque j'ai parlé du livre des livres, qu'est devenue la bibliothèque? On sait que Rousseau avait écrit sur chaque volume: *Madame de Warens.* On m'a montré deux de ces volumes avec les illustres autographes : ce sont les *Voyages dans le Levant,* de Tournefort.

Mais Jean-Jacques a lui-même fort dépareillé les livres des Charmettes. « Il faut que j'aie appris et rappris bien vingt fois les églogues de Virgile, dont je ne sais pas un mot. J'ai perdu et dépareillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avais d'en porter partout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose, je posais mon livre au pied d'un arbre ou sur la haie ; partout j'oubliais de le reprendre, et souvent, au bout de quinze jours, je le retrouvais pourri ou rongé des fourmis et des limaçons. »

J'avais remarqué en passant l'ancienne chapelle des Charmettes, un vrai colombier.

Si je loge Dieu quelque part, je veux que Dieu soit bien logé. Je le vois mieux à la basilique de

Saint-Marc, à Saint-Pierre de Rome, à la cathédrale de Cologne ou à Notre-Dame de Paris, dans quelque merveille architecturale, que dans une chapelle construite avec un peu de boue par quelque maçon sans art et sans foi.

Jean-Jacques qui, comme Voltaire, aimait mieux le bien que le beau, Jean-Jacques qui eût volontiers banni de sa république Palladio, Michel-Ange et Raphaël, ne voyait Dieu que sur l'autel de la nature. Les sauvages avaient trouvé cela avant lui. L'Église, quel que soit le Dieu, est le véritable autel : comme un premier sacrifice, l'homme y a montré son travail et l'artiste son art.

Le buste de Jean-Jacques et celui de Voltaire sont là au-dessus des portes de la salle à manger, sur des consoles grossières. Ils se font face et se regardent comme deux chiens de faïence. On trouve aussi Voltaire et Jean-Jacques, à Ferney, où ils ne se font pas meilleure figure. Au Panthéon, leurs tombeaux se touchent. On aura beau faire pour les réconcilier. Pourquoi les condamner à ce tête-à-tête éternel ?

Voltaire et Jean-Jacques sont-ils réconciliés depuis qu'ils vivent ensemble dans la mort? Se sont-ils donné la main avec leur main de justice* ?

Voltaire, qui poursuivait le même but sous mille métamorphoses, ne pardonnait pas à Jean-Jacques ses contradictions. Voltaire était l'homme de l'idée, Jean-Jacques était l'homme du sentiment. Le premier prenait la tête, le second prenait le cœur : c'étaient saint Paul et saint Jean. Mais il y a plus d'un beau chemin où ils se rencontraient; Voltaire disait :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage;

et Jean-Jacques inscrivait cette belle maxime : « On n'a rien fait, quand il reste quelque chose à faire. »

Voltaire se vit disputer pied à pied par Jean-Jacques le royaume de l'opinion publique. Ces deux grands hommes occupèrent longtemps la scène du monde; mais ce fut Voltaire qui eut le dernier

* Oui, si j'en crois les beaux vers de ce voltairien, qui a vécu et qui est mort en Voltaire, Marie-Joseph Chénier :

O Voltaire ! son nom n'a plus rien qui te blesse :
Un moment divisés par l'humaine faiblesse,
Vous recevez tous deux l'encens qui vous est dû :
Réunis désormais, vous avez entendu,
Sur la rive du fleuve où la haine s'oublie,
La voix du genre humain qui vous réconcilie.

mot. Frédéric II voulut aussi reconnaître Rousseau pour son frère, il l'appela près de lui; mais Jean-Jacques avait trop humé l'air des Charmettes pour pouvoir respirer dans le palais des rois, même des grands rois. Il répondit à Frédéric : « Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque? Puissé-je voir Frédéric le Juste et le Redouté couvrir ses États d'un peuple nombreux dont il soit le père; et Jean-Jacques Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir au pied de son trône. »

Voltaire voulut régner en roi absolu, parce qu'il disait que sa raison était la raison souveraine. Il croyait parler par la voix de Socrate, Platon, Marc-Aurèle. Jean-Jacques croyait parler au nom de Dieu lui-même; il disait que c'était une tyrannie d'imposer une morale et une religion, même quand cette morale et cette religion étaient consacrées par Socrate et par Jésus-Christ. Il ne s'agenouillait pas devant les ruines du passé; il voulait qu'entre la nature et Dieu il n'y eût que l'homme libre. Voltaire apportait pieusement devant cet homme libre tous les trésors de la sagesse humaine. Il éclairait la route au flambeau de la raison, tandis que Jean-Jacques disait à l'homme libre : « Marche!

Dieu te voit et te donne ses lumières. » Jean-Jacques était plus grand, Voltaire était plus vrai. C'est là un des caractères du génie de Voltaire d'avoir sacrifié tout, même la grandeur, pour la recherche de la vérité.

Jean-Jacques, qui avait été laquais et qui avait dérobé un ruban, croyait trop que l'homme est un demi-dieu qui se souvient du ciel. Voltaire, qui était né grand seigneur et qui donnait beaucoup aux pauvres, croyait que l'homme libre de tout faire dérobe le fruit défendu et tue Abel.

De Maistre et ses disciples ont imprimé qu'ils n'avaient jamais injurié Voltaire et Rousseau comme s'étaient injuriés ces deux hommes illustres. Mais quand l'heure de la colère était passée, Jean-Jacques souscrivait à la statue de Voltaire, et Voltaire n'attendait qu'une rencontre pour se jeter dans les bras de Jean-Jacques.

Si Jean-Jacques n'avait pas répandu sur l'histoire de sa jeunesse toutes les féeries de l'imagina-

tion, toutes les grâces charmeresses et toutes les éloquences passionnées d'un style imprégné de senteurs alpestres, cette histoire serait bonne pour les antichambres. Telle qu'elle est, elle séduit tous les grands esprits. Le style n'est pas l'homme, mais le style fait le livre.

La vraie école de Jean-Jacques fut madame de Warens; et on peut dire qu'il s'est toujours souvenu de son maître. La femme tient toute la place dans sa vie et dans ses livres, même quand elle n'y est pas. Depuis le poëte du *Cantique des cantiques*, qui donc, à part le Tasse, un autre fou de génie, qui donc a imprégné son style d'un plus vif sentiment de volupté? C'est le panthéisme de l'amour, qui étreint du même bras l'Idéal et la Vérité.

Madame de Warens fut tout le roman de Jean-Jacques. Les romans qu'il n'a pas vécus ne sont pas si dangereux que le croyait ce beau déclamateur. C'est du roman de sa vie qu'il aurait dû dire : « Toute fille qui ouvrira ce livre sera perdue. »

La *Nouvelle Héloïse* ne perdra que les filles des professeurs de rhétorique. Il n'y a pas de nouvelle Héloïse, il y a l'ancienne Héloïse, dont un seul cri trahit plus les déchirements de la passion que tous

les bavardages de cette précieuse ridicule qui s'appelle Julie d'Étanges.

N'est-il pas étrange de penser que Jean-Jacques, cette éloquence passionnée du XVIIIe siècle, dont la grande voix retentit encore dans la voix du XIXe siècle, est venu débuter à l'Opéra,—lui qui allait écrire contre les spectacles,—par le ***Devin du village,*** un cri d'oiseau perdu, une bouffée de vent dans les ramures, le glouglou de la fontaine sur les myosotis. C'était la nature même, mais la nature à sa première chanson d'amour; la nature moins les battements du cœur, les mélancolies nocturnes, les larmes désespérées. C'était les Charmettes. Toute la France chanta Jean-Jacques, poëte et musicien, avant de trembler à la voix de Jean-Jacques, philosophe et révolutionnaire. Madame de Pompadour ne se contenta pas de jouer Colette à son théâtre de Bellevue, elle joua Colin. Louis XV chantait tout le jour : ***Quand on sait aimer et plaire...***

Mais je doute que Louis XV et madame de Pompadour aient compris le secret du ***Devin du village***.

Qui sait ce que cette musique si simple renfermait de profonds souvenirs pour Jean-Jacques? Toute sa jeunesse y palpitait. « Quand des sentiments douloureux affligent mon cœur, je cherche sur mon clavier les consolations que les hommes me refusent. Ma douleur perd ainsi sa sécheresse, et me fournit à la fois des chants et des larmes. Dans les rues, je me distrais des regards insultants des passants en cherchant des airs dans ma tête; plusieurs romances de ma façon, d'un chant triste et languissant, mais tendre et doux, n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractère me plaît et me charme. Je suis passionné pour le rossignol; j'aime les gémissements de la tourterelle, et je les ai imités dans l'accompagnement d'un de mes airs. »

Je ne sais rien de plus touchant que cette pieuse pensée de Jean-Jacques, voulant célébrer sa cin-

quantaine avec madame de Warens. Elle est morte depuis longtemps, mais son âme est là toujours, et pour lui qui n'est plus qu'une âme, il peut aspirer à cet hyménée de l'infini.

Écoutez cet amoureux célébrer sa cinquantaine avec des larmes :

Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connoissance avec madame de Warens. Elle avoit vingt-huit ans alors, étant née avec le siècle. Je n'en avois pas encore dix-sept, et mon tempérament naissant, mais que j'ignorois encore, donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux et modeste, d'une figure assez agréable, il l'étoit encore moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit et de grâces, m'inspirât, avec la reconnoissance, des sentiments plus tendres que je n'en distinguois pas. Mais ce qui est moins ordinaire est que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, et produisit, par un enchaînement inévitable, le destin du reste de mes jours. Mon âme, dont mes organes n'avoient point développé les plus précieuses facultés, n'avoit encore aucune forme déterminée. Elle attendoit, dans une sorte d'impatience, le moment qui devoit la lui donner, et ce moment, accéléré par cette rencontre, ne vint pourtant pas si tôt; et, dans la simplicité de mœurs que l'éducation m'avoit donnée, je vis longtemps prolonger pour moi cet état délicieux, mais rapide, où l'amour et l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappeloit à elle : il y fallut revenir. Ce jour fixa ma destinée, et long-

temps encore avant de la posséder je ne vivois plus qu'en elle et pour elle. Ah! si j'avois suffi à son cœur comme elle suffisoit au mien! quels paisibles et délicieux jours nous eussions coulés ensemble! Nous en avons passé de tels; mais qu'ils ont été courts et rapides, et quel destin les a suivis! Il n'y a pas de jour où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court temps de ma vie où je fus moi pleinement, sans mélange et sans obstacle, et où je puis véritablement dire avoir vécu. Je puis dire à peu près comme ce préfet du prétoire qui, disgracié sous Vespasien, s'en alla finir paisiblement ses jours à la campagne : « J'ai passé soixante et dix ans sur la terre, et j'en ai vécu sept.» Sans ce court, mais précieux espace, je serois resté peut-être incertain sur moi; car, tout le reste de ma vie, facile et sans résistance, j'ai été tellement agité, ballotté, tiraillé par les passions d'autrui, que, presque passif dans une vie aussi orageuse, j'aurois peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure nécessité n'a cessé de s'appesantir sur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaisance et de douceur, je fis ce que je voulois faire, je fus ce que je voulois être, et, par l'emploi que je fis de mes loisirs, aidé de ses leçons et de son exemple, je sus donner à mon âme, encore simple et neuve, la forme qui lui convenoit davantage et qu'elle a gardée toujours. Le goût de la solitude et de la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentiments expansifs et tendres faits pour être son aliment. Le tumulte et le bruit les resserrent et les étouffent; le calme et la paix les raniment et les exaltent. J'ai besoin de me recueillir pour aimer. J'engageai maman à vivre à la campagne. Une maison isolée, au penchant d'un vallon, fut notre asile, et c'est là que, dans l'espace de quatre ou cinq ans, j'ai joui d'un siècle de vie et d'un bonheur pur et plein, qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux.

J'avois besoin d'une amie selon mon cœur, je la possédois. J'avois désiré la campagne, je l'avois obtenue. Je ne pouvois souffrir l'assujettissement, j'étois parfaitement libre, et mieux que libre; car, assujetti par mes seuls attachements, je ne faisois que ce que je voulois faire. Tout mon temps étoit rempli par des soins affectueux, ou par des occupations champêtres. Je ne désirois rien que la continuatiou d'un état si doux; ma seule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas longtemps.

J'aime à me représenter le vieux Jean-Jacques assis à table, devant quelques fleurs recueillies au souvenir de madame de Warens. Il songe au passé et tourne le dos à Thérèse qui le gronde. Il ressaisit le fantôme des jours adorés, et, dans le linceul même qui se déchire sous ses mains, il retrouve le charme des vingt ans.

Moi, sans remords, j'ai quitté mes Charmettes,
L'air en est pur, ma pervenche est un lis.

C'est Hégésippe Moreau qui accuse ainsi son cher Jean-Jacques; mais n'eût-il pas aussi cueilli la pervenche, le poëte du *Myosotis ?*

Quand Jean-Jacques Rousseau parlait de ma-

dame de Warens, il croyait parler à lui-même. Par malheur, il parlait à tout le monde*.

Avant de tailler sa plume, que n'a-t-il été embrasser à son lit de mort celle qui lui ouvrit sa maison et son cœur?

Un avocat d'Annecy s'est chargé d'office de la défense de madame de Warens devant les accusations de Rousseau. Selon lui, « Jean-Jacques avait aimé, beaucoup aimé madame de Warens. Avec son caractère passionné, avec son âme de feu, il ne pouvait aimer sans jalousie. Les personnes qui visitaient la *belle maman* durent causer de l'ombrage, inspirer des soupçons au jeune homme fantasque et défiant; or, l'esprit devenu vieux et malade, lorsqu'il a rebroussé vers ses jeunes amours, aura pris pour des réalités toutes ses anciennes lubies d'amant jaloux, et il aura livré madame de Warens à tous les fantômes de ses rêves. » Faut-il se rallier à cette généreuse interprétation et donner gain de

* Les défenseurs de Rousseau le défendent mal, quand ils disent que de tous les personnages des *Confessions*, c'est lui-même qu'il ménage le moins. Ils disent encore que les *Confessions* ne devaient paraître qu'en 1800. Qui donc forçait Rousseau à communiquer çà et là son manuscrit? Et d'ailleurs, faut-il mal parler des gens, parce qu'ils sont morts? Et puis, combien des amis de Jean-Jacques vivaient encore en 1800 : Saint-Lambert, madame d'Houdetot, Grimm, madame d'Holbach.

cause à l'avocat? Non. Le meilleur avocat de madame de Warens, c'est encore Rousseau; car, dans son amour de la vérité, il pouvait la représenter en Armide revenue des combats, cherchant à perpétuer sa jeunesse dans la jeunesse de ses amoureux.

L'historien de Jean-Jacques, M. Musset-Pathay, le père de celui qui, au XIXe siècle, devait écrire la *Confession d'un enfant du siècle*, se demande si Rousseau pouvait, sans ingratitude, « publier les faiblesses de sa bienfaitrice? A-t-il pu croire sincèrement que ses faiblesses seraient rachetées, et au delà, par les vertus dont il pare cette bienfaitrice? Madame de Warens, soit par elle-même, soit par son mari, appartenait à deux anciennes familles de Savoie. Toutes deux s'éteignirent bien avant madame de Warens. Si Jean-Jacques avait substitué un nom de fantaisie à celui de madame de Warens, toute l'accusation tomberait. Mais du moment où, depuis plus d'un demi-siècle, il n'y a plus, ni de *Loys*, ni de la *Tour de Pil*, le résultat n'est-il pas le même? »

Le propriétaire des Charmettes* a joliment raillé la pompe d'Ermenonville, où est mort Jean-Jacques. « Il n'y a aucune comparaison à faire de la simplicité des Charmettes avec la richesse et la magnificence du parc célèbre visité par les princes et les rois : Ici point de *temple de la philosophie*, point de *prairie arcadienne*, point d'*autel à la rêverie*, point de *tour de Gabrielle*, point de ces rochers artificiels formés de pièces numérotées. On y trouve bien moins encore de ces beautés de luxe dont se moque si plaisamment Rousseau, de ces belles pattes d'oie, de ces beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, de ces beaux sables de toutes couleurs, de ces beaux ifs taillés en dragons, en magots, en pagodes, en marmousets, en toutes sortes de monstres ; de ces beaux fruits, de ces belles fleurs de porcelaine, de ces beaux vases pleins de rien. Aux Charmettes, la nature est dans

* M. Raymond, connu des lettrés par des éloges de Pascal et de Joseph de Maistre, par deux volumes sur la *Peinture et son influence sur les mœurs*, par la *Métaphysique des études*, et un mémoire sur les *Systèmes de notation musicale*. Il a dû écrire ce dernier livre aux Charmettes, en consultant l'épinette de Rousseau. Mais, s'il aimait la maison de Jean-Jacques, il tonnait contre les livres du citoyen de Genève avec son compatriote Joseph de Maistre.

Son fils, aujourd'hui propriétaire des Charmettes, est encore un savant, mais un savant qui n'écrit pas.

toute sa rusticité primitive, dans cet état d'abandon et d'aimable négligé qui plaît. Enfin on n'y trouve rien autre que *ce qui se voit dans la campagne.* » Et, en effet, si l'amour a passé par là, l'art n'y a jamais passé.

Jean-Jacques et madame de Warens, en pleine nature, ne songeaient pas à s'endimancher. La fraîche, grasse et nonchalante madame de Warens était toujours dans le déshabillé des belles paresseuses. Il faut l'en féliciter, les femmes bien habillées sont comme les phrases bien faites qui, à force d'art, cachent la nature. Que j'aime bien mieux le style et l'habit négligés !

XXIII

LE CHEMIN DE JEAN-JACQUES

Au-dessus des vignes, le long des prés, j'ai retrouvé le poétique chemin de Jean-Jacques, le chemin qu'il prenait pour voir l'aurore illuminant le *réseau de rosée;* car on se levait matin dans la petite ferme. C'est un admirable point de vue aux vastes horizons. La neige criait sous mes pieds; le vent agitait les panaches engivrés des cerisiers; j'arrivai jusque sur l'escarpement qui domine Chambéry; la ville se dessina sous mes yeux avec ses profils et ses méandres pittoresques. Au lointain bleu, je vis vaguement, à travers les brumes d'argent, une échappée du Bourget. Beau spectacle! Là, les cimes neigeuses et le lac d'azur; sous

moi, la ville en travail; près de moi, les Charmettes, qui disent tant de belles et douces choses! A ma droite, je reconnais la colline où était le bois de châtaigniers, *paululum sylvæ*. Il n'y reste qu'un bocage de chênaie; c'est là que Rousseau a déjeuné sur l'herbe avec madame de Warens; ce romanesque déjeuner qui est une des plus savoureuses pages des *Confessions*.

Dans ce chemin consacré, Jean-Jacques écoutait tour à tour Dieu et les philosophes dans les symphonies de la nature.

« Mon royaume n'est pas de ce monde, » a dit Jésus-Christ, qui croyait en Dieu, et qui se sentait Dieu.

Et le fils de Dieu expira sur la croix.

« Ma patrie n'est pas sur la terre *, » a dit Jean-Jacques, qui croyait en Jésus-Christ.

Et Jean-Jacques se jeta au-devant de la mort pour trouver sa patrie.

Unde ortus, quo vadens? D'où vient-il? où va-

* « Jeté dès mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne heure, par l'expérience, que je n'étais pas fait pour y vivre, et que je n'y parviendrais jamais à l'état dont mon cœur sentait le besoin. Cessant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je sentais n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination sautait déjà par-dessus l'espace de ma vie à peine commencée, comme sur un terrain qui m'était étranger. »

t-il? Telle est la question,— la seule grande sur la terre. — Cette question, il faut que le penseur l'aborde et s'y arrête. L'origine de l'âme, ses évolutions, son avenir, autant de problèmes qui s'imposent fatalement à la raison courbée sous le mystère de la vie.

Parvenu, comme Dante, à la moitié du chemin, *il mezzo camin del nostra vita*, l'homme descend de plus en plus seul le versant de la colline. C'est alors que sa pensée voyage dans l'inconnu des mondes. Il demande à Virgile et à Béatrix,— à la pensée et à l'amour,— de lui ouvrir le secret des secrets.

On raconte qu'un ancien peuple honorait les voyageurs comme des envoyés de la divinité : après les avoir traités magnifiquement, il leur adressait cette question : « Que savez-vous? » Avec l'esprit familier de Jean-Jacques, il faudrait ici interroger les voyageurs de la pensée humaine à travers les âges, et leur demander ce qu'ils savent des destinées de l'âme. On irait de la religion à la philosophie : c'est la marche de l'histoire. Ne faudrait-il pas retourner de la philosophie à la religion? Jean-Jacques avait passé de la religion à la philosophie, et il avait fui la philosophie pour la religion.

A ceux qui crieront au paradoxe, je répondrai par la voix de Jean-Jacques.

Quelle belle page — humaine et divine — que celle où Rousseau conte les voyages de son esprit à la recherche de la Vérité à travers les ténèbres que la philosophie avait répandues autour de son cœur, d'où la lumière du sentiment devait jaillir un jour! « Adorons Dieu, dit-il; d'un souffle nous détruirons ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence et fuient comme une ombre devant l'immuable Vérité. »

Ainsi parle ce Jean-Jacques que les athées revendiquent. Les philosophes, qui ne voient que par l'œil de la science, qui ont volontairement mis la nuit aux yeux de leur âme *, croient s'asseoir avec lui au banquet des forces visibles. Mais Jean-

* « C'est le but d'un nouveau livre anglais intitulé *Recherches sur l'âme*, où, à la faveur de je ne sais combien de beaux détails anatomiques et tout à fait concluants, on prouve qu'il n'y a point d'âme, puisque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs ; et l'on établit en principe que la sensibilité dans l'homme est la seule cause de ses vices et de ses crimes, et qu'il est méchant en raison de cette sensibilité, quoique, par une exception à la règle, l'auteur accorde que cette même sensibilité peut quelquefois engendrer des vertus. La sensibilité est le principe de toute action. Un être, quoique animé, qui ne sentirait rien, n'agirait point : car où serait pour lui le motif d'agir? Dieu lui-même est sensible, puisqu'il agit. Tous les hommes sont donc sensibles, et peut-être au même degré, mais non pas de la même manière. » (*Rousseau juge de Jean-Jacques.*)

Jacques s'est nourri des miettes de la table où Jésus a donné à ses disciples le pain céleste. Écoutez-le : « Fuyez ceux qui, sous prétexte d'explipliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est une fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. »

Je ne sais rien de plus beau, parce que je ne sais rien de plus simple, que ces pages de Jean-

Jacques cherchant le dernier mot, Jean-Jacques inquiet du lendemain et interrogeant Dieu, la nature et son cœur. Il dit qu'à travers ses misères, il a demandé dans tous les temps à connaître la nature et la destination de son âme, avec plus de vraie religion qu'il n'en a trouvé dans aucun autre homme. « J'en ai beaucoup vu qui philosophaient bien plus doctement que moi, mais leur philosophie leur était pour ainsi dire étrangère. Voulant être plus savants que d'autres, ils étudiaient l'univers pour savoir comment il était arrangé, comme ils auraient étudié quelque machine qu'ils auraient aperçue, par pure curiosité. Ils étudiaient la nature humaine pour en pouvoir parler savamment, mais non pas pour se connaître; ils travaillaient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en dedans. Plusieurs d'entre eux ne voulaient que faire un livre, n'importait quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur était fait et publié, son contenu ne les intéressait plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres et pour le défendre au cas qu'il fût attaqué, mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'embarrasser même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu

qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi, quand j'ai désiré d'apprendre, c'était pour savoir moi-même et non pas pour enseigner; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres il fallait commencer par savoir assez pour soi; et de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a guère que je n'eusse faites également seul dans une île déserte où j'aurais été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire. »

Or, qu'a trouvé Jean-Jacques? Et que trouverais-je sur son chemin des Charmettes? Shakspeare a dit : « La vie est un conte de fée qu'on écoute pour la seconde fois; » souvent on écoute jusqu'à trois fois ce conte étrange. Quand on peut retrouver dans le sable des tombeaux des souvenirs perdus, on voyage à travers les siècles, et, çà et là, on respire des bouffées du pays natal. Pourquoi cet air de gaieté ou cet air de tristesse répandu sur ces pages d'histoire? C'est qu'ici nous avons aimé, c'est que là nous avons souffert. A toute heure, l'écho du passé traverse les siècles et les mondes pour retentir en notre cœur. Qu'est-ce que l'amour? une parcelle de l'infini qui s'appelle le souvenir et l'espérance,—hier et demain;—l'amour ne

veut pas d'aujourd'hui, qui est l'heure mortelle, il veut d'hier, qui est le passé ; il veut de demain, qui est l'avenir. Il s'élance dans l'océan des jours, il ressaisit toutes les richesses de ses existences antérieures, pour aborder vers ce divin rivage qui l'appelle toujours et qui fuit toujours.

Vient la mort, la sœur de l'amour, a dit le poëte ; mais la mort, qui couchera le corps dans le tombeau, n'arrêtera pas les aspirations de l'âme, ni les joies, ni les douleurs. Ces belles moissons d'amour, épis et bluets, on les fauchera dans un autre monde.

Oui, nous avons vécu et nous revivrons. La mort n'est pas une porte qui se ferme, c'est une porte qui s'ouvre. Mais en voyant passer par cette porte, à la fois sombre et radieuse, tant de bonnes gens qui n'ont jamais montré sur la terre ni cœur ni âme, qui n'ont jamais eu dans l'esprit la marque divine, qui n'ont touché à rien, qui ne laisseront pas un souvenir, vous vous demandez ce qu'ils iront faire dans un monde meilleur? Ils iront se réveiller de la torpeur d'où ils sortent. Beau mot d'un ancien à un sot qui voulait parler : « Va mourir trois ou quatre fois, et tu viendras causer avec mes pareils. » Tout homme porte un

homme en soi; mais il faut encore que Prométhée féconde ce limon, allume cet esprit. Pour l'harmonie universelle des âmes, il ne faut pas que toutes chantent à la même heure. Dans la forêt la plus profonde et la plus oubliée, les oiseaux n'ont jamais fait une Babel discordante. La première loi de l'univers, c'est l'harmonie. Il y a partout la gamme des sons et des couleurs, des lumières et des parfums. Il y a pareillement la gamme des intelligences. Les dieux jouent leur musique sur le clavier de l'espèce humaine, comme Jean-Jacques sur son épinette.

Le passé est pour moi comme ce ciel nocturne tout étoilé, où j'interroge l'avenir. Dans la nuit du passé, les étoiles, ce sont les jours où je me retrouve. Pourquoi cet amour qui me saisit pour une figure d'Homère ou de Phidias? Là fut ma passion, là fut mon âme. Je respire je ne sais quelle fraîche odeur de roses sur le sein de quelque Diane rustique chantée par Ovide. Ces dieux de l'Olympe, je les ai connus et j'ai été ébloui de leur éclat. Ce ne sont pas mes dieux aujourd'hui, ces grands dieux et ces demi-dieux; mais pourquoi le souverain de l'infini ne leur aurait-il pas permis, dans quelque étoile voisine de la terre, de

répandre sur nous un rayon de leur divinité passagère. Ne sommes-nous pas nous-mêmes, selon le mot de Platon, les dieux mortels de la terre? Ne raillons pas les religions de nos ancêtres du globe, toutes nous ont indiqué les sphères rayonnantes du beau et du bien.

Les savants, qui savent tout, disent du monde : *Tout cela* s'est arrangé au hasard, vaille que vaille, dans les révolutions aveugles du chaos. Selon eux, le monde n'a pas été fait pour l'homme, ni l'homme pour le monde. Comme un voyageur qui s'égare et qui trouve une auberge, il s'y est campé pour une heure. Il est né, il est mort, et la farce est jouée. La belle farce ! Si Dieu existait, disent les savants, le monde ne serait pas si bête, et l'homme ne souffrirait pas toutes les misères de la vie. Mais si le monde n'était pas si bête, il n'y aurait pas tant de savants; mais c'est la douleur qui élève l'homme jusqu'à Dieu. Le jour n'est beau que parce que la nuit vient et s'en va : si Dieu avait mis le bonheur sur la terre, il eût gâté le ciel, il eût supprimé pour l'homme ces divines aspirations qui l'entraînent avant l'heure aux fêtes, aux épreuves, aux douleurs des existences futures. Ah ! vous avez l'orgueil de vouloir monter jusqu'à

Dieu sans vous déchirer les pieds aux épines du chemin? Marche, pauvre homme, souffre la faim, souffre le froid, souffre la mort; mais, au milieu de toutes tes douleurs, ne sens-tu pas que tu gagnes ta part du ciel, ta part du paradis, disent les légendes?—Ne sens-tu pas que tu deviens dieu toi-même?

Un poëte—un voyageur—a dit :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient du ciel.

C'est vouloir descendre d'un peu haut, mais si j'ouvre les yeux de l'intelligence là où la foi me défend la lumière, je découvre, non pas comme les savants, que nous sortons de la mer, ou de la montagne, ou de la forêt, simple hasard des amours aveugles du soleil et de la nature ; je découvre que nous descendons des cieux, frappés par la vengeance divine pour quelque crime de lèse-divinité. Adam et Ève sont les premiers anges tombés. Le paradis n'était pas terrestre; ils n'ont pas été chassés, mais précipités par Dieu. Nous sommes (ceux-ci depuis hier, ceux-là depuis mille ans) des anges révoltés, incarnés dans une enveloppe qui pleure et qui saigne, portant partout le sang et les larmes jusqu'à la dernière goutte. L'Apôtre a dit :

« Bienheureux les affligés, ils seront consolés ; » la terre est une vallée de larmes ; les résignés qui meurent avec l'espoir en Dieu retrouvent dans un autre monde une parcelle de divine miséricorde. Et ainsi, de monde en monde, jusqu'à Dieu lui-même. Les révoltés qui n'écoutent pas la voix de Jésus, qui perpétuent leur crime par d'autres crimes, sont condamnés à quelque purgatoire moins hospitalier que la terre, et ainsi de génération en génération jusqu'à l'impénitence finale qui les jette en enfer, c'est-à-dire dans quelque horrible coin du monde où le cœur ne bat plus.

XXIV

ADIEU AUX CHARMETTES.

Cependant la vieille fermière, qui s'ennuyait de mon culte pour le passé, me dit que ses vaches n'avaient pas dîné. Elle avait raison : il ne faut pas laisser aux hommes le temps de se réveiller lentement de leurs rêves.

Je quittai les Charmettes, non sans tourner plus d'une fois la tête. Je me rappelai cet adieu si touchant de Jean-Jacques à son cher paradis : « Je ne quittai pas mes Charmettes sans baiser la terre et les arbres, et sans me retourner plusieurs fois en m'éloignant. »

Je fus distrait dans mes adieux et arraché à mes souvenirs par la voix un peu rude d'un de ces

gamins de la Savoie que Lépicié et Chardin ont si spirituellement portraiturés, car le type s'est bien gardé à Chambéry. Ce gamin, tout ébouriffé, un peu plus barbouillé qu'un ramoneur, chantait cette chanson très-savoisienne :

De bailleri on cartan de sâtagne
Que Laisse fusse sandia,
E vin de Chantagne ;
De me cutiéri chu'le pont
    To de mon long,
Et de deri à Laisse :
Le bon Dio te caraisse.

C'est du latin de cuisine, — je me trompe, du latin de Savoie. — Traduction libre : le gamin demandait que l'eau de la Laisse fût pour sa soif changée en vin de Chantagne, un vin savoisien tout à fait aimable. Il ne manque à la chanson que le gâteau de Savoie.

Et quand le chanteur se tut, j'entendis la chanson du torrentin, déjà plus enflé que le matin ; le soleil de midi frappait de ses rayons la neige qui s'égouttait au courant. Je me rappelai que Chateaubriand, à son voyage aux Charmettes, au retour de Jérusalem, comparait la vallée des Charmettes au voisinage de Taygète, où les ruisseaux descendent des montagnes ; je me rappelai que

Virgile, en ses Charmettes, avait chanté comme Jean-Jacques :

Rura mihi, et rigui placeant...

Sur la haute montagne en regard des Charmettes, bien au-dessus du bois de châtaigniers, l'œil, perdu dans les cimes neigeuses, s'arrête sur une croix dont les bras d'or brillent au soleil. Ce calvaire a été inauguré il y a un an. Ne semble-t-il pas qu'on ait voulu protester contre le culte des Charmettes, contre le paganisme de madame de Warens, contre la philosophie de Jean-Jacques?

Mais il y a une protestation, sinon plus éloquente, du moins plus énergique contre Rousseau. Quand on descend des Charmettes, on passe devant une crèche, dont le fronton sculpté en marbre représente cette admirable page de l'Évangile : Laissez venir à moi les petits enfants.—*Sinite parvulos venire ad me.*—Qu'as-tu fait des tiens, Jean-Jacques? — Je les ai remis à Dieu, répond le sophiste.

Ce doux nom des Charmettes est à toute la vallée. Il y a donc plus d'un heureux aux Charmettes. Les jolies villas semées sur la colline sont toutes des Charmettes, moins la poésie du souvenir.

Le grammairien Claude de Vaugelas, baron de Peroges, a été seigneur des Charmettes, mais on ne garde rien de lui dans la vallée. C'était un homme sans défauts, celui-là, correct dans sa vie comme sa grammaire. Mais ce sont nos défauts qui nous font aimer, — quand nos défauts sont les ombres de nos vertus. — La perfection est glaciale comme l'Apollon du Belvédère.

Et voilà pourquoi on aime Jean-Jacques Rousseau.

POST-FACE

POST-FACE

*J'avais dit adieu aux Charmettes, — l'âme tout imprégnée encore du souvenir de madame de Warens, comme Titien qui, longtemps après avoir peint la duchesse de Ferrare, la voyait toute vivante sur le fond d'or de son imagination. Je me retournais une dernière fois vers le toit bleu et les contrevents verts, quand madame la comtesse ***, une Italienne que j'ai connue à Bade, mais qui est plus Parisienne que celles qui sont nées au boulevard des Italiens, secoua bruyamment ses petits pieds couverts de neige en s'arrêtant devant moi. Je venais d'entrevoir son ombre dessinée en noir, sur la nappe*

24

blanche, par le vif soleil des Alpes. Je la saluai avec quelque surprise.

— Vous sur le chemin des Charmettes? D'où venez-vous donc, madame?

—Du fond des enfers.

— Où le diable avait-il les yeux pour ne pas vous avoir gardée, car vous êtes plus belle encore que l'an passé.

—Le diable ne m'a pas gardée, parce que c'est toujours le diable de sainte Thérèse : il ne sait pas aimer, ou plutôt il ne sait pas se faire aimer. Et vous, mon cher voyageur, d'où venez-vous?

—Je viens du paradis perdu des Charmettes.

—J'aime à croire que vous n'en ferez pas un poëme comme Milton.

—Vous m'y faites songer : ici étaient Adam et Ève; madame de Warens, qui avait goûté du fruit de l'arbre de la science, a donné un quartier de pomme à Jean-Jacques. Et... Adieu, madame.

—Adieu? Vous n'en serez pas quitte à si bon compte; vous allez revenir avec moi aux Charmettes.

—Il y a deux jours que j'y suis, et on m'attend demain rue Jean-Jacques Rousseau.

—Vous avez lu le Contrat social, *vous savez ce qu'on doit à ses pareils : je suis dans la neige, accompagnez-moi jusqu'au seuil de la porte. D'ailleurs, vous avez vu les Charmettes, mais vous n'y avez rien compris. Je suis sûre que vous donnez raison à Jean-Jacques?*

—Que vouliez-vous qu'il fît contre deux? Qu'il partît.

—Non, qu'il mourût.

—C'était beau; mais nous n'aurions pas eu la Nouvelle Héloïse.

—A quoi bon la Nouvelle Héloïse?

—Vous avez bien raison, puisque nous avions l'ancienne. Le tort de Jean-Jacques, c'est de n'avoir pas brûlé la moustache du perruquier.

—Ce perruquier n'était pas plus un perruquier que Claude Anet n'était un valet. Jean-Jacques fait bien des façons, lui qui avait été laquais, lui qui avait servi à table, lui qui avait dérobé un ruban! M. de Courtilles était un coureur d'aventures comme Jean-Jacques. Si vous pardonnez à madame de Warens d'avoir été la maîtresse du petit Rousseau, pourquoi ne lui pardonnez-vous pas d'avoir été la

maîtresse de ce beau fils qui avait des façons de gentilhomme,—et d'amoureux, poursuivit la comtesse avec une malice voilée.

—Puisque madame de Warens avait enseigné l'alphabet à un homme de génie, elle ne devait plus rouvrir à d'autres la grammaire de l'amour, la seule grammaire où l'on apprenne l'art de parler et d'écrire.

—Incorrectement. Votre Rousseau était un joli amoureux ! A peine Claude Anet est-il mort, à peine Jean-Jacques est-il dans son rêve, qu'il s'imagine avoir au cœur un polype; le voilà sur les grands chemins qui s'éprend de toutes les femmes! Selon vous, il fallait que madame de Warens se consumât dans la jalousie et s'étiolât dans l'attente?

—Madame de Warens se sentait trop femme pour cela. Quant à Jean-Jacques, il était trop homme pour ne pas chercher à étendre les conquêtes de son esprit par les conquêtes de son cœur. Celui qui dans sa jeunesse ne fonde pas des établissements dans l'Inde galante ne devient ni un philosophe, ni un poëte; en conséquence, il ne sera jamais un homme de génie.

—Que voilà une docte théorie ! mais faut-il donc du génie pour être heureux? Faust a cherché la science, il a trouvé Marguerite. Voyez : il y a là-bas dans la montagne un paysan qui embrasse sa voisine : croyez-vous que ce baiser-là ne vaille pas celui de Rousseau, homme de génie, à Thérèse Levasseur?

—Je ne défends pas Rousseau tombé des Charmettes à la rue Plâtrière.

—C'est cela; vous ne défendez pas l'astrologue qui se laisse choir dans un puits. Donc, j'ai raison. Ici nous parlons d'un homme et d'une femme; avouez que madame de Warens est plus femme que Rousseau n'est homme. Sans compter que Rousseau, comme Beaumarchais l'a dit, aurait mieux fait de mourir sans confessions, et que madame de Warens en se confessant a confié à Dieu seul les torts de son amant.

—Je pense, comme vous, que le seuil d'une femme est sacré; je pense que l'amoureux qui sort par le grand escalier comme par l'escalier dérobé n'a pas le droit de se retourner et de dire tout haut : « Je viens de chez cette femme, » à moins que cette

femme n'ait dit, en paraissant sur son balcon : « cet homme est mon amant. »

—Il est vrai que c'est l'indiscrétion des hommes qui nous a appris le cœur humain;—je me trompe, c'est l'indiscrétion des femmes, qui ne content jamais leur histoire, mais qui content toujours celle de leurs amies.

Nous étions dans le salon des Charmettes.

La comtesse se mit à l'épinette de Jean-Jacques et joua : J'ai perdu mon serviteur !

— Si vous avez perdu votre serviteur, madame, j'aime à croire que ce n'est pas pour en avoir aimé un autre.

—Monsieur, je suis revenue des passions sans y être beaucoup allée. Celui qui rallumera mon cœur fera un miracle. Je ne demande pas à être aimée, on m'aime beaucoup trop, et il y a longtemps que j'ai compris ce beau vers de Voltaire qui vaut mieux que toute la prose de Jean-Jacques :

C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime !

Jean-Jacques devait tout à madame de Warens, comment l'a-t-il payée ?

—*Vous allez dire comme tout le monde : par la plus noire ingratitude. Si madame de Warens vivait, elle qui n'avait plus de mère et qui n'avait jamais eu de fille, qui sait si, en lisant son roman dans les* Confessions, *où de tous les personnages Rousseau est le plus maltraité, où elle est peinte sous la vive lumière de la vérité, mais avec un rayon d'amour qui lui fait une couronne, qui sait si elle ne demanderait pas le privilége du roi pour imprimer l'histoire de ses vertus et de ses péchés?*

—*Voilà donc la moralité, dit la comtesse en ouvrant la porte du verger.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

FIN DE LA TABLE.


380

